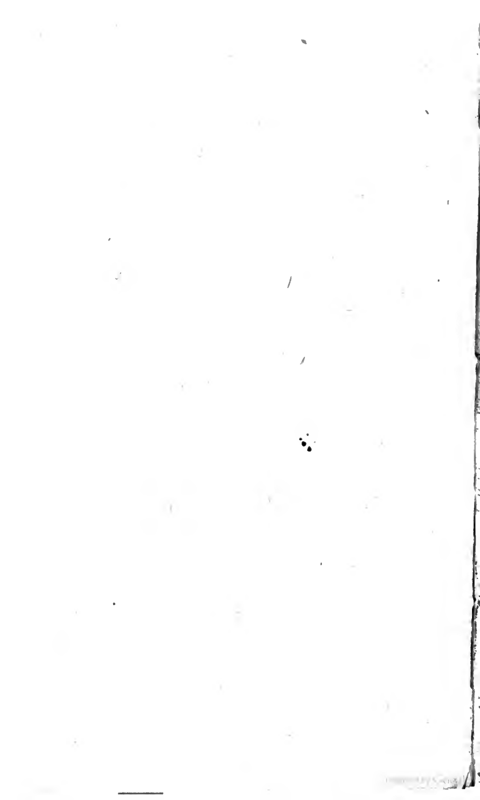




VOYAGES

DE

C. P. THUNBERG.

TOME SECOND.

VOYAGES

DE

C. P. THUNBERG,

AU JAPON,

Par le Cap de Bonne-Espérance, les îles de la Sonde, &c.

Traduits, rédigés et augmentés de notes considérables sur la Religion, le Gouvernement, le Commerce, l'Industrie et les Langues de ces différentes contrées, particulièrement sur le Javan et le Malai;

Par L. LANGLÈS, Conservateur des Manuscrits orientaux de la Bibliothèque nationale, et Professeur de Persan, de Tatar-Mantchou, &c. à la même Bibliothèque;

Et revus, quant à la partie d'Histoire naturelle, par J. B. LAMARCK, Professeur d'Entomologie et d'Helmentologie au Museum national d'Histoire naturelle.

Avec des Planches.

TOME SECOND.

A PARIS,

Chez
BENOÎT DANDRÉ, Libraire-Editeur, rue du Cimetière-André-des-Arts, n°. 15.
GARNERY, Libraire, rue Serpente, n°. 17.
OBRÉ, Libraire, rue Traversière-Honoré, n°. 847.

AN IV. [1796.]



TABLE DES CHAPITRES

CONTENUS DANS CE SECOND VOLUME.

CINQUIEME PARTIE.

SIXIEME PARTIE.

Séjour au Cap: du 27 janvier au 29 septembre 1774.

SEPTIÈME PARTIE.

Du 29 septembre 1774 au premier mars 1775.

HUITIÈME PARTIE.

Voyage à Java, séjour à Batavia : du 2 mars au 20 juin 1775.

NEUVIÈME PARTIE.

Voyage et séjour au Japon : du 20 juin 1775 au 5 décembre 1776.

FIN DE LA TABLE.

EXPLICATION DES PLANCHES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

PLANCHE I.

Figure 1. Collier des femmes Caffres fait de coquilles, auquel pend une écaille de tortue. *Fig.* 2, *kris* ou épée des Javans, *Fig.* 3, instrumens de musique des Hottentots.

PLANCHE II.

Fig. 1, couteau des Javans, nommé *vudong*.

Fig. 2, le même couteau hors de sa gaîne.

Fig. 3, kris des Javans, droit et damasquiné.

Fig. 4, la même arme nue.

Fig. 5, *badi* ou poignard javan.

Fig. 6, son fourreau.

PLANCHE III.

Fig. 1, sabre javan tiré du fourreau.

Fig. 2, fourreau de ce sabre.

Fig. 3, colliers de verre des Hottentots.

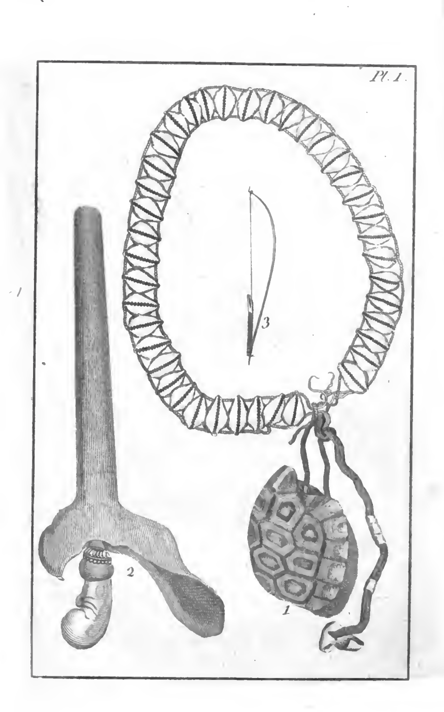
PLANCHE IV.

Fig. 1, ceinture des Hottentots composée de plusieurs morceaux de verre.

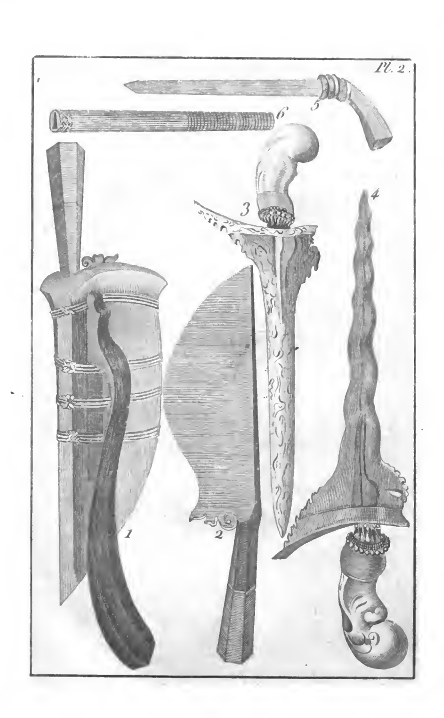
Fig. 2, collier des Hottentots en grains de verre.

Fig. 3, ciseaux dont les Européennes de Batavia se servent pour couper les noix d'arec.

VOYAGES

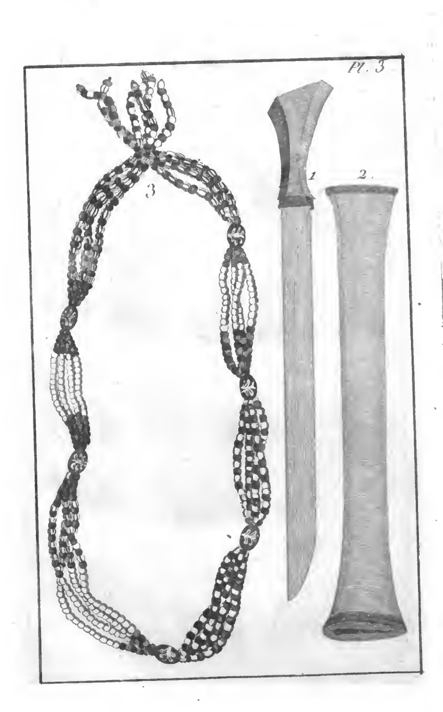

Pl. 1.
3
2
1



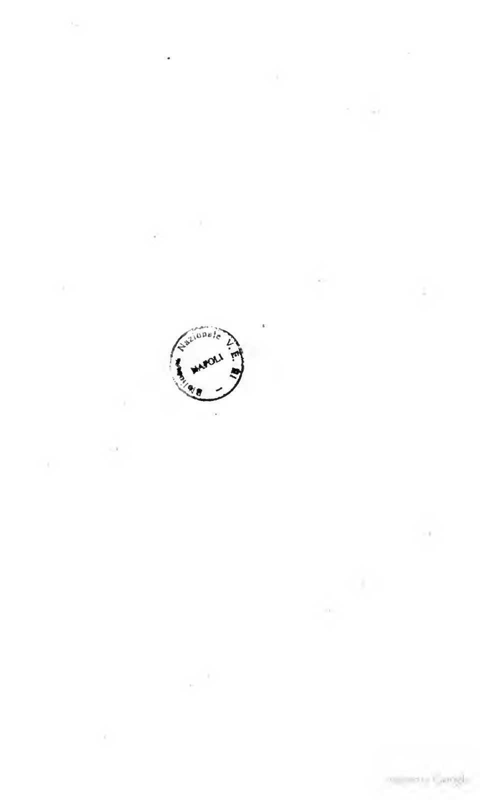


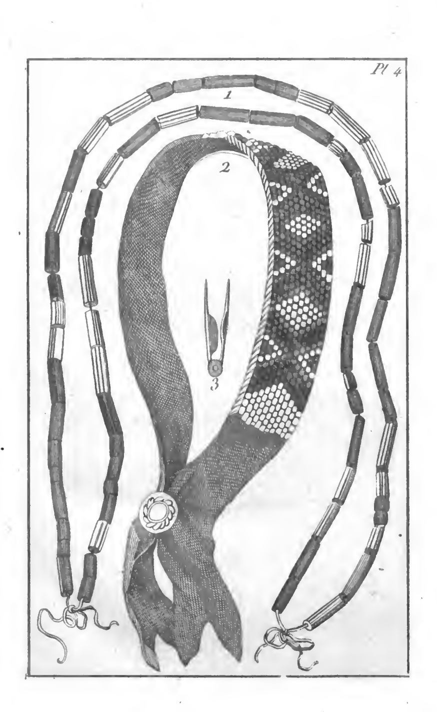
Pl. 2.
1
2
3
4
5
6





Pl. 3
1
2.
3


Biblioteca Nazionale V.E. III
NAPOLI


Pl 4
1
2
3



VOYAGES
DE
C. P. THUNBERG.

CINQUIEME PARTIE.

Second voyage sur les côtes de la Caffrerie : du 11 septembre au 26 décembre 1773.

Quoique mon équipage fut des plus minces, comme le prouve assez la description que j'en ai donnée dans le volume précédent, je n'en tenois pas moins au projet de parcourir la partie nord-ouest de l'Afrique, jusqu'à la montagne couverte de neiges, en tirant d'abord vers le nord, en passant ensuite par Camdebo et autres endroits presque inhabités, et en m'écartant toujours des chemins les plus courts et les plus battus.

Ce projet pouvoit paroître un peu trop vaste, eu égard à mes foibles moyens.

Cependant la curiosité ne me permettoit pas de rester en place, et je voulois voir les contrées que je n'avois pas encore parcourues, et y rassembler de nouvelles plantes.

Je partis donc du Cap avec mes compagnons de voyage, le 11 septembre 1773. Notre première halte fut au poste de la Compagnie, nommé Jan-Besis-Kraal (1); ensuite à Riet-Valley (2), étables où l'on nourrit des vaches pour le service du gouverneur. On y fait aussi du beurre pour sa consommation, et on lui en porte de frais à la ville, une fois par semaine. C'est le seul endroit dans les environs duquel il soit défendu à tous les voyageurs de faire paître leurs chevaux ou leurs bœufs; car partout ailleurs cette partie de l'Afrique ressemble à une vaste commune dans laquelle chacun envoie ses bestiaux. En poursuivant notre route, nous laissâmes à droite Tiger-Berg (3), Blauwe-Berg (4) à gauche; nous passâmes même sur l'extrémité

(1) Ferme de Jan Besis.
(2) Vallée des roseaux.
(3) Montagne du tigre.
(4) Montagne bleue.

de cette dernière. Autour du pied de ces montagnes, sont dispersées quelques éminences, sur lesquelles on n'apperçoit aucune pierre; elles paroissent pour la plupart formées d'un sable volatile du rivage de la mer.

Tout le pays est fort sablonneux, avec des éminences dispersées de côtés et d'autres. Nous y vîmes encore beaucoup de mares (1) formées par le reste des pluies d'hiver; l'herbe commençoit à pousser en abondance ; c'est pourquoi les maîtres de la plupart des métairies se bornent à élever des bêtes à cornes, sèment peu de froment, et ne recueillent point de vin : l'eau y est généralement saumâtre et même rare une grande partie de l'année.

Quelques mares nourrissent des tortues d'eau ; quelques particuliers se plaisent à en conserver dans des bocaux remplis d'eau, pour les transporter où l'on veut. On prétend que quand il doit tomber de la pluie, les tortues montent vers le haut du bocal.

Le soir, nous arrivâmes à la ferme de madame Müller; les filles de la maison s'é-

(1) Walley.

toient fait apporter par les esclaves, plusieurs tortues de terre, pour les manger. Nous en avions vu beaucoup sur la route ramper parmi les buissons (1). M'étant glissé dans la cuisine, pour assister à la préparation de ce mets, je vis avec peine que les filles avoient la barbarie de renverser les tortues toutes vivantes sur des charbons ardens. Ces pauvres bêtes remuoient la tête et les pattes, jusqu'à ce que la chaleur les ait fait périr. Leurs œufs qui forment un volume assez considérable, et qui n'ont que du jaune, sont la partie la plus délicate et la plus recherchée de cet animal.

Le 13, nous arrivâmes à la Gorge (2) Verte des montagnes, poste appartenant à la Compagnie, après avoir passé auprès de Dassenberg (3), du poste de Burgers, et de la montagne de la Gorge Verte. Je remarquai au poste de Burgers, et à Koberg, un canon placé au pied du haut mât d'un pavillon: dans les momens de danger

(1) On mange en général l'espèce nommée *testudo pusilla*.

(2) Kloof.

(3) Montagne des daims.

il sert à rassembler les habitans de cette partie du Cap.

Le pays est ici couvert de dunes et d'un sable très-épais qui rend les chemins extrêmement pénibles. Les maisons sont construites en terre grasse, non cuite, mais taillée par carreaux, et un peu séchée à l'air, car on y manque de bois.

Après nous être reposés ici quelques jours, nous nous rendîmes à cheval à Ganse-Kraal, et de-là sur le rivage de la mer.

Je visitai aussi la chaudière à sel située à quelque distance du rivage de la mer; elle étoit alors pleine d'eau.

On appelle dans ce pays, chaudière à sel, de grands amas d'eau salée, qui après l'hiver s'évaporent, diminuent peu à peu, et laissent un sel que l'habitant de la campagne recueille pour s'en servir dans son ménage. La colonie entière n'emploie que de ce sel, travaillé uniquement par la nature sans le secours de l'art. Vers la fin de l'hiver, après la saison des pluies, l'eau s'évapore, tant par la chaleur que par la violence du vent; alors le sel se cristallise et tombe au fond. La plus forte cristallisation a lieu dans les mois de novembre et de décembre, vers le milieu du jour, entre

dix heures du matin et trois heures d'après-midi. C'est sur-tout à cette époque de la journée qu'on peut observer de quelle manière la surface du sel se coagule, comme une crême, avant que le poids entraîne ce cristal au fond de l'eau. Cette croûte est mince, et donne un sel très-fin qu'il faut recueillir le plutôt possible, dès qu'il est cristallisé, sur-tout avant que le vent sud-est l'ait poussé du côté du nord-ouest. Le sel qu'on n'a pas ramassé, tombe par grosses couches au fond de la cuve, et y forme un lit épais. Ce sel a des grains très-gros et gris par les ordures dont il est imprégné ; il sert à saler le poisson et les viandes. On emploie le sel fin qui est plus blanc et plus pur, sur les tables, dans les cuisines et dans le beurre frais qu'on veut saler.

Le 19 septembre, nous partîmes de la Gorge Verte, en laissant à droite toute l'étendue de la montagne nommée Burgers-Post (1), et à gauche, la montagne de la Gorge, ou de la vallée verte ; devant nous, un peu sur la droite, nous avions Reebocks-

---

(1) Poste des bourgeois.

Kop (1), et positivement en face, le Kouterberg (2), derrière lequel se trouve, dit-on, Babianberg (3).

Arrivés dans la plaine, après avoir passé les montagnes, nous découvrîmes Riebeck-Castel (4), Vier-een-Twintig, Riviersberg (5), et Pieket-berg. Nous trouvâmes une prodigieuse quantité de gazelles (6), de grimmes (7), et d'autres espèces d'antilopes, sans parler des korrhans et des autruches.

Le 22, nous descendîmes à la baie de Saldanha, qui a beaucoup d'isles et de fonds dangereux : certains endroits n'ont que trois brasses d'eau.

La Compagnie a su tirer parti de plusieurs îles de cette baie : les principales sont Fundling-Eyland (8), Taxen-Eyland, Jutland qui renferme de gros tas

(1) Pointe du chevreuil.

(2) Rivière de Kouter.

(3) Montagne des babouins.

(4) Château de Riebeck.

(5) Rivière de la montagne de vingt-quatre heures.

(6) *Capra (haarte beest); capra doreas.*

(7) *Capra grimmia.*

(8) L'île de l'Enfant-trouvé.

de pierres, Merven-Eyland et Dassen-Eyland (1) ; elles sont toutes hérissées de rochers, et d'un accès difficile pour les barques.

Dans l'île de Fundling, on prépare de l'huile de chien de mer dans des cuves de terre. On commence par la faire évaporer à la chaleur du soleil ; on la cuit ensuite avec du bois, et enfin avec de la graisse qui ne peut pas fondre.

On a transporté à Taxen-Eyland une colonie de lapins, qui a considérablement multiplié.

Dassen-Eyland est sur-tout le séjour favori des pingouins (2), sorte d'oiseaux de mer qui ne peut pas voler, mais qui plonge supérieurement bien ; ils passent la plus grande partie de leur vie sur la mer.

Il est rare que les vaisseaux entrent dans la baie de Saldanha, excepté ceux qui se sont trop approchés de la terre pour entrer dans la rade du Cap. Ce port a plusieurs détours, et les vaisseaux ont besoin de différens vents pour en sortir.

---

(1) Isle des daims.

(2) *Diomedea. Aptenodita demersa.* Le manchot du Cap. *Buff.*

Le 28, nous reprîmes notre route vers le rocher blanc, ferme appartenant à Tobias Moster, et qui a tiré son nom d'une petite montagne, ou d'un large rocher passablement haut, et situé tout auprès de cette ferme; il est remarquable par ses crêtes nues. Ce n'est pas la chaux, comme on le croit dans les environs, mais une mousse blanche (1), qui lui a donné la couleur dont il porte le nom.

Vis-à-vis la ferme est un grand trou, ou une espèce de grotte en demi-lune, avec un toit semblable à une voûte, qui servoit de retraite à des hirondelles.

Il n'est pas aisé de parvenir à cette étrange grotte, parce que le rocher où elle se trouve, est non-seulement uni et escarpé, mais saillit même en bosse en avant, sans parler de quelques fentes formées par l'eau de la pluie. Le desir d'examiner de près un objet aussi curieux, me fit surmonter toutes les difficultés que cette entreprise pouvoit présenter. J'espérois aussi découvrir quelques plantes rares sur les bords: ayant ôté mes souliers et mes bas, j'y parvins assez heureusement pieds nuds; mais

(1) *Byssus lactea.*

j'eus bien plus de peine à descendre, en me laissant glisser sur le derrière; car je n'avois pas d'autre moyen. Je ne trouvai d'autre singularité dans cette grotte que sa forme et la difficulté de son entrée. Elle a deux brasses de largeur, sur autant de hauteur, et se trouve dans le milieu du rocher à vingt aunes suédoises de sa base. Il n'y avoit dans l'intérieur qu'une hirondelle morte.

Les autruches sont assez communes dans les environs : on dit qu'un mâle fait son nid avec trois ou quatre femelles à la fois, lesquelles pondent ensemble vingt ou trente œufs : elles les couvent tour-à-tour dans un nid qu'elles creusent en grattant dans le sable ; mais si quelqu'un met la main dans leur nid, elles s'en apperçoivent à l'odeur, et vont pondre ailleurs : elles cassent même, avec leurs pieds, les œufs qu'on peut y avoir laissés.

Les plaines sablonneuses et basses ne sont ornées de fleurs qu'au printems et au commencement de l'été. Elles montent en graines, dès que la sécheresse et les vents du sud-est se font ressentir. La graine se trouve dispersée, avant d'être parvenue à sa pleine maturité; et j'ai été plus d'une

fois obligé d'en ramasser de semblable pour les jardins botaniques d'Europe, sur-tout celles des plantes éphémères : il falloit alors les faire mûrir et sécher sur du papier.

Le 30, nous remontâmes à cheval pour aller à Honing-Klip (1), ferme qui appartient à Nicolas Klein.

Nous vîmes ici les choucas ou corneilles (2), perchées sur le dos des vaches et leur chercher les mites (3), qui les incommodent beaucoup. Elles ont la fâcheuse habitude de manger le froment dès qu'il est semé.

On avoit apprivoisé dans cette ferme, une gazelle grise (4), à-peu-près de la taille et de la force d'un agneau médiocre; elle avoit été prise dans la plaine de sable. On prétend que quand ces gazelles sont poursuivies, elles cachent leur tête, et croient n'être plus vues. C'est pourquoi elles ne sortent pas volontiers de leur buisson, à moins qu'on n'en approche de très-près.

---

(1) Rocher à miel.

(2) *Corvus Hottentotus.*

(3) *Acari.*

(4) *Capra (greis bock).*

Les buissons de ces plaines de sable sont petits, et composés de plantes déliées, hautes au plus de deux aunes suédoises. Leur tige est quelquefois si mince et leurs branches si menues, qu'elles ne peuvent servir pour le chauffage. Cependant ils offrent un asyle au gibier, et m'ont donné souvent de la mauvaise humeur, parce que je ne pouvois y retrouver les oiseaux que j'avois tirés sur leurs branches vacillantes.

Nous continuâmes notre voyage, en passant près de Patrisberg, pour aller à la ferme de Péterlospers nommée Rosendal.

Le premier octobre, nous descendîmes dans la ferme d'un colon du même nom que le précédent. Toute la plaine est renfermée entre la baie de Saldanha, et celle de Sainte-Hélène, non loin du rivage de la mer. Il est ici bas, rempli de dunes et de marais (1), qui se trouvent submergés par les pluies de l'hiver, et par les inondations de Berg-rivier (2).

Nous espérions bien nous rendre le 2, sur le bord de cette rivière; il n'y eut pas

(1) Walley.

(2) Rivière de la montagne.

moyen, à cause de la grande quantité d'eau répandue dans ces marais ou vallées; nous ne pûmes pas non plus aller à la ferme de Melks, parce qu'il faut traverser la rivière en bateau. Nous nous déterminâmes donc à aller à la ferme de Brandt, par Zout-rivier (1), de-là à celle de son fils, non loin de Matje-Fonteyn.

Cette Zout-rivière est bien différente de celle du même nom, qui coule dans les environs du Cap, sur-tout quant à la salure de ses eaux. On sait en outre, que dans cette portion de l'Afrique il y a plusieurs montagnes, îles, fermes, &c. qui portent le même nom, ce qui répand un grand embarras dans la géographie. Les colons proposent le nom qu'ils veulent donner à leur ferme, le gouvernement le confirme; il pourroit être mieux adapté si le gouverneur prenoit plus de soin d'une aussi vaste colonie, qui occupe un terrein beaucoup plus étendu que les sept Provinces-Unies de l'Europe.

La pointe même de l'Afrique, la ville et toute la colonie portent en général le nom de Cap. Cette ville, quoique bâtie depuis

(1) Rivière à sel.

cent cinquante ans, n'a pas encore reçu de nom particulier. D'après une négligence aussi impardonnable, il n'est pas étonnant que les fermes prennent les noms les plus ridicules.

L'endroit où nous nous trouvions, fourmilloit de serpens ; les Hottentots se garantissent de leurs morsures, en s'enveloppant les jambes d'un grand nombre de bandes de cuir, qui montent quelquefois par-dessus le gras de jambe.

J'appris ici que le cardinal du Cap (1) mange d'abord la fleur du bled (2), et ensuite le grain même. Cet oiseau est très-commun dans ces cantons, sur-tout auprès des ruisseaux ou des marais couverts de hauts joncs, sur lesquels il bâtit son nid. On entend son ramage de fort loin, sur-tout le soir, quand il revient au gîte ; la femelle est toujours grise; mais depuis le mois de juillet jusqu'en janvier le mâle se pare peu à peu de plumes rouges. Cet oiseau plus petit que le coliou du Cap (3), a des œufs verds, également moins gros :

(1) *Loxia orix.*

(2) *Antheræ tritici.*

(3) *Loxia Capensis.*

ceux de ce dernier sont gris et tachetés de noir; il ressemble à tous les roitelets pour la stupidité; on parvient difficilement à lui faire peur, et conséquemment à le chasser des champs ensemencés. Ces oiseaux sont quelquefois si nombreux, qu'ils causent beaucoup de dommage au cultivateur.

J'observai ici que les oiseaux nommés korrhans, mangent les fleurs de la cotule turbinée (1), qui croît dans tous les fonds et les sables de la contrée.

Le 3, nous arrivâmes chez Floris Fischer: depuis la vallée et même au-delà, tout le pays se nomme Svart-Lande (2). Quoiqu'il y ait une église, elle manquoit de desservant depuis la mort du dernier pasteur, arrivée il y a trois ans. Il ne lui étoit pas encore venu de successeur de Hollande : cependant un prêtre de la ville venoit prêcher une fois par mois. Certains paysans demeurent à deux journées de cette paroisse dont ils dépendent.

Le lendemain, nous continuâmes notre voyage à cheval, et franchîmes la monta-

---

(1) *Cotula turbinata.*

(2) Terre noire.

gne noire, pour nous rendre à Stoffel-Smidt. Nous commencions à ne plus voir de dunes, et le pays s'affermissoit en devenant plus élevé.

Je vis ici les paysans faire griller et manger une espèce d'oignons qu'ils nomment roflock (1); ils prennent aussi le gui d'Éthiopie (2) comme du thé, et l'administrent contre la diarrhée.

Le 6, nous arrivâmes chez Slabbert le jeune, en laissant derrière nous, à gauche, Picketberg. Les différentes montagnes que je viens de décrire, vues du Cap, paroissent ne former qu'une chaîne; mais en les parcourant, je vis qu'elles étoient disposées sur plusieurs plans.

Rebeck-Castel est une chaîne de mon-

---

(1) Oignons de proie (*raa puntjet*), *cyanella capensis*. Petite plante liliacée, de la famille des jacinthes, et qui a ses fleurs ouvertes comme les scilles ou les ornithogales, mais un peu irrégulières, sur-tout les étamines. Voyez-en la figure dans mes *Illustrations des genres*, planche 239. *Lam.*

(2) *Viscum Æthiopicum.* Cette plante n'est pas encore connue : elle sera sans doute mentionnée dans le *flora Capensis*, que les botanistes attendent avec impatience de M. Thunberg. *Lam.*

tagnes,

tagnes, qui s'étend de l'est à l'ouest, et terminée par la montagne noire; elle n'est pas tout-à-fait parallèle avec la file de montagnes situées au-delà.

Arrivés à la ferme d'un sellier, nommé Cornelis Gosen, il fallut y laisser un de mes bœufs qui boitoit de la hanche, et qui se trouvoit hors d'état de continuer la route.

Nous trouvâmes la grande Berg-rivier extraordinairement enflée par les pluies, et nous ne pûmes la traverser au gué ordinaire de Vleermuys (1) : cependant nous la traversâmes le lendemain, dans un bac, près de la ferme de Pit Isbert.

Ce cultivateur a toujours un bac en bon état, et se fait bien payer de ce soin. Chaque propriétaire de fermes situées au-delà de la rivière, lui donne huit florins par an. Cette contribution est la même pour toutes les fermes grandes ou petites, pour les colons pauvres comme pour les riches, soit qu'ils se servent souvent ou rarement de ce bac; quelques-uns même n'y passent jamais, parce qu'en été l'eau de la rivière est assez basse pour qu'ils puissent la traverser à gué avec leurs charriots chargés

(1) Montagne aux chauves-souris.

de marchandises. Pit Isbert reçoit encore un droit de tous les passans qui entrent dans son bac pour aller de l'autre côté de la rivière.

Après cette traversée, nous tirâmes vers Johannes Liebenberg, où nous commençâmes à voir des vignes, des jardins plantés en citronniers et en orangers. Le chemin est solide et composé de rochers rougeâtres; les champs me parurent assez riches en pâturages.

Les deux journées suivantes furent consacrées à visiter la ferme de Christian-Liebenberg, Gert-Kemp, auprès de Dassi-Klipp (1), et le défilé de la montagne de Karton. Enfin nous arrivâmes, mouillés jusqu'aux os, chez Vilhem Burgen: pendant toute cette traite nous n'avions cessé d'avoir la pluie sur le dos. En outre, il seroit difficile de se former une idée de la difficulté et de l'escarpement des chemins que nous rencontrâmes. En effet, tout le monde s'accorde à regarder la gorge de Karton comme un des plus dangereux défilés des montagnes d'Afrique; elle traverse la chaîne des montagnes de Roodesand-

(1) Montagne des daims.

Kloof (1), mais plus près de l'extrémité inférieure du côté du nord.

Dans la partie orientale sur-tout, le chemin est pierreux, étroit, escarpé, bordé à gauche par un affreux précipice. Si l'on s'écartoit de la voie, de la largeur de la main, la voiture, les hommes et les bœufs seroient abîmés. Ce passage étoit d'autant plus dangereux que la pluie avoit rendu le chemin très-glissant, et les bœufs ne tenoient point pied. La ferme est située au pied de la montagne : le colon et sa femme ne furent pas peu surpris de l'arrivée imprévue de leurs hôtes par ce passage et par un pareil tems.

Le pays forme, comme Roodesand, une vallée large, environnée de montagnes de tous côtés, arrosée par un ruisseau nommé Olifants-rivier (2). Il est fort riche en pâturages : elle est absolument séparée de Winter-Hoek (3) et autres montagnes voisines. Elle differe aussi de Roodesand en ce que le sol est beaucoup plus bas ; elle n'a que quelques portées de fusil de large.

(1) Défilé du sable rouge.
(2) Rivière de l'éléphant.
(3) Coin d'hiver.

Ravis d'avoir sauvé nos équipages d'un pas si dangereux, nous partîmes pour nous rendre chez Stolk Burger, et nous traversâmes la rivière d'Olifant, que nous laissâmes ensuite sur la gauche.

Après un léger déjeûné, nous allâmes aux bains chauds, situés à quelque distance de la ferme. Le chemin qui conduit au pied de la montagne est bas, marécageux et pénible.

Les bains chauds d'Olifant se nomment aussi bains d'Engela, parce qu'un fiscal nommé Engelmann, les fit nettoyer, et bâtit aux dépens de la compagnie une belle maison de pierres pour la commodité de ceux qui viennent prendre les bains. Les sources de la fontaine viennent du côté oriental de cette longue chaîne de montagnes, un peu au-dessus de la base de la principale, dans une vallée qui tourne vers le sud en y formant une gorge transversale. Quoiqu'il y ait plusieurs sources, on en distingue particulièrement trois, qui conduisent leurs eaux dans différentes petites cabanes séparées, tant pour les colons que pour leurs esclaves et les Hottentots. Chaque bain est garni de trois ou quatre marche-pieds sur lesquels le malade peut s'asseoir: il y a aussi

un lit de camp en planches pour s'y coucher pendant la transpiration.

L'eau n'est que tiède et non pas bouillante ; elle n'a point de goût ni de dépôt, on ne voit dans ces ruisseaux qu'une plante verte (1). Ils sont de la même espèce que ceux de Brand-valley (2), décrits dans la première partie de mon voyage (3). On peut y laver du linge comme dans la première, sans qu'il contracte la plus légère teinte. On y fait cuire des mets qui ne prennent pas non plus de goût ; le papier bleu du sucre, trempé dans cette eau, ne change pas de couleur.

Les fermes situées ici produisent du vin, possèdent des vergers et de bons pâturages pour les bestiaux.

La montagne située à droite, sépare la plaine des Antilopes (4) de cette vallée, et paroît former cinq côteaux considérables, divisés par de profondes vallées. Un coup de fusil que nous y tirâmes fut répété plusieurs fois par l'écho, comme le retentissement

(1) *Conferva.*

(2) Vallée brûlante.

(3) Voyez le tome I.

(4) Boeke-Weld.

d'un coup de tonnerre. On désigne ici sous le nom de petite montagne de la Table une montagne assez élevée, plate sur son double sommet et sur les côtés : vers le sud-est elle finit en pointe.

Le 11 nous passâmes à cheval auprès d'André Labbes, ferme dépendante d'une autre plus considérable, qui appartient à Pierre Gans.

On a si bien expulsé les lions et autres bêtes féroces de ces montagnes, qu'elles viennent rarement incommoder les villageois, qui n'en paient pas moins encore un ancien impôt, nommé argent du lion et du tigre, à raison de quatre rixdalles pour le lion, et dix florins pour le tigre. Cette caisse fut formée à l'époque du défrichement de la contrée, parce qu'alors les habitans, extrêmement incommodés par ces animaux, payoient la somme que nous venons d'énoncer à ceux qui en tuoient ou en prenoient de vivans. Depuis leur destruction, il n'y a plus que les colons très-enfoncés dans les terres qui aient droit à cette prime, encore n'en profitent-ils pas, car on exige qu'ils conduisent l'animal vivant au Cap ; condition impossible à remplir. Mais quoique la cause de l'impôt n'existe plus, on ne con-

tinue pas moins à le percevoir comme les autres.

Outre le fermage de sa métairie, le colon paie annuellement quatre rixdalles pour la bougie, un sol de Hollande pour chaque cheval, et un florin pour chaque centaine de moutons. Tout bourgeois, riche ou pauvre, propriétaire d'une ferme quelconque, est imposé à une certaine somme pour l'entretien des chemins, des rues, des ponts et des bacs, soit qu'il y passe ou non. Mais en récompense il n'a rien à payer pour la construction et la réparation des chemins; il est exempt de la dixme, des fournitures relatives à la guerre, et n'est pas obligé de prêter des chevaux pour la poste ou pour les voyageurs.

Je remarquai ici une fille qui gardoit depuis trois ans un mauvais reliquat de rougeole; c'étoient des taches bleues (1) qui paroissoient sur son front, sur ses bras et autres parties de son corps, pendant deux ou trois semaines, s'en alloient et revenoient alternativement : son front sur-tout étoit devenu hideux. Un colon avoit été attaqué d'une espèce de pulmonie après la même

(1) *Fugellationes.*

maladie ; je fus assez heureux pour que les remèdes que je lui ordonnai le guérissent radicalement.

Le lendemain nous continuâmes de suivre la vallée jusque chez Bareul Labbes, en laissant à gauche le défilé de Pickenier et la ferme de Matton.

Le 14 nous nous arrêtâmes au défilé, chez le jeune Bareul Labbes ; le pays commençoit à devenir froid et montagneux.

La racine d'un stoebée qui croît ici, a la même odeur que la valérianne des jardins (1), et pourroit avoir quelque vertu contre l'épilepsie.

Munis de différens comestibles, nous nous préparions à passer la montagne pour aller à la ferme de Kis-Koop-mans, à celle de Spannenberg, enfin à celle de Clas-Loper, située dans la partie la plus basse de la plaine des Antilopes, en passant la Doorn-river (2) ; mais nous n'étions pas encore parvenus sur le sommet de la montagne, que le cocher eut la mal-adresse de me verser ; le timon de mon charriot fut brisé, de manière que je me vis hors d'état de continuer

(1) *Valeriana phu.*

(2) Rivière aux épines.

mon voyage par des chemins raboteux et difficiles, à travers des montagnes non fréquentées. Nous commençâmes donc par réparer ce malheur de notre mieux; et retournâmes à la ferme pour réfléchir sur le parti que nous prendrions.

La voiture étant raccommodée, nous lui fîmes rebrousser chemin avec la charrette par le défilé de Pickniers, ensuite par Roodesand-Kloof (1) jusqu'à Roodesand (2) même, où nos équipages devoient nous attendre. Mon compagnon anglois et moi, nous revînmes à cheval par le haut de la vallée; nous descendîmes à la ferme de Gans, et traversâmes Lange-Elands-Kloof (3), et de la montagne nous descendîmes dans Koude-Boekveld (4) pour nous rendre chez Bernard Forster.

Le défilé des Elans est très-large : une petite rivière l'arrose.

Toute la contrée située entre la plaine basse, Koude-Boekveld, Olifants-Kloof (5)

---

(1) Défilé du sable rouge.

(2) Sable rouge.

(3) La longue gorge des élans.

(4) La froide campagne des Antilopes.

(5) Le defilé des élephans.

et Carroveld, est très-haute; l'hiver s'y fait même assez fortement ressentir, mais pas tout-à-fait autant qu'à Rogge-veld (1), qui est assez éloigné de l'autre côté de Carro. Les habitans sont même contraints, par le froid et par les neiges, de passer plusieurs mois de l'année, depuis avril jusqu'en septembre dans les campagnes de Carro, qui sont plus chaudes; en outre, le tonnerre y procure de l'eau de pluie. Les colons des champs des Antilopes émigrent également pendant un certain tems de l'année avec leurs bestiaux, au-delà de la montagne, pour aller à Carro. Ces émigrations temporaires sont cependant très-défendues.

Le froid Boekveld est à-peu-près aussi large qu'Olifants-Kloof; de hautes montagnes l'environnent des deux côtés; elles se joignent au nord-ouest, et ne laissent qu'un passage étroit qui conduit dans une petite plaine unie, située de l'autre côté. Il y tombe quelquefois de la neige qui ne fond pas toujours tout de suite.

Quoique le pays soit froid, il étoit autrefois bien plus peuplé de Hottentots qu'il ne

(1) Champ de seigle.

l'est maintenant d'Européens. Ces derniers y ont établi fort peu de fermes.

Les Hottentots vivent en société et forment des villages de quelques centaines d'habitans. Ils subsistent de racines, de la viande des animaux sauvages, du produit de leurs troupeaux, qui trouvent dans tout le pays d'abondans pâturages, et sont, en général, d'une grande sobriété.

Les colons, au contraire, vivent très-isolés les uns des autres ; chacun doit avoir sa ferme : ils sèment du bled dans une portion de leurs terres, plantent des vignes dans une autre. Ils possèdent de nombreux troupeaux, font une guerre impitoyable au gibier, tant pour s'amuser que pour détruire les bêtes nuisibles, ou pour avoir leur cuir et leur peau. Au reste, la plaine des Antilopes est fort unie, sans bois ni buissons, à l'exception de quelques-uns, qu'on nomme ronoster ; elle ne produit que de l'herbe et un peu d'osier en certains endroits. Au pied de la montagne sont dispersés quelques pieds de protée à grandes fleurs, qui forment des arbres rares et peu élevés (1).

(1) *Protea grandiflora*, (*vaage boom*).

Ce pays doit son nom à la gazelle sautante (1), dont on voit des troupeaux dispersés çà et là : dans certaines années, elles viennent des contrées lointaines en très-grand-nombre.

Les montagnes situées des deux côtés sont complètement nues, et s'élèvent comme un vieux mur, sans la plus foible pente; elles n'ont pas même de colline à leurs pieds, comme les autres montagnes. L'air agissant continuellement sur leurs masses en changera la forme. Les pluies successives entraînent les portions déjà dissoutes, sans parler des quartiers qui se détachent et qui tombent. L'eau de la pluie qui séjourne dans les cavités, finit par y former des grottes assez profondes.

Les rochers divisés en beaucoup de pointes, sont ordinairement composés d'un mélange de pierres de grès et de sable, que l'humidité fait fendre. Elles se détachent et roulent par gros morceaux.

Ces dégradations font des espèces de déchiremens dans les montagnes, et indiquent à la fois leur ancienne existence et leur pro-

(1) *Capra pygargus* (*spring bock*), le klipspringer. *Buff.*

chaine destruction. Ces pierres n'étant pas toutes de la même consistance, elles ne se décomposent pas de la même manière. Dans certains endroits, ce sont de gros morceaux de pierre-ponce, dispersés çà et là par centaine ; ailleurs, de grandes collines composées de pierres de sable, dont la partie inférieure est blanche comme de la craie, ou comme de la chaux ; la superficie est jaune, mélangée de rouge. Dans les vallées, sur le bord des ruisseaux, est un sable extraordinairement fin, entraîné par la pluie de la cime des montagnes. Celle des plaines des Antilopes ou gazelles a toutes ses couches inclinées dans la partie orientale, comme si la montagne même eût éprouvé un affaissement. Cette inclinaison est sensible même dans les couches les plus épaisses, de manière qu'elles sont plus basses vers le nord-ouest, et plus hautes vers le sud-est.

Ces grandes et hautes montagnes, divisées en plusieurs branches et séparées par des vallées ou des campagnes plus ou moins larges, sont les plus élevées de la pointe méridionale de l'Afrique.

Parmi les plantes que produisent ces montagnes, je remarquai le singulier buisson à

mouches (1), dont les feuilles, couvertes d'un fin duvet et d'un sédiment un peu glutineux, retiennent les petits insectes qui veulent les ronger. Elles servent, dans l'intérieur des maisons, à prendre des mouches.

Le 18, nous nous rendîmes à cheval chez Isaac Visage.

C'est l'usage, dans cette ferme et dans beaucoup d'autres, de compter les brebis, matin et soir, quand elles sortent et qu'elles rentrent. Chacun reconnoît aisément les siennes, parce qu'elles sont marquées tantôt à une oreille et tantôt aux deux. C'est toujours la maîtresse de la maison qui fait ce dénombrement. Elle donne aussi un nom à chaque bête. Il faut conséquemment qu'à une expérience journalière elle réunisse une excellente mémoire. Celle que je vis ici

(1) *Roridula dentata.* Arbuste à feuilles presque verticillées, chargées de poils séparés et glanduleux comme celles des rossolis de France (*drosera rotundifolia* et *longifolia*); il a en effet des rapports évidens avec le genre *drosera.* Il seroit intéressant de savoir si ses feuilles sont irritables comme celles de la dionée (*dionæa muscipula*), et comme celles de plusieurs rossolis. Au reste, voyez la figure d'un rameau de cet arbuste dans mes *Illustrations*, planche 141. *Lam.*

possédoit ces deux qualités à un si haut degré, qu'elle s'appercevoit du premier coup-d'œil, si sur plusieurs centaines de brebis il lui en manquoit une.

Le 19 nous passâmes auprès de la ferme de Nicolas Jansen, pour aller à celle de Carl-van-der-Merwel.

Le froment n'étoit pas encore ici en épis. Nous en avions pourtant déjà vu de l'autre côté de la montagne. On s'occupoit à planter des pois. En général, on sème et l'on moissonne ici deux mois plus tard que dans les environs du Cap et dans la contrée plus basse, située de l'autre côté.

Je remarquai ici un idiotisme assez plaisant parmi les colons de ces montagnes. Quand ils parlent d'aller au Cap, ils disent toujours qu'ils monteront au Cap, quoique le terrein aille toujours en descendant, et que l'emplacement même de la ville soit bien plus bas que la base même de ces montagnes.

Le 20, nous partîmes pour rendre une visite à Vilhem Pretoris, propriétaire d'une belle ferme bien située; mais le froid y est si vif en juin, juillet et août, qu'il y tombe souvent de la neige pendant plusieurs jours de suite, et on voit pendre des glaces aux toits.

Tous les poulains, les veaux et les agneaux qui naissent pendant cette rude saison, périssent de froid et de faim dans l'étable où on les tient enfermés, parce qu'il n'y a pas moyen de les laisser aller aux pâturages.

En continuant notre route, nous passâmes auprès des fermes de Jean Rasmus et Van-Heeres, et arrivâmes à celle de Jacob Pinard, auprès de laquelle il se trouvoit un peu de bois. Le maître et sa femme étoient absens; il n'y avoit que deux esclaves et quelques enfans hottentots : il fallut donc nous contenter de l'abri qu'ils voulurent bien nous donner sans le moindre rafraîchissement, quoique nous n'eussions pas mangé de la journée, et qu'il nous restât encore quelques milles à faire pour aller à la ferme suivante.

Comme la réception que nous éprouvâmes ici ne nous engageoit pas à y prolonger notre séjour, le lendemain, dès le matin, nous nous remîmes en route et arrivâmes de bonne heure chez Skalk-van-Heer, qui nous fit l'accueil le plus amical, nous donna même à déjeûner, et nous fit boire d'excellent vin du crû du pays.

Ici commencent les chaudes montagnes des

des Antilopes, que l'on distingue des froides par la hauteur et l'escarpement de celles-ci; nous les passâmes le même jour. Elles sont beaucoup plus basses et bien moins froides que les autres. Aussi les vignes y réussissent-elles bien mieux et rapportent un vin bien supérieur à celui des montagnes froides. C'est un petit pays ni trop long ni trop large, mais rond et renfermé entre des montagnes comme dans un cercle. On n'en sort que par des ouvertures étoites du côté de Mosterts-Hoek (1) et de Hex-rivier (2). Le sol est uni et par-tout couvert d'herbes, sans buisson. Il y reste peu de gazelles sautantes (3).

Trouvant ici deux jeunes colons disposés à passer à cheval les hautes montagnes, parce que c'est le plus court chemin pour se rendre à Roodesand, nous partîmes avec eux : mais à peine eûmes-nous fait quelques pas, que mon compagnon s'apperçut qu'il avoit oublié son porte-manteau; il fallut retourner sur nos pas pour le chercher; en outre, nos chevaux harrassés de fatigue, ne

(1) Coin de moutarde.

(2) Rivière des Fées.

(3) Klipspringer. *Buff.*

pouvoient suivre nos guides au milieu des montagnes; il fallut donc les abandonner: nous finîmes par nous écarter du sentier, de manière que nous nous estimâmes très-heureux de regagner la ferme, quoique nous eussions fait inutilement beaucoup de chemin. Nous parcourûmes à cheval une grande partie du pays chaud de Boeck-veld: la soirée précédente, nous étions descendus à une grande et belle ferme, riche en bestiaux, en lait et en beurre, appartenant à Pierre Funère.

Nous n'avions pas d'autre chemin de-là pour nous rendre à Roodesand, que par Mosterts-hoek, vallée fort basse et étroite, bordée des deux côtés par de hautes montagnes. Ce voyage étoit dangereux à l'époque où nous nous trouvions; car il nous falloit passer à gué des ruisseaux larges et remplis d'eau. Nous louâmes donc un guide pour franchir ce passage dangereux; connoissant bien les lieux, il devoit marcher devant nous à cheval, et nous indiquer les endroits les moins dangereux.

Nous repartîmes le 22.

Dès l'entrée de Mojterts-hoek commence un chemin pierreux, montagneux et escarpé: nous passâmes à gué plusieurs bras de

rivières et des ruisseaux, tels que Brugdrift (1), Stroom-drift (2), Else-rivier (3) el Diep-drift (4) et autres courans, dont la réunion forme la grande rivière large. L'eau touchoit au ventre de nos chevaux. Ils avoient aussi beaucoup de peine à marcher, à cause des grosses pierres rondes détachées de la cime des rochers voisins et dispersées dans le fond des ruisseaux. Le courant étoit quelquefois si violent, que les chevaux n'y résistoient qu'avec beaucoup de peine.

Nous arrivâmes enfin heureusement chez de Wett à Roodesand. Nos bœufs s'étoient déjà un peu reposés dans ses étables; ils avoient même repris de l'embonpoint et des forces suffisamment pour continuer le voyage.

Le pays de Roodesand a pour limite, du côté du nord, Winter-hoek (5), qui le sépare d'Olifants-kloof (6). Cette dernière entrée étoit encore couverte de grêle en différens endroits.

(1) Le torrent du pont.
(2) Torrent du flux.
(3) Rivière d'une aune.
(4) Torrent profond.
(3) Coin d'hiver.
(6) Défilé des éléphans.

Je visitai plus exactement cette année la montagne de Winter-hoek, et je montai sur ses plus hauts sommets. On y voyoit en abondance le buisson à mouche; le rare protée (1), dont la fleur ressemble à la rose, et ne croît que dans cet endroit. D'un côte de la montagne est une belle cascade, dont l'eau tombe perpendiculairement. Une grotte remplie de différens buissons est creusée au pied de la montagne. J'avois grande envie de la visiter, mais l'ennui de faire un grand détour me détermina à hasarder un saut de dix à douze brasses; les buissons me soutinrent, et je fus assez heureux pour ne me faire aucun mal. Parmi les plantes précieuses qui poussoient dans cet endroit, je remarquai la disa bleue (2).

Cette montagne renferme de larges lits d'une belle ardoise rouge en feuilles fines. Il

(1) *Protea nana. Protea rosacea.* Illustrat. gen. n°. 1251. Linnée avoit donné le même nom à cette belle plante, et cè nom lui convient parfaitement, à cause de la conformation de sa fleur. J'ignore pourquoi M. Thunberg l'a changé pour l'appeller *protea nana*, nom qui convient mieux à l'espèce n°. 1208 de mes *Illustrations*. Lam.

(2) *Disa cærulea.* Belle plante de la famille des *orchides*. Voyez l'article *Disa* dans mon *Diction.* Lam.

y en a de très-gros morceaux qui se sont écroulés avec d'autres pierres semblables à du marbre. Je fus un peu étonné de ne pas trouver sur toute la montagne de la pierre à chaux, du marbre, des pierres à fusil et un filon de plâtre que j'avois remarqués dans la montagne voisine de Hex-rivier.

Je vis dans la ferme la femme d'un paysan qui étoit devenue si puissante par sa vie sédentaire et inactive, que je n'ai jamais connu personne qu'on lui pût comparer : elle pesoit trois cents trente-quatre livres.

Les côtes élevées des montagnes de Roodesand ne sont séparées que par une seule vallée; les trous creusés par les torrens qui s'étoient même pratiqués des canaux d'une ou deux brasses de profondeur, montroient un fond composé de rochers nuds avec leurs différentes couches, taillés à pic sur les côtés, et tant soit peu inclinés; cependant dans la partie du sud-est ces couches sont très-humectées, tendres et pâles, et semblables à une terre durcie : l'eau a conduit et déposé du sable entre chaque couche.

Les fermes de cette contrée ne sont pas très-éloignées les unes des autres, et les propriétaires, généralement parlant, ont beaucoup de vignes, sèment une grande

quantité de froment. Leurs vastes vergers sont composés de citronniers, d'orangers et autres arbres fruitiers. Cependant les froids y sont quelquefois très-vifs; car l'hiver dernier, par exemple, les jeunes plants de vignes ont souffert considérablement, et dans plusieurs endroits ont été entièrement gelés.

On n'entretient de bêtes à cornes et de moutons que le nombre suffisant pour la consommation de la maison. Il leur arrive même d'acheter ailleurs des bœufs de trait.

Je vis dans leurs jardins un petit pigeon de la plus petite espèce (1), qui se nourrit de graines. Ces jardins produisent en abondance une sorte d'oignon (2) à fleur rouge, quoiqu'elle soit assez clair-semée; cependant la plaine où elle croît, paroît, de loin, rouge comme de l'écarlate.

---

(1) *Columba Capensis* (*maqvas duiv.*). C'est la tourtelette de Buff. *Hist. nat. des Ois.* 2, p. 554, et la tourterelle à cravate noire du Cap, du même, pl. enl. n°. 140. Elle est un peu plus grosse qu'une allouette. *Lam.*

(2) *Ixia bulbifera.* Cette ixie varie apparemment dans la couleur de ses fleurs; car les individus que j'ai décrits n'avoient pas les fleurs rouges, mais jaunâtres. Voyez ixie bulbifère, dans mon *Dictionnaire*, espèce, n°. 24.

C'est ici le seul endroit où l'on trouve sur les bords des ruisseaux une autre plante à oignon, très-belle et très-singulière, qui est une variété verte de l'ixie tachée (1). Elle porte des fleurs vertes en forme d'épis: elle est généralement fort rare.

Nous traversâmes le lendemain Breede-rivier (2), dont les bras font beaucoup de sinuosités; il fallut les passer plusieurs fois à gué, avant d'arriver à la ferme de Jan Slabbert où nous couchâmes.

Le 29 nous visitâmes Philip-plaisir, près de la vallée de safran, où se trouve un sentier, par le moyen duquel on peut passer la montagne à cheval. De-là chez Jan de Toi : ici le pays s'élargit et devient plus uni.

Tois-kloof est le nom d'un sentier qui conduit par-dessus la montagne; en le sui-

---

(1) *Ixia maculata.* La prétendue variété dont parle ici M. Thunberg, est pour moi une espèce distincte. Je l'ai décrite sur le vivant, dans mon *Dict.* sous le nom d'ixie à fleurs vertes, n°. 28 (*ixia viridiflora*). Elle est mentionnée dans mes *Illustrations*, au n°. 477. La couleur verte de ses fleurs, avec une belle tache noirâtre à la base de ses pétales, la rendent fort remarquable. *Lam.*

(2) La rivière large.

vant, on peut se rendre à cheval à Dracken-stein, vis-à-vis de Paal.

Nous laissâmes Breede-rivier sur la droite; le pays plat qui environne cette rivière et en est submergé, se nomme *Gondena.*

Plus loin est Brand-walley, et vis-à-vis, de l'autre côté de la montagne, Stellenbosch.

Le 30 nous passâmes à cheval auprès de la ferme de Plois, et arrivâmes à la métairie de Keijser, après avoir traversé Hex-rivier.

Nous nous trouvions dans la plaine de Carro, où les moutons mangent des ficoïdes (1).

On m'assura que le fumier qui provient des bestiaux nourris avec cette plante, n'est pas bon pour l'engrais des terres.

La contrée nous parut plus vaste et plus froide.

Le 31 nous arrivâmes à la ferme d'Aloven-Smidt, vis-à-vis Hottentots-Holland. Tout le terrein est entre-coupé de collines et de côteaux disposés en travers.

Le 2 novembre nous prîmes notre gîte dans la ferme de madame Bruel. Nous fran-

---

(1) *Mesembryanthema* (*vyge Bosche*).

chîmes à cheval une des collines transversales de la montagne, et nous nous trouvâmes ensuite dans une espèce de vallée.

Les montagnes de la gauche décrivent ici une courbe vers l'ouest-sud-ouest.

De-là nous allâmes à la ferme de Philip Bota, située vis-à-vis Tiger-hoek (1). Ce dernier endroit est derrière des montagnes qui font partie de celles de Hottentot-Holland.

La chaîne de montagnes qui se prolonge depuis Witsemberg jusqu'ici, paroît s'incliner vers l'est et faire une espèce de solution de continuité. Mais en les examinant avec beaucoup d'attention, on retrouve un peu plus loin d'autres côtes qui font partie de la même chaîne.

Nous traversâmes ensuite la rivière de Clas-vogt, qui doit son nom à un colon ainsi appellé, et qui fut tellement écrasé et moulu par un éléphant, qu'on ne pouvoit pour ainsi dire retrouver ses os dans la poussière. Nous poursuivîmes notre marche pour nous rendre, dans le cours de la même journée, à la ferme de Gert-nels auprès de Kokmans-kloof-en-rivier (2).

(1) Coin du tigre.

(2) Montagne et rivière des cuisiniers.



Les ruisseaux produisent ici des souchets longs de deux aunes, gros comme le tuyau d'une pipe et remplis de moëlle (1). Ils servent à tresser des tapis dont les colons se servent pour couvrir leurs voitures : ils couchent même dessus. Ces tapis sont assez moëlleux et très-maniables.

Le 3 nous allâmes à la ferme de Droskis : il ne pleut ici et dans les environs que par le vent de sud-est. C'est absolument l'opposé de ce qui arrive au Cap.

Le 4 nous demandâmes l'hospitalité au célèbre Jacques Bota, vieillard de quatre-vingt-un ans, qui avoit eu douze fils, et comptoit plus de cent petits-enfans. Il ne faut pas attribuer sa renommée à cette prodigieuse fécondité, qui n'est pas très-rare dans une colonie où l'on se marie de très-bonne heure, et où la population est très-abondante. Il est connu par une aventure assez curieuse pour que j'en fasse ici mention.

Bota étoit un des plus fameux chasseurs de la colonie ; il a même amassé une fortune assez considérable à vendre des dents d'élé-

(2) Ce jonc se nomme *matje goed* (matière aux tapis). Je l'ai désigné sous le nom de *cyperus textilis*, souchet aux tapis.

phans : à l'âge de quarante ans, il s'avisa un jour de tirer un lion dans des broussailles fort épaisses, l'animal tomba sur le coup ; mais il avoit un compagnon que notre chasseur n'avoit pas apperçu, et qui fondit sur lui avant qu'il eut pu recharger son fusil : l'animal furieux, non-seulement le blessa cruellement avec ses griffes, mais le mordit au bras et le laissa pour mort sur la place. Le lion dédaigne de poursuivre sa vengeance sur un cadavre, à moins qu'il ne soit pressé par la faim. Celui-ci probablement avoit bien déjeûné.

Les domestiques de Bota recueillirent leur maître et le transportèrent chez lui. Sa femme, personne active et intelligente, fit bouillir beaucoup d'herbes aromatiques et lava les plaies de son mari avec cette décoction. Ces remèdes eurent les plus heureux effets. Il se rétablit très-bien ; mais il resta tellement incommodé du bras, qu'il n'a jamais pu porter un fusil sur l'épaule, ni tirer un seul coup.

Ce chasseur m'apprit que dans sa jeunesse, les Hottentots étoient encore si nombreux, que les colons chrétiens couroient les plus grands dangers à passer plus loin que Swellendam. Les éléphans venoient en

troupes jusques dans les environs du Cap; de manière qu'on pouvoit en tuer en se promenant. Il en abattoit régulièrement quatre ou cinq par jour; quelquefois douze ou treize; enfin, il lui est arrivé deux fois d'en tuer vingt-deux dans une journée. Il n'y a guère que les bons tireurs qui aillent à la chasse des éléphans. Il faut que l'animal tombe du premier coup : si la balle frappe au pied de devant et vient à se briser, il faut en lancer une seconde; le chasseur vise toujours à travers la poitrine. Les balles doivent être composées de trois quarts de plomb et d'un quart d'étain, pour leur donner plus de solidité; elles pèsent un quarteron. Je n'ai pas besoin de dire qu'un fusil de ce calibre est d'un poids considérable.

Les dents des éléphans mâles pèsent de trente à cent-trente livres; la Compagnie les paie un florin la livre. Mais il est tems de reprendre notre itinéraire.

Je trouvai la contrée très-froide et riche en pâturages; les ruisseaux qui sortent des crévasses des rochers, y entretiennent la fraîcheur et l'abondance.

Les montagnes qui se prolongent jusqu'ici depuis celles de Hottentots-Holland, s'abaissent un peu plus loin, et ne forment plus que

des éminences isolées, et disparoissent entièrement.

Le 5, nous passâmes à cheval auprès de la ferme de George Bota, un des fils du vieillard dont je viens de parler; ensuite auprès de celle de Blankenberg (1) : nous fîmes halte à Keurboours-rivier.

Je vis ici un singe qui venoit des bois d'Houtniquas; il ressembloit un peu au callitriche (2). Il avoit les pieds noirs, l'extrémité de la queue brune, et le *scrotum* bleu comme du vitriol de cuivre.

Enfin, nous allâmes par Swellendam (3), nous reposer quelques jours au poste de la Compagnie, situé auprès de Buffel-jagts-rivier (4).

Ce poste fut d'abord établi pour la sûreté des colons qui faisoient des défrichemens

---

(1) Montagne blanche.

(2) *Simia sabæa.*

(3) Swellendam est une colonie gouvernée par son landrost ou sénéchal. Elle doit son nom à Swelling, rebel, gouverneur du Cap à l'époque de son établissement. Le premier sénéchal fut Rennis; le second, Onack, qui vit encore, mais qui a donné sa démission; et le troisième, que j'y vis en 1773, se nommoit Mentz.

(4) Rivière de la chasse aux buffles.

dans les environs, et établissoient des fermes pour y élever des bestiaux; c'est pourquoi on y construisit d'abord une redoute gardée par sept hommes et un caporal. Mais les Européens s'étant multipliés et ayant chassé les Hottentots, ces défenses devinrent inutiles : la redoute fut métamorphosée en étable à bestiaux; et les soldats furent occupés à abattre, dans la forêt nommée Groot-Vaders-Bosch (1), des bois de menuiserie pour les bâtimens de la Compagnie. On en conduit une voiture tous les trois mois à la ville, sans compter ce que les employés vendent à leur profit.

Les Hottentots que l'on emploie aux différens travaux de cette ferme, sont les restes d'une nation autrefois très-nombreuse.

On découvre dans le lointain, en face de la ferme, du côté du rivage, une montagne nommée Potteberg (2), qui est éloignée d'environ six milles.

Je remarquai ici une singulière espèce de sauterelle de couleur rougeâtre avec des demi-aîles, qui venoient en grand nombre chercher leur nourriture sur les buissons :

(1) Bois du grand-père.

(2) Montagne de terre à pot.

elles ont sous l'estomac une humeur glaireuse, semblable à du savon mousseux : l'insecte en est barbouillé; elle s'attache aux doigts et se renouvelle à mesure qu'on l'essuie. D'après cette observation, je crus pouvoir nommer cette sauterelle *gryllus spumans*. Quoique nous en ayons beaucoup vu pendant toute la journée dans une demi-croissance, tant sur les buissons qu'ailleurs, nous ne pûmes en trouver une seule avec des aîles parfaites. Ces plaines froides, mais riches en pâturages, nourrissent considérablement de chevreuils (1), de gazelles (2), de gazelles tachetées (3). Le mâle et la femelle de cette espèce ont des cornes : le petit de la gazelle tachetée est d'abord d'un brun rougeâtre; mais il lui vient des taches blanches par la suite du tems. Quoiqu'il ne soit pas aisé d'en approcher à la portée du fusil, parce qu'il fait très-froid et que l'animal est très-soupçonneux, nous en tirâmes un avec une balle. Il faut le tirer à une certaine distance; car s'il ne

(1) Rhebock.

(2) Retbock.

(3) *Capra scripta* (Boute-bock). C'est le guib de Buff. *Hist. nat.* 12, page 305, &c. t. 40, 41, f. 1.

tomboit pas sur le coup, il pourroit faire beaucoup de mal au chasseur avec ses cornes.

Je fis encore ici une singulière observation; c'est qu'il arrive souvent qu'un canard tiré, soit sur un ruisseau, soit dans un marais rempli d'eau, disparoisse tout-à-coup, ou qu'on le retrouve avec les pattes mangées; ce sont les tortues qui leur font la guerre, et qui mangent souvent leurs petits.

Le 10, à Duyvenhoeks-rivier (1), chez la veuve Fores, par la ferme de Bota, Riet-kuy (2), Kerremelks et Slange-rivier (3).

Les ruisseaux qui arrosent l'étendue du pays que nous avons traversé depuis Hex-rivier, ont leurs bords couverts d'acacie d'Egypte (4), dont le bois est fort épineux.

Les montagnes qui s'avancent jusqu'à Swellendam, divergent ensuite directement vers l'orient et l'occident.

Le 11, de bonne heure, nous prîmes congé de notre aimable hôtesse: arrivés sur les bords de la rivière de Buyven-hoek, à

(1) La rivière du coin des pigeons.

(2) Fosse rouge.

(3) La rivière de lait caillé et celle des serpens.

(4) *Mimosa nilotica.*

quelque

quelque distance de la ferme, nous la trouvâmes; elle étoit extraordinairement enflée par les pluies tombées depuis quelque tems. On nous dit qu'il y auroit du danger à la traverser, quoique pendant leurs plus fortes crues, les rivières de ces cantons aient toujours quelque gué (1) où l'on peut les passer à cheval ou en voiture. Notre hôtesse avoit eu l'attention de nous donner un esclave pour nous indiquer un gué; mais ne parlant ni n'entendant pas même le hollandois, il fut obligé de nous diriger par des signes: soit ignorance, soit malice, il nous fit faire un demi-cercle à droite, tandis que nous aurions dû prendre à gauche. Comme le plus hardi de la compagnie, je marchois toujours à la tête : j'entrai sans hésiter dans l'eau, et aussi-tôt je m'enfonçai jusqu'aux oreilles dans un trou de vache marine : c'eût été mon tombeau, si mon cheval n'eût bien nagé, et si je n'eusse moi-même conservé ce sang-froid qui ne m'a jamais quitté dans les plus grands dangers. L'animal continuellement soulevé par les vagues, se tournoit à droite et à gauche; mais je me tenois

(1) On nomme ces gués *drift*, mot hollandois qui signifie courant.

ferme sur la selle. Arrivé à l'autre bord, j'eus le bonheur d'en sortir, quoique le rivage soit ordinairement escarpé et qu'on ait beaucoup de peine à y prendre pied (1). Les hyppopotames creusent beaucoup de ces trous dans les rivières pour s'y loger; mais ils les quittent souvent pour des endroits plus écartés, ou bien ils sont tués par des chasseurs : voilà pourquoi la plupart de ces trous sont vuides.

Mes compagnons de voyage épouvantés de mon escapade, étoient restés de l'autre côté et hésitoient à suivre mon exemple; cependant après être descendu de cheval, et avoir un peu laissé égoutter l'eau dont j'étois inondé, j'ordonnai à mes Hottentots de repasser la rivière; et quand nous eûmes pris de meilleurs renseignemens, mes compagnons les suivirent.

Dès que nos voitures eurent passé la rivière, je ne me donnai pas le tems de changer de linge, ce qui nous auroit causé de l'embarras et beaucoup retardé : nous marchâmes toute la journée sans nous ar-

(1) C'étoit positivement le jour de mon anniversaire et la trentième année de ma vie, que j'eus le bonheur d'échapper à cet imminent danger.

rêter même à la maison de Christophe Lombard, et nous arrivâmes un peu avant le soir chez Daniel Plaisir, qui nous reçut d'une manière très-amicale.

Mon premier soin fut d'arranger mes tablettes, de faire sécher ma montre et tous les objets susceptibles d'être endommagés par l'eau.

Je remarquai ici et dans beaucoup d'autres endroits une sorte de corbeau (1) plus petit qu'un geai, de couleur noire, avec le croupion blanc. Cet oiseau suit toujours les bêtes à cornes et les moutons, sur-tout les matins et les soirs, avant qu'on ne les conduise aux champs ou quand on les en ramène Il s'amuse à éplucher les insectes (2) qui tombent des buissons sur leur dos et qui leur causent des douleurs très-vives en s'attachant à leur peau. Il est d'ailleurs si sauvage qu'il s'envole du plus loin qu'il apperçoit quelqu'un : ses cris avertissent les autres de prendre la fuite. On dit qu'il creuse son nid sur les bords des ruisseaux et des rivières.

Les insectes dont nous venons de parler et qui tourmentent tant les bestiaux, n'étoient

(1) *Corvus.*
(2) *Acarus.*

pas moins incommodes pour nos chevaux : souvent en parcourant les buissons pour chercher les fleurs des plantes, mon cheval avoit la tête si complètement couverte de ces insectes qui sucent le sang, que je ne voyois pas ses oreilles. Je le faisois nettoyer par mes Hottentots, avant qu'ils s'attachassent trop fortement à sa peau.

Les deux jours suivans, chez Clas Bruyns et à la maison de campagne de Pierre de Welt.

L'aloës est très-abondant dans ces cantons; les côteaux et les penchans des montagnes en sont quelquefois si couverts qu'on croiroit voir de loin une armée : ces buissons sont de la hauteur d'un homme, leur tronc est nud par le bas et couronné de larges feuilles épaisses et pleines de jus.

Les esclaves étoient alors occupés à tirer le suc de ce buisson pour en préparer de la gomme d'aloës, dont on fait depuis longtems un si excellent usage en médecine.

Tout le terrain occupé par ces buissons appartient à de Welt, qui le premier a commencé à préparer cette gomme : on prétend qu'il a un privilège exclusif de la Compagnie, pour lui vendre sa récolte à un prix fixe. Plusieurs paysans ont appris la préparation

de cette gomme, et vendent la leur aux étrangers la moitié meilleur marché que celle de Welt.

Je vis ce procédé : il est très-simple. Il ne s'agit, pour me servir des expressions des colons, que d'extraire le suc et de le faire cuire. On peut tirer ce suc dans tous les tems de l'année. Après les pluies, les feuilles en rendent davantage; mais il est plus foible. On choisit ordinairement pour cette opération, les jours les plus sereins et les plus beaux, où le vent ne soufle pas, parce qu'il fait crisper les feuilles, et qu'alors elles rendent moins de suc; en outre, il se fige trop tôt.

On emploie à cette récolte les esclaves et les Hottentos. La première feuille qu'on coupe sert de rigole. On met ensuite les autres dessus celle-ci, les gros bouts tournés en dedans : on en place ainsi plus d'une douzaine, mais toujours de manière que le jus puisse découler dans la rigole de la première : on ne s'amuse pas à couper en plusieurs morceaux les feuilles qui ne se trouvent pas trop près du tronc, parce que, suivant l'opinion des paysans, elles n'en rendroient pas plus de jus. Après que les esclaves ou les Hottentots ont disposé plu-

sieurs de ces tas et que le suc a cessé de couler, on retire les feuilles et on conserve le suc dans des calebasses, qui servent ici, comme dans plusieurs autres endroits, de bouteilles aux pauvres. Un bon ouvrier ne peut pas en recueillir dans toute sa journée, plus que plein une calebasse ou un petit sac. On fait cuire ensuite ce jus à la maison dans des marmites angloises de fer, jusqu'à ce qu'il s'épaississe et qu'il n'en tombe plus une seule goutte d'un petit bâton que l'on y plonge ; pendant la cuisson, l'on enlève avec une écumoire toute l'ordure qui peut s'y trouver. Ce suc ainsi tari de plus de la moitié, est versé dans des formes de bois où il se fige. Une quantité quelconque de suc produit tout au plus un tiers de gomme figée. Chaque forme en renferme quatre à cinq cens livres. Les colons, comme je l'ai déjà observé, la vendent, dans la ville du Cap, aux étrangers, trois ou quatre sols de Hollande, quelquefois deux seulement la livre.

Le 15, nous arrivâmes chez Daniel Pinard, après avoir traversé la rivière de Goud (1), l'une des plus considérables du pays. Ses rivages sont fort escarpés du côté

(1) La rivière d'or.

du couchant. La ferme est bâtie du côté opposé sur une assez haute colline; ce fleuve s'étend au loin dans le pays et tire ses eaux de la montagne située à plusieurs journées d'ici au milieu d'une contrée sèche, mais qui, à certaines époques de l'année, est arrosée par des pluies abondantes, accompagnées de tonnerre : ces chûtes d'eau précipitées ont bientôt rempli le lit du fleuve. Dans les plus beaux tems il monte quelquefois à une hauteur considérable, et je ne conseille pas aux voyageurs de camper sur ses bords, ni même dans aucun de ses bas-fonds. Nous avions de l'eau jusqu'à la selle de nos chevaux.

Nous allâmes le même jour au logis de Didelof, et le lendemain à Mussel-bay, dans la maison de campagne du vieux Bernard, qui est très-bien située. Nous ne jugeâmes pas à propos d'entrer dans les fermes de Dork, de Marcus, de Bernardson et de Plants le jeune.

Ici le port est beau et vaste; mais aucun bâtiment n'y aborde que par nécessité, ou par quelqu'accident, qui le pousse sur la côte.

Il n'y avoit pas long-tems que le vaisseau danois nommé *Krou Prinssessau*, capitaine

Swenfinger, avoit péri sur la côte : on en voyoit encore des vestiges.

Après avoir bien soigneusement visité le rivage de la mer et ses collines sablonneuses, autrefois abondamment peuplées par les Damaquas-Hottentots, nous revînmes, le 18, chez Derk Marcus, vieux chasseur d'éléphans très-renommé, à Hagel-Kraal, en passant devant les métairies de Clasmeyer et de Jacob-Tunisson Bota.

Nous vîmes ici de quelle manière on rend souples les courroies de cuir qui servent de traits et à d'autres usages. On les graisse et on les frotte ensuite fortement contre du bois.

Le 19, nous dirigeâmes notre marche vers la montagne, dans le défilé d'Hartequas, pour nous rendre à un dépôt de bestiaux nommé Paarde-Kraal (1) : nous nous vîmes obligés ici, pour la première fois depuis notre départ du Cap, de coucher au bivouac.

Nous employâmes la matinée du jour suivant à visiter bien soigneusement les hauteurs des environs; et l'après-midi, nous poursuivîmes notre route par Hartequas

(1) Etable des chevaux.

jusqu'à Saffrankraal (1) : nous entrâmes ensuite, au-delà de ces hauteurs, dans un pays plus égal et plus uni, nommé *pays de Cannar*, et par quelques-uns *pays de Canaan*.

Nous allâmes camper le 21 au soir sur les bords de Klipp-rivier, sans nous arrêter à la ferme d'Aker-Heljns. Le terrein qui s'étend entre ces montagnes, a plusieurs fois la largeur de Roodesand : il est aussi sec que Carro et plus haut que le pays des Houtniquas situé de l'autre côté des montagnes.

La contrée occidentale au-delà des montagnes, se nomme Kankou.

Le 22, nous traversâmes Brack-rivier (2), le gué de Matjes par le défilé du même nom, qu'on appelle encore la gorge longue (3). En allant chez Van-Stade, nous vîmes la ferme de Helbeck. Au milieu de la plaine s'élève une haute montagne longue et plate en dessus, dans la même direction que les grandes chaînes. Cette plaine est plus qu'aucune autre couverte de buissons et d'arbres; mais il n'y a pas proprement de bois : elle

(1) Etable au safran.
(2) Rivière à rochers.
(3) Lange-Kloof.

ressemble beaucoup à celle que l'on nomme Brockeveld. J'attribue le manque de bois sur ces hauteurs, à la longue sécheresse et à la rareté des pluies : on n'en voit que dans les vallons, dans les crevasses des montagnes et quelquefois aussi sur leur sommet. Les vallons en général sont arrosés par les ruisseaux, et les montagnes par les nuages.

Le 23, à Diep-rivier, chez Gerl-van-Royen, par la métairie de Buys.

Nous avions, à notre droite, les montagnes qui constituent la longue chaîne de Lange-Kloof : à gauche, une autre chaîne qui commence à Matje-Kloof et plus basse que celle de la droite; car on en découvre bien distinctement le sommet.

Au revers de cette chaîne basse, dont je viens de parler, on en trouve une autre plus élevée, nommée Camenassie, où des colons laborieux se sont déjà établis. Au-delà de Camenassie, toujours sur la gauche, sont les campagnes sèches et maigres de Carro, qui s'étendent jusqu'à la rive orientale d'Olifants-rivier.

J'observai que généralement ici toutes les montagnes prennent leur direction vers l'ouest-nord-ouest.

Le 24, chez Tunis Bota.

Ici se partage la chaîne de montagnes qui nous a conduits pour entrer dans une vallée traversée par des éminences éloignées les unes des autres de deux portées de fusil. Cette vallée, que nous laissâmes sur la droite, aboutit aux montagnes de Houtniquas; de manière qu'il est possible d'aller à cheval jusqu'à leurs forêts.

Auprès de la ferme d'Hannes-Olfson, nous trouvâmes un chemin frayé par les voitures et qui aboutit au pays de Camenassie. Les bains chauds d'Olifants sont situés directement vis-à-vis cette plaine, mais de l'autre côté de la chaîne de montagnes qui la bordent.

Le 25, nous continuâmes notre route par le Lange-Kloof, jusqu'à la ferme de Mat. Sondag. Comme la plupart de ces cultivateurs manquoient des meubles les plus indispensables, je remarquai que chez celui-ci on avoit suppléé aux lanternes par des calebasses évuidées et percées. Quoique cette vallée soit entièrement à découvert, sans un seul buisson, elle abonde en pâturages. Il y fait très-froid dans l'hiver, et la neige y reste quelquefois trois ou quatre jours sans se fondre.

Comme je l'avois assez exactement visitée

l'année passée, et que j'y avois même ramassé le peu de plantes qui croissent aux environs, je voulus gravir sur le sommet des montagnes, afin de mieux connoître leur direction. Mes peines furent amplement récompensées par la magnifique perspective dont je jouis. Devant moi se déploya une immensité de montagnes larges de plusieurs milles, divisées en différentes chaînes et séparées par des vallées, comme sur une carte géographique. Je reconnus que tout le pays que nous avions laissé derrière nous, n'étoit également qu'une suite de montagnes et de vallées, qui servoient d'asyle à plusieurs milliers d'hommes et à des millions d'animaux, qui trouvoient là une subsistance abondante, tandis que les plaines de l'intérieur ou du centre de l'Afrique, faute d'eau, ne peuvent donner retraite à un seul animal. Je remarquai que les chaînes orientales de ces montagnes divergent beaucoup les unes des autres : de manière que plus elles se prolongent à l'est, plus elles occupent de terrein.

Le 26, chez Pierre Frere, l'un des plus hardi et des plus adroits chasseurs d'éléphans du pays. Il parloit très-bien la langue hottentote.

Ici se termine le canton de Camenassie : du même côté, un chemin propre pour les voitures, conduit au-delà des montagnes.

Dans toute cette étendue de pays, on ne s'occupe que de l'éducation des bestiaux, et l'on porte une grande quantité de beurre à la ville; les colons ne le vendent que trois, quatre, ou au plus six sols la livre, quoique la Compagnie le paie deux schellings.

Quoique ce soit l'usage parmi les voyageurs de ne marcher que la nuit et de se reposer le jour, nous étions obligés de faire le contraire pour rassembler des plantes, puisque c'étoit là le principal but de notre voyage. Nous ne pouvions conséquemment laisser paître nos bœufs que pendant la nuit, dans les lieux où nous les croyions le plus en sûreté.

Aujourd'hui nous les avons laissés aller dans des pâturages peu éloignés de la ferme. La soirée fut plus obscure que de coutume; les chiens firent un tapage effroyable, et tous les bestiaux se refugièrent auprès de la ferme, sans que nous puissions leur être d'aucun secours avec nos fusils, à cause de la profondeur des ténèbres.

Le lendemain nous nous apperçûmes qu'ils

avoient été poursuivis par une hyène (1) : un de mes bœufs avoit été mordu dans le flanc ; une portion de sa peau avoit été emportée, mais ses entrailles étoient intactes.

L'hyène est un animal vorace et hardi, qui mange les selles des voyageurs sous leur tête, et leurs souliers à leurs pieds, tandis qu'ils dorment en rase campagne. Quand il entre dans un parc de brebis, il ne leur fait aucun mal : mais les pauvres bêtes ont si peur et se pressent tellement les unes contre les autres, qu'il y en a toujours plusieurs d'étouffées.

Le 27, chez Matthias Struding; le lendemain, chez Pierre Nuckert; et enfin chez André Dupré.

Nous tuâmes, dans ces montagnes, plusieurs coudous (2), espèce de bouc, de la grandeur d'un cheval ordinaire. Sa chair est

---

(1) *Hyæna maculata. Canis crocuta.* Erxleben, page 578.

(2) *Capra oreas.* C'est le *coudou* de Buffon, et l'*antilope oreas* de Gmelin (*Syst. nat.* I, p. 190, n°. 17), espèce qu'Erxleben nomme *antilope oryx*. Mais ce dernier nom spécifique est maintenant appliqué au pasan. *Lam.*

délicate, d'un excellent goût; mais le morceau le plus friand de l'animal, est la langue, que l'on sale pour la vendre au Cap. On prétend qu'elle ne le cède pas à celle du renne : il ne se défend pas avec ses cornes comme le bonte-boucu, dont il est fait mention plus haut, ou comme le pasan (1).

On me montra dans une de ces fermes, un jeune cabri provenant d'un petit bouc fort rare, nommé crébi (2). Il étoit brun, un peu plus gros qu'un chat et très-beau. Il habite les plaines de Lange-Kloof. On m'assura que la femelle seule a des cornes : il me paroît bien plus probable cependant que ce soit le mâle.

Il est aisé de s'appercevoir que toute l'étendue de ce pays fait partie de la possession des colons hollandois, devant lesquels le foible Hottentot est obligé de se retirer, et de s'enfoncer dans l'intérieur des terres. Ces colons commencent par s'emparer des bons pâturages et des plus belles vallées,

---

(1) *Capra oryx. Antilope oryx.* Gmel. *Antilope recticornis.* Erxleb. p. 272.

(2) *Capra monticola.* Seroit-ce l'*antilope pygmæa* de Gmelin ?

ne laissent aux Hottentots que les mauvais terreins, jusqu'à ce qu'ils jugent à propos de les chasser entièrement de leur cher pays natal.

Sur la gauche est une langue de terre, entre les montagnes, nommée Kouke : les colons s'en sont déjà emparés; mais elle est si petite, qu'ils n'ont pu y établir que deux fermes.

Le 29 au soir, nous arrivâmes chez Thomas Frère, après une marche très-pénible. La pluie avoit rendu les chemins très-glissans : les ruisseaux qui coulent dans la vallée, et qu'il nous fallut passer plusieurs fois à gué, étoient très-profonds; de manière qu'il n'étoit pas toujours aisé de trouver le véritable passage. Mon cocher eut le malheur de se tromper de chemin : il passa un courant dans un endroit si creux, que l'eau entra dans la voiture. Les roues enfonçoient tellement dans la terre glaise, dont le fond de la rivière étoit composé, que mes bœufs avoient peine à nous tirer. Ils avoient de l'eau jusqu'au harnois. Elle mouilla mes plantes, mes insectes, mes habits et autres objets. En arrivant à la couchée, il fallut tout visiter, et j'eus une peine incroyable à faire sécher au feu mon

mon butin, dont une partie fut perdue.

Je m'étois installé dans cette misérable voiture, parce que mon cheval étant épuisé de fatigues, je l'avois laissé dans la dernière ferme.

Le 30, nous passâmes par un joli petit bois nommé Essen-bosch (1); il doit son nom aux grands ekebergs (2) dont il est rempli, et qui en langue du pays se nomment *essenboom*. Ses feuilles ressemblent à celles du frêne (3). Les babouins mangent les fruits du grand figuier du Cap (4) qui croît aussi très-abondamment dans cette forêt. Comme il ne s'y trouve pas une seule ferme, nous restâmes toute la nuit au bivouac, couchés le long d'un buisson et la tête appuyée sur nos selles, qui nous servoient d'oreillers.

Le premier décembre, nous descendîmes

(1) Bois de frêne.

(2) *Ekebergia Capensis*. C'est un arbre encore peu connu des botanistes ; il paroît de la famille des azedarachts et se rapprocher du guaré (*guarea*) par ses rapports. Voyez-en la figure dans mes *Illustr.* pl. 358. *Lam.*

(3) *Fraxinus*.

(4) *Ficus Capensis*.

dans la contrée arrosée par Kromme-rivier (1), qui a tiré son nom des différens détours qu'elle fait. Cette vallée, qui n'est qu'une continuation de Lange-Kloof, se retrécit insensiblement, et n'a pas, dans certains endroits, une portée de fusil de large. Il n'y a presque pas de terrein plat et uni; toute cette vallée consiste en pentes parallèles aux montagnes, d'où découlent plusieurs petits ruisseaux qui forment la rivière dont nous venons de parler.

Les environs de Lange-Kloof et ceux de Kromme-rivier, étoient considérablement peuplés de Hottentots Heykoms; mais il reste aujourd'hui bien peu de ces anciens habitans.

Les montagnes situées à l'extrémité droite de la vallée, commencent à multiplier leurs pointes et à s'abaisser; elles ne vont pas même jusqu'au rivage de la mer. Les deux files de montagnes qui forment la vallée, décrivent une courbe assez considérable du côté du sud-est.

Nous vîmes les montagnes de Lange-Kloof et de Kromme-rivier, se terminer auprès de la ferme de Vermak : elles sont sé-

(1) Rivière tortueuse.

parées du rivage par une étendue de terrein assez considérable, qui va jusqu'aux bains chauds d'Olifant.

Les deux chaînes de montagnes de Bocke-veld se terminant ici, nous n'apperçûmes que celle d'Olifant sur la gauche, qui prend sa direction vers l'est-ouest-nord-ouest : elle est entre-mêlée de quelques éminences, qui vont de l'ouest au nord-ouest, mais qui ne sont pas longues. La première paroît avoir une certaine étendue; mais on s'apperçoit aisément qu'elle se termine par différentes pointes, à différentes distances.

Les montagnes de la gauche se nomment montagnes de Zeekoe-rivier (1), et aboutissent à la ferme d'Isaac Meyer que nous visitâmes. Derrière est une autre chaîne nommée montagnes de Meulen-rivier, qui se terminent à la ferme de Kok, la plus avancée de la colonie dans ce canton : nous y avions logé quelques jours avant d'arriver ici. La montagne de Kabeljaus-rivier gît encore plus loin, et se termine à la rivière du même nom.

La rivière de Zeekoe se jette dans la mer à peu de distance de la ferme où nous

(1) Rivière de l'Hippopotame.

étions, et nourrit ici beaucoup de poissons : ceux qu'on pêche dans toutes les rivières de cette contrée, sont tout différens de ceux du sud de l'Afrique. Les paysans établis sur les bords des rivières, y pêchent avec des filets.

L'amour de la botanique me conduisit à la suite de quelques enfans de Hottentots qui alloient pêcher : l'eau étoit fort large et si peu profonde, qu'en m'y promenant, je n'en avois pas jusqu'à la ceinture. J'y restai plusieurs heures de suite, tant pour me baigner que pour chercher sur le rivage différentes plantes, ou des insectes; je n'avois qu'un mouchoir autour des reins, et je ne prévoyois pas les suites dangereuses de cette promenade à l'ardeur du soleil. En sortant de la rivière, je fus très-étonné de voir toute la partie supérieure de mon corps qui n'avoit pas été plongée dans l'eau, couverte de rougeurs et très-enflammée. Le mal augmenta tellement, que je fus obligé de garder le lit pendant plusieurs jours. Toute cette partie de ma personne, les épaules surtout, étoient si douloureuses, que je ne pouvois y supporter une légère chemise de coton avant de m'être bien frotté avec de la crême douce pour amollir cette peau brûlée.

Les campagnes sont très-riches en pâturages, et nourrissent considérablement de troupeaux. Voilà pourquoi les colons fournissent une si grande quantité de beurre au Cap. Ils le battent ici presque tous les jours. On exige des servantes chargées de ce soin une extrême propreté : il faut qu'elles se lavent bien soigneusement les mains et les bras jusqu'au-dessus du coude. Comme les animaux mangent peu de petit-lait, on en jette tant, qu'il coule quelquefois par ruisseaux.

Beaucoup de Hottentots sont au service des colons.

Je vis souvent ici, et particulièrement dans les endroits marécageux, un beau loriot (1), qui me parut assez remarquable, sur-tout par sa queue qui est bien plus longue que son corps. Il ressemble d'ailleurs à la fauvette ou au pinçon. Le mâle brille dans cette saison par sa robe d'un rouge velouté. Le reste de l'année, il est gris ainsi que la femelle, qui conserve cette couleur toute l'année, et qui n'a pas la longue queue :

---

(1) *Loxia macroura.* Le père noir à longue queue. Buff. pl. enlum. n°. 183, f. 1. (*lang staart,* longue queue.)

ce doit être un ornement bien incommode, car elle semble tirer l'oiseau en-bas, et l'empêche même de voler droit. Soit qu'il s'élève, soit qu'il s'abatte, il lui est impossible de se diriger, de manière qu'on le tire très-facilement, et pour le peu qu'il fasse de la pluie ou du vent, on l'attraperoit à la main en courant.

J'avois eu occasion l'année passée de voir dans plusieurs endroits comment les Hottentots suppléent aux chevaux par les bœufs, soit pour porter des fardeaux, traîner des charriots, ou même pour servir de monture. J'appris ici les moyens qu'on emploie pour les dresser à ces différentes espèces de service.

L'éducation des bœufs commence dès leur naissance. A peine ont-ils quinze jours, qu'on attache sur le dos de ceux qu'on destine à porter des fardeaux, une peau plus ou moins lourde, avec laquelle ils suivent leur mère au pâturage. Quand ils ont une certaine force, on les attache avec d'autres pour qu'ils les dressent, et les enfans des colons les montent. Ces cavalcades de veaux sont fort plaisantes, et finissent ordinairement par lachûte du cavalier, dont le veau se débarrasse quand il lui plaît.

Je vis ici et ailleurs une petite espèce de sauterelle grise (1), que l'on nomme dieu des Hottentots, parce qu'on prétend qu'ils l'adorent. Je n'ai rien remarqué qui ressemblât à ce culte. Ils se contentent de ne faire aucun mal à ces insectes, et regardent comme très-heureux la personne ou l'animal sur lequel il s'est posé.

Comme les tortues d'eau étoient assez abondantes, j'en pris une pour faire un essai avec son sang contre les morsures de serpens. Cette tortue, plus grosse que le poing, ne rendit que peu de sang. La partie lymphatique ne tarda pas à se séparer, de manière que le rouge surnageoit : je le mis sécher sur du papier ; il devint noir et se fendit.

Je tâchai de me procurer des fruits de l'arbre à pain (2), qui, quoique très-rare, se trouve dans les environs : j'en rassemblai aussi de la graine. Certains de ces arbres

(1) *Mantis fausta.*

(2) *Zamia Caffra. Zamia cycadis.* Linn. f. Suppl. page 443. J'ai déjà dit que ce zamia, qui est un palmier, est fort différent du véritable arbre à pain des Moluques et des îles de la mer du Sud : arbre précieux de la famille des figuiers, et qui est connu des botanistes sous le nom d'*artocarpus incisa.* Lam.

ne produisent que des fleurs par gros bouquets sans semence; d'autres portent des pommes grosses comme la tête, avec des noyaux ou de la graine. La peau de cette pomme est recouverte d'une multitude innombrable de boutons (1), qui renferment une espèce de farine de semence assez gluante (2). Il n'y a que les arbres femelles qui produisent de la semence grosse comme des amandes tendres. Elle est recouverte de la pelure même du fruit, et nage dans une espèce de bouillie rougeâtre très-mangeable. Il est à remarquer que le fruit vient sur le sommet de l'arbre, quelquefois aussi sur la terre, avant que son tronc soit bien formé. La semence réussit beaucoup mieux quand elle a été trempée dans de l'eau tiède, sur-tout si, après l'avoir enterrée, on la couvre de paille à laquelle on met le feu.

Dans toute la vaste étendue de pays, depuis Roodesand jusqu'à Camtoul-rivier, je n'ai pas rencontré une seule église, quoique cette partie de la colonie soit bien peuplée. Les habitans avoient demandé et obtenu de

(1) *Antheræ.*

(2) *Pollen.*

faire bâtir une église à leurs frais dans un lieu commode.

Le projet étoit de construire cette nouvelle église à Kaffer-Kuyls-rivier, c'est-à-dire, au milieu de la contrée et dans un endroit où les colons sont obligés de passer pour se rendre à la ville. L'exécution a toujours été retardée par le landrost (1) et par ses voisins, qui vouloient qu'on la construisît plus près de sa résidence à Zwellendam, quoique ce soit à une des extrémités de cette vaste colonie. Mais voilà trop de détails sur un objet dont je n'aurois peut-être pas dû entretenir le lecteur. Revenons à notre métairie.

Notre hôte étoit un honnête Européen un peu sur l'âge, l'un des plus habiles chasseurs du pays. Il avoit fait des voyages de long cours sur les côtes de la Caffrerie, pour chasser aux éléphans : la vente de leurs dents lui avoit procuré une certaine aisance, et il avoit acheté un petit bien dans un site avantageux. Il me communiqua différentes observations qu'un simple voyageur n'a presque jamais l'occasion de faire.

Un jour étant à la chasse, il apperçut un

(1) Ou sénéchal.

hippopotame (1) qui étoit monté sur le rivage pour mettre bas à quelque distance de la rivière ; aussi-tôt il se cacha, ainsi que ses camarades, dans des broussailles : dès que le jeune hippopotame parut, il tira la mère si juste qu'elle tomba sur le coup. Les Hottentots qui croyoient saisir le petit, furent bien étonnés de voir cet animal tout gluant leur échapper et se sauver dans la rivière, sans que personne lui eût indiqué ce chemin, mais seulement par un instinct tout naturel.

Le même chasseur m'assura que dans l'accouplement, la femelle de l'éléphant se met à genoux, et que le mâle ne peut la couvrir, à moins qu'elle ne soit en chaleur.

Il étoit également très-expérimenté dans la chasse au lion. Il connoissoit parfaitement les coutumes et les habitudes de ce redoutable animal : je le questionnai avec d'autant plus de curiosité, que me proposant de passer encore quelque tems au milieu des champs, sans autre toit que le ciel, et parmi des bêtes sauvages, il m'importoit beaucoup de bien connoître leurs habitudes et leurs ruses.

On peut passer auprès d'un buisson dans

(1) *Hyppopotamus amphybius.*

lequel un lion est couché, sans qu'il se remue, pourvu que l'on marche d'un pas assuré et que l'on ne se mette pas à courir.

Cependant un lion affamé est plus dangereux et d'une humeur moins paisible : mais il lui arrive bien rarement d'attaquer un homme, au moins il hésite long-tems. Il mange un chien préférablement à un bœuf, et un Hottentot plutôt qu'un Européen, peut-être parce que le premier est toujours graissé, ce qui lui donne une espèce de fumet : en outre, il ne se sert pas, comme nous, de sel et d'épices dans ses alimens; de manière que sa chair est bien moins âcre que la nôtre : le lion préfère un Hottentot à un esclave; il se contente de viande de buffle quand il en trouve. Mon hôte fut lui-même témoin d'un trait de discrétion de ce genre. Un lion qui se disposoit pendant la nuit à attaquer des Hottentots endormis, prit simplement des morceaux de buffle qu'il trouva pendus à des branches d'arbres. Il n'y a pas de plus sûr asyle contre la poursuite du lion, qu'un bon arbre, bien élevé; mais le tigre sait très-bien grimper dans un moment où il est poursuivi par les chiens. Tant que le lion ne remue pas la queue, on peut être tranquille :

dès qu'elle s'agite, on court le plus grand danger; car à coup sûr il a faim. Pourvu que vous en soyez séparé par un ravin, vous ne risquez rien de faire feu sur lui, il ne franchira pas le fossé pour fondre sur vous : ou bien vous pouvez encore gagner quelque éminence où il ne vous atteindra pas.

Toutes les bêtes féroces ont été chassées ou exterminées à mesure que les colons se sont emparés du terrein et y ont fait des constructions : il n'y avoit pas encore long-tems que notre hôte avoit été inquiété par un de ces animaux.

Quand un lion veut attaquer un buffle il se met en embuscade derrière quelques buissons, sur-tout auprès des ruisseaux où ces animaux vont boire; il saisit le moment favorable pour fondre sur sa proie : il lui saute sur le dos avec une extrême agilité, lui enfonce dans le col ses dents terribles et lui presse les flancs avec ses griffes, jusqu'à ce que l'animal tombe épuisé de foiblesse. Le lion a la vigueur de le charger sur son dos et de sauter avec ce fardeau, par-dessus des haies hautes de deux aunes suédoises; les pieds du buffle traînent à terre. Malgré son intrépidité, sa force et son adresse, il y a peu d'animal plus aisé à

détruire que le lion. Quand on peut savoir à-peu-près le nombre d'une de leurs troupes, on braque autant de fusils qu'il y a de lions, dans l'endroit où l'on suppose qu'ils viendront. On attache un morceau de viande avec une corde qui correspond aux détentes des fusils; on a soin de les pointer de manière que le coup parte et porte à la tête, dès que l'animal touche à la charogne. Les autres, sans être effrayés du sort de leur compagnon, fondent quelquefois sur le fusil déchargé, et tombent successivement par les balles des autres; de manière qu'en une seule nuit, toute la troupe est détruite. Quand un lion n'est pas blessé à mort, il se garde bien des endroits où l'on a placé des fusils, et il cherche même à se venger sur des hommes, quand même il ne seroit pas pressé par la faim.

Il nous survint ici un nouveau contretems : les chaleurs de l'été, jointes à la fatigue de la marche, engendrent parmi les bœufs une maladie nommée la demangeaison; plusieurs bœufs de l'attelage de mon compagnon de voyage, en étoient déjà attaqués; il fut obligé de les troquer contre d'autres qui paroissoient plus frais. Il faut avouer que ces pauvres animaux n'avoient

pas d'autre maladie que la fatigue. Ils étoient si maigres et si foibles, qu'ils ne pouvoient pas même en avoir d'autre. Après que les miens se furent bien reposés, nous nous disposâmes à gravir sur la *montagne à neige;* et comme nous allions nous engager dans des pays déserts ou habités seulement par des Hottentots, nous en prîmes ici quelques-uns avec nous pour nous servir d'interprètes et de guides, et nous eûmes soin de nous pourvoir de quelques provisions.

Notre bonne hôtesse nous prépara, pour ce voyage, beaucoup de biscuit de froment, du pain, un baril de beurre, un gros mouton salé et confit dans sa peau.

Approvisionnés de tous les vivres nécessaires et d'armes en bon état, nous reprîmes notre route pour aller à Cabbeljaus-rivier, sur laquelle est située la ferme de Van-Rhenen, riche propriétaire du Cap : c'est le dernier établissement de ce canton : un valet en a l'administration.

Le 10, nous passâmes Cantous-rivier, qui forme les limites de la colonie hollandoise. Il est défendu aux cultivateurs de former des établissemens au-delà de cette rivière : il leur est également bien défendu de faire la guerre aux Caffres ; car la Com-

pagnie n'auroit pas bon marché de ce peuple, aussi beau que brave : d'ailleurs les campagnes des environs sont riches et fertiles en herbes.

A Luris-rivier, nous trouvâmes une contrée aussi froide et aussi montagneuse que celles de Houtniquas : les vallées et les bords des courans, produisent de très-beau bois. Les Hottentots creusent ici de ces grands trous dont j'ai déjà parlé, pour prendre des éléphans et des buffles : ils plantent au milieu de ce trou, un poteau fort pointu dans lequel la bête s'embroche (1).

Un capitaine de Hottentots établis ici, vint nous rendre visite le soir même de notre arrivée, et dressa sa tente à quelque distance de la nôtre ; il étoit distingué des autres par un manteau de peau de tigre et un bâton qu'il portoit à la main.

Le 11, nous passâmes Golge-bosch, et nous rendîmes sur les bords de Van-stades-rivier : nous y allumâmes nos feux pour y passer la nuit. Les Hottentots Gonaquas mêlés avec les Caffres, vinrent nous visiter en troupes nombreuses ; nous les régalâmes de bon tabac ficelé de Hollande.

---

(1) Voyez le volume précédent, page 230.

Quelques-uns avoient des peaux de tigres tués de leur propre main : leur valeur reconnue à la chasse, leur avoit mérité le privilège de porter cette marque distinctive. Ils avoient presque tous une queue de renard enfilée dans un bâton pour essuyer la sueur. Comme ils sont propriétaires d'un grand nombre de bestiaux, nous eûmes du lait en abondance : mais il étoit si sale qu'il fallut, avant de le boire, le passer dans un linge.

Le 12, après avoir traversé Van-stades-rivier, nous arrivâmes à deux villages considérables formés de cabanes, disposées en demi-cercle. Les habitans, au nombre de deux ou trois cents au moins, venoient en foule admirer nos voitures. Notre tabac étoit une espèce d'aimant pour ces bonnes gens : après en avoir reçu un petit morceau, ils s'en alloient très-contens chez eux ou dans la campagne. La plupart avoient des peaux de veau et non pas de moutons, comme presque tous les autres Hottentots.

Leur simplicité m'amusoit beaucoup : parmi les objets que nous avions apportés du Cap pour capter leur bienveillance et récompenser leurs services, les miroirs attiroient sur-tout leur attention et nous pro-

curoient

curoient des scènes très-plaisantes : ils s'y regardoient l'un après l'autre, quelquefois plusieurs ensemble, et se mettoient à rire à gorge déployée: les plus curieux regardoient derrière ce miroir et étoient bien étonnés de n'y trouver personne.

Toute cette horde nous parut composée d'hommes bien faits, bien adroits et braves. Ils se parent d'aigrettes qu'ils font avec les crins de la queue de différens animaux, ou avec leurs cheveux. Quelques-uns portent des courroies de peau, des perles ou grains de verre, qui faisoient plusieurs fois le tour de leur corps : mais leur ornement favori consiste en plaques de cuivre ou de laiton poli, ovales, longues ou carrées; ils les nettoient fort bien et se les attâchent avec des cordons, soit aux cheveux, au front, sur lar poitrine, ou même sur la nuque du col et aux fesses. Quand ils en ont beaucoup, ils en mettent tout autour de leur tête.

Mon compagnon de voyage avoit sur lui un des médaillons destinés aux peuples du pôle méridional, et dont on avoit eu soin d'approvisionner les vaisseaux destinés à faire des découvertes dans ces parages. Il donna ce médaillon à un Caffre, qui nous

témoignoit la plus grande confiance : ce cadeau lui fit tant de plaisir, qu'il voulut nous accompagner, et ne nous quitta qu'à notre retour dans sa horde : pendant tout le voyage, il portoit son brillant médaillon suspendu au milieu du front.

Leur costume étoit à-peu-près le même que celui décrit dans le premier volume (1). Les uns avoient un sac de peau, de forme conique, avec quatre petites bandes de peau passées autour du corps, et dans lequel ils conservoient leur tabac : d'autres se paroient de colliers de coquillages, qu'on nomme *pucelages* ou monnoie de Guinée (2), enfilés dans une corde, à l'extrémité de laquelle pendoit une écaille de tortue qui renfermoit de la graisse de *boukou*, avec laquelle ils se frottent ; ils avoient presque tous une poignée de javelots à la main.

Leurs cabanes sont couvertes de nattes

(1) Voyez page 387.

(2) *Cyprea moneta.* C'est une espèce du genre des porcelaines. Elle est ovale, un peu déprimée, longue de sept lignes, large de quatre lignes ou un peu plus ; blanchâtre ou jaunâtre, bleuâtre sur le dos lorsqu'elle est dépouillée, bordée, noueuse, avec une gibbosité sur le dos. Les nègres en ornent leurs bonnets, leurs colliers, et s'en servent en outre comme d'une sorte de monnoie. *Lam.*

de jonc aussi fortement tissues que leurs paniers, dans lesquels ils portent de l'eau ou du lait sans en perdre une seule goutte.

Le pays qu'habite cette horde de Caffres est rempli de toute sorte de gibiers; et conséquemment très-dangereux, à cause des bêtes féroces : nos bœufs de trait, qui pouvoient d'un moment à l'autre devenir la proie du lion, nous causoient de bien vives inquiétudes.

Nous trouvant trop foibles et trop peu armés pour résister en cas d'attaque, aux naturels, dont nos Hottentots n'entendoient que bien imparfaitement la langue, nous essayâmes d'enrôler ici avec nous, une bande de Hottentots à qui nous promîmes du tabac et différens colifichets de leur goût, avec l'assurance de tuer autant de buffles qu'il leur en faudroit pour leur consommation : nous en eûmes bientôt plus que nous n'en voulions, et notre troupe se monta tout-à-coup à plus de cent personnes.

Le 10, nous séjournâmes dans le pays de Krakakama, qui est riche en pâturages, en bois, et qui abonde en toute sorte de gibiers, que les colons laissent assez paisibles. On y trouve des buffles, des élé-

phans, des licornes (1), des zèbres (2), divers antilopes, et sur-tout des troupeaux nombreux de gazelles (3).

De Krakakama-Valley nous descendîmes jusqu'au rivage de la mer, qui est couvert d'une immense quantité de buissons et même de bois de haute-futaie, habités par des troupeaux de buffles, qui paissent l'herbe des environs.

Après-midi, dès que la grande chaleur fut passée, nous fîmes une chasse avec quelques-uns de nos Hottentots, pour tuer les buffles nécessaires à l'approvisionnement de notre nombreuse suite. Un troupeau composé de cinq à six cents bêtes (4) paissoit à peu de distance du bois : comme ils avoient la tête baissée en mangeant, nous n'étions plus à trois cents pas d'eux quand ils la levèrent et nous fixèrent : il falloit être déjà un peu familiarisé avec ces animaux pour

(1) Qu'est-ce que M. Thunberg entend ici par licorne ? Celle des anciens est un animal fabuleux ; la dent ou corne du narval (*monodon*) passoit pour lui appartenir. *Lam.*

(2) *Zebra zvagga, equus quagga.*

(3) *Capra doreas.*

(4) *Bos caffer.* Le zébu ou le petit bœuf de Bélon. *Buff.*

ne pas craindre de trop fixer leur attention : afin de ne point les effrayer, nous restâmes un moment tranquilles ; ils se remirent paisiblement à brouter : nous profitâmes de leur insouciance pour nous en approcher davantage : à la distance de quarante pas ils nous regardèrent encore d'un air fier et intrépide. Nous crûmes qu'il étoit tems de les mettre en joue : six seulement de notre bande, les trois Européens et trois Hottentots, étoient armés de fusils ; les autres Hottentots n'avoient que des javelots. Nous fîmes feu tous à-la-fois, et à l'instant le troupeau étonné du bruit et du feu, tourna le dos et s'enfuit vers le bois. Cette déroute offroit un spectacle qu'il est plus aisé de se représenter que de peindre. Les buffles blessés se séparèrent du reste de la bande et prirent une autre route. Un vieux taureau qui avoit reçu un coup de feu, vint droit sur nous : il auroit été inutile de vouloir l'éviter par la vîtesse des jambes, mais il y a un moyen plus sûr quand on a le champ libre ; c'est de se jeter de côté : car le buffle, malgré la grosseur de sa tête, n'ayant que de très-petits yeux ne voit guère que devant lui, et perd de vue son ennemi, dès que celui-ci se voyant serré de près, se

met à plat-ventre d'un côté ou de l'autre : nous employâmes la même ruse pour nous soustraire aux poursuites du taureau furieux. Il passa très-près de nous sans nous voir, et tomba avant d'avoir gagné un petit bois peu éloigné.

Cependant nos autres Hottentots suivoient de leur côté une femelle mortellement blessée ; ils avoient tué un veau avec leurs javelots.

En revenant de leur course, ils trouvèrent notre vieux buffle abattu ; la balle étoit entrée dans la poitrine et avoit pénétré très-avant dans le corps, ce qui ne l'avoit pas empêché de galopper l'espace d'une centaine de pas. Il étoit d'un gris noirâtre, sans un seul de ces poils noirs que l'on voit aux jeunes. Je ne pouvois enjamber par-dessus son corps ; il falloit que je sautasse. Dès que nos conducteurs eurent commencé à le dépecer, nous cherchâmes les morceaux les plus charnus pour les saler, et fîmes un excellent repas sur le lieu même. Je m'attendois à lui trouver une chair coriace et dure ; mais je fus étonné de sa délicatesse et de son bon goût ; il étoit aussi tendre qu'un jeune buffle. Nous abandonnâmes les restes, la vache et le veau à nos Hottentots, qui se

les partagèrent. Ils allumèrent un grand feu pour y faire rôtir différens morceaux, d'abord les jarrets et les os des cuisses qui leur firent un repas délicieux; ils pendirent les boyaux et des morceaux de viande aux branches des arbres voisins, et avoient ainsi l'air d'être au milieu d'une boucherie. Vers la chûte du jour, mon camarade & moi, nous regagnâmes nos voitures. En route, nous rencontrâmes cinq lions, qui n'étoient pas à cent pas de nous; ils nous fixèrent et voulurent bien se retirer paisiblement dans le bois.

Après avoir attaché nos bœufs aux roues de nos chariots, tiré deux coups de fusil et allumé différens feux autour de notre campement, pour éloigner les éléphans et les lions, nous nous couchâmes avec un fusil chargé de chaque côté, et reposâmes sous la protection de l'Être suprême.

Ces précautions sont indispensables quand il s'agit de bivouaquer au milieu de ces campagnes, dont les sauvages et les bêtes féroces semblent s'être partagé l'empire; les premiers pendant le jour, et les autres pendant la nuit.

Le 15 au matin, je m'avançai dans la forêt pour voir si les différentes espèces de

bois qui la composent portoient des fleurs; mais la saison n'étoit pas encore assez avancée. Je trouvai la forêt si épineuse et si épaisse, qu'il n'y avoit pas moyen de s'y frayer un chemin : ses habitans ne contribuoient pas à la rendre très-sûre. Nous vîmes, auprès des mares, des traces toutes fraîches des pieds des buffles, de la fiente d'éléphans, de licornes et autres animaux.

Les zèbres, les couagas, les condomas et les gazelles (1) restent dans la plaine et vont par grandes troupes.

Nous continuâmes de marcher jusqu'à Swarts-Kops-rivier, à peu de distance de la chaudière à sel; nous y restâmes pendant la plus grande chaleur du jour. Nous jouîmes ici d'une des plus belles vues du monde.

La chaudière à sel de Swart-Kop étoit alors plus belle que pendant tout le reste de l'année. C'est une vallée longue d'un quart de mille suédois, large d'un demi-quart. L'eau, dans le milieu, avoit à peine deux aunes suédoises de profondeur. Des bois garnissent les bords de cette vallée, qui est

(1) *Equus zebra, equus zvagga, capra doreas, capra strepsiceros.*

plus ovale que ronde. Je mis une demi-heure à tourner tout autour en marchant très-vîte. Le terrein du voisinage est sablonneux, mais au-delà on trouve différentes portions composées d'une ardoise pâle, feuilletée.

Cette chaudière, comme je l'ai déjà observé, n'est pas très-profonde; une couche unie de sel en tapisse le fond; la surface ressemble à un étang couvert d'une glace claire au milieu de l'été et sous des climats brûlans. L'eau a une salure dépouillée de toute espèce d'amertume : à mesure que là chaleur du jour la fait évaporer, un sel fin se cristallise sur sa surface, et forme des espèces d'écailles qui tombent ensuite au fond. Le vent les pousse quelquefois sur les côtés, et si on les recueilloit, on auroit un sel extrêmement fin et pur.

Cette chaudière commence à être à sec du côté du nord-est; elle est un peu plus pleine vers le sud-ouest, parce qu'elle penche de ce côté. A l'ouest elle s'alonge en s'étrécissant comme un long canal.

Les naturalistes ne seront pas moins étonnés que nous-mêmes de trouver un étang aussi grand et aussi riche en sel, à une grande distance de la mer et sur une hauteur considérable relativement au niveau

de celle-ci. Ce sel ne provient donc pas de l'eau de l'Océan, mais de la pluie qui tombe au printems, et qui s'évapore dans l'été. Tout le fond du pays est salé; la pluie entraîne ce sel du haut des éminences voisines, et l'eau se rassemble dans la vallée inférieure. Elle s'évapore d'autant plus lentement, qu'elle est plus imprégnée de sel. C'est ici le magasin de tous les colons qui habitent Lange-Kloof, Kamdebo, Kankoa et les environs.

On m'a encore parlé de deux autres chaudières à sel peu éloignées d'ici, mais qui ne produisent rien avant d'être entièrement desséchées.

Différens insectes s'étoient noyés dans cette eau salée : je recueillis ceux que je n'avois pu me procurer vivans sur les buissons. Nous ne restâmes là que peu de tems, car nous craignions sans cesse de voir sortir de ces taillis quelque lion incivil, et plus friand qu'ami des savans.

Nous avions laissé en partant quelques Hottentots pour garder nos bœufs tandis qu'ils paissoient; à notre arrivée, ces fidèles gardiens dormoient profondément, aussi peu inquiets pour eux-mêmes que pour les bestiaux.

Nous fîmes encore un petit bout de chemin avant la chûte du jour, et nous passâmes la nuit à Kuka, auprès d'un ruisseau salin, dont l'eau étoit presqu'entièrement évaporée. Il n'y restoit qu'une espèce de saumure.

Nous fûmes bien étonnés de trouver ici un pauvre colon qui s'y étoit établi avec sa femme et ses enfans pour augmenter son petit troupeau. Notre présence glaça d'effroi ces bonnes gens ; ils se crurent dénoncés au gouvernement pour avoir franchi les frontières.

Toute cette famille demeuroit sous une petite cabane de feuillages et de branches entrelacées ; une petite tente dressée auprès de cette cabane leur servoit de cuisine.

Nous entrâmes dans cette habitation, et ils nous traitèrent de leur mieux. Nous leur demandâmes un peu de lait doux. Mais à peine fûmes-nous assis, que le plat devint absolument noir par l'immense quantité de mouches dont il étoit couvert. Elles se mirent à faire un bourdonnement qui nous empêchoit de nous entendre. Dans tout le cours de mes voyages je n'en ai jamais tant vu dans un si petit local.

Nous abandonnâmes aux mouches une

partie de notre repas, afin de n'être pas dévorés par elles, et nous préférâmes de coucher auprès de nos voitures, devant un grand feu : nous nous endormîmes au bruit du rugissement des lions.

Le lendemain nous allâmes camper auprès de la grande rivière de Sondag (1). Les campagnes voisines sont sèches et maigres.

Nous commençâmes à nous appercevoir ici que notre nombreuse escorte de Hottentots étoit considérablement diminuée : ils nous avoient successivement quittés à mesure qu'ils avoient trouvé du gibier pour se régaler. La désertion étoit dévenue encore plus considérable à l'approche du désert où nous devions manquer à-la-fois de gibier et d'eau : la circonstance devenoit embarrassante; nous nous trouvions presque seuls; les bœufs de mon compagnon de voyage étoient attaqués de la démangeaison : les uns boitant tout bas, les autres hors d'état de tirer. Nous crûmes devoir consulter nos conducteurs sur le parti que nous avions à prendre : ils nous assurèrent que nos bêtes ne seroient jamais en état de nous conduire à travers un pays sec et désert, chez les

(1) Rivière de dimanche.

colons Hottentots de Sneeberg (1) et dans le Camdebo.

Des Hottentots Gonaquas, à qui nous demandâmes des renseignemens sur ces contrées, nous dirent que les campagnes étoient déjà trop desséchées, et que nous aurions à faire des marches très-longues et très-pénibles, pendant lesquelles nous ne rencontrerions que des eaux salées.

Le Sneeberg que nous avions le projet de visiter, est un pays très-élevé et environné de montagnes; il doit son nom au froid, et la neige s'y conserve toute l'année. Quand les habitans ne peuvent résister à la rigueur de la saison, ils descendent dans ce qu'ils appellent le pays bas. Celui de Tambuggès est à l'orient de Sneeberg, plus loin au nord, au-dessus du pays des Caffres, et limitrophe d'une nation de petite stature, moins cuivrée que les Hottentots et avec des cheveux crépus : on nomme ce peuple *les petits Chinois*.

Le pays des Caffres commence à Groote-visch-rivier (2). Cette nation cultive une espèce de pois et de fèves et une houque ou

(1) Montagne à neiges.

(2) La grande rivière poissonneuse.

sorgho (1). Elle possède de superbes troupeaux.

Après avoir fait la revue de toutes les plantes que nous avions recueillies ici et à Kukakama, vers la fin de la journée, quand la chaleur commençoit à tomber, nous songeâmes à notre retour : mais pour ne pas prendre le chemin par lequel nous étions venus, nous résolûmes d'aller à Van-stades-rivier, et nous arrivâmes heureusement à Zoekee-rivier.

Les environs de Van-stades-rivier produisent les plus beaux arbres que l'on connoisse dans tout le pays. Il y en avoit cependant fort peu en fleurs.

Le bois de zagay (2) dont les Hottentots et les Caffres font les manches de leurs javelots, est ici très-abondant; ses petites fleurs commençoient à se développer : nous avions le pénible plaisir de voir des papillons voler sur la cime des arbres sans pouvoir en attraper un seul.

Pendant notre marche, je remarquai un amas de branches d'arbres, sur lequel les Hottentots, en passant, jettoient encore

(1) *Holcus.*

(2) *Curtisia faginea.*

d'autres branches. J'appris que c'étoit le tombeau d'un Hottentot.

Nous restâmes quelques jours chez Jacob Kok, pour faire sécher les feuilles les plus épaisses et les plantes les plus juteuses de notre collection : nos bœufs profitèrent de ce séjour pour se reposer et reprendre un peu d'embonpoint.

Quoiqu'on ait planté de la vigne ici et du côté de Krum-rivier, les raisins n'y parviennent pas à leur maturité et ne produisent qu'un vin si aigre qu'on ne peut même le boire. Les paysans en font de l'eau-de-vie, qu'ils vendent avec beaucoup d'avantages.

Comme les réformés ne célèbrent pas les fêtes de Noël, et qu'ils continuent de vaquer à leurs travaux ordinaires, nous poursuivîmes notre marche pendant ces fêtes, pour nous rendre à Krum-rivier et à Lange-Kloof, vis-à-vis la ferme de Thomas Frère, auprès de laquelle passe un chemin propre aux voitures et qui aboutit à Sitsi-Kama.

Les cultivateurs suppléent ici d'une étrange manière à l'usage des brouettes, qu'ils ne peuvent établir faute des outils nécessaires. Ils transportent l'engrais de leurs jardins dans des sacs faits de peaux de veau ou de mouton.

RETOUR AU CAP.

Du 28 décembre 1773, au 14 janvier 1774.

Nous arrivâmes le 28, chez Hannes Olofson, et nous en partîmes à cheval pour passer la montagne à droite et nous rendre chez Anders Olofson, à Riet-valley, dans la Caménassie, pays étroit, situé entre les montagnes, et parsemé d'éminences. Il est aussi élevé que Lange-Kloof, mais sec et maigre.

Les Hottentots me montrèrent ici une plante qu'ils nomment *neuta* (1) et qui passe pour être le poison des moutons, aussi-bien qu'un buisson du même genre (2), mais qui appartient à une autre espèce.

---

(1) *Zygophyllum herbaceum.* C'est une nouvelle espèce de fabagelle dont M. Thunberg n'a pas encore publié les caractères. Au reste, je ne suis pas étonné qu'elle soit regardée comme un poison pour les moutons, ainsi que la fabagelle à feuilles sessiles; car j'en connois d'autres espèces que les troupeaux ne veulent jamais brouter. Il y a apparence que toutes les espèces de ce genre ont une certaine âcreté qui les rendroit nuisibles aux bestiaux qui les brouteroient. *Lam.*

(2) *Zygophyllum sessilifolium.*

Le

Le 29, nos chevaux nous conduisirent chez Pierre Jordans, à peu de distance des bains chauds d'Olifant et de la rivière orientale des éléphans.

Le chemin traverse les campagnes de Carro, qui n'ont que peu d'eau, peu d'herbes, et où il n'y a que quelques buissons.

Celui que les Hottentots nomment *Kon* (1) est un ficoïde qui a une grande réputation parmi eux; ils viennent de très-loin en chercher la racine, la tige et les feuilles, les écrasent et les tordent comme du tabac ficelé; ils le laissent ensuite fermenter et le conservent pour en mâcher, sur-tout quand ils ont soif. Peu de tems après la fermentation, il procure l'ivresse. *Kon* signifie tabac à mâcher.

Les colons l'appellent *racine de Canna :* elle ne croît que dans les lieux les plus arides et les plus secs : les Hottentots des environs en font un article de commerce avantageux. Ils préparent cette plante, et

(1) *Mesembryanthemum emarcidum.* Ce ficoïde est encore une espèce inconnue des botanistes, et dont M. Thunberg leur procurera sans doute la connoissance. L'usage qu'en font les Hottentots, augmente l'intérêt que ce végétal inspire par lui-même. *Lam.*

vont au loin l'échanger contre des bestiaux et autres marchandises. Car n'ayant pas d'idée même de la monnoie, tout leur commerce se fait en échange.

Le 30, nous visitâmes les bains chauds qui jaillissent à quelques brasses du pied de la grande chaîne de montagnes. Les pierres sont imprégnées d'une espèce de mine de fer noir, qui ressemble à du mâchefer.

Toute la terre des environs est brunâtre. Le pied même de la montagne est constitué en grande partie de pierres blanches, molles.

L'eau est très-chaude, mais non pas tout-à-fait bouillante; de manière qu'on peut se baigner à la source. On compte trois bains: le plus grand, situé à l'orient, est alimenté par plusieurs sources; il a une brasse de largeur, et c'est celui dont on se sert le plus communément.

L'autre, à quelques brasses de distance de la première, sur la gauche, n'a qu'une seule source, dont l'eau est très-chaude et presque bouillante.

La dernière et la plus petite est à quelques brasses de la seconde. La pluie ou la sécheresse ne produit pas le moindre effet sur ces sources; il n'y a, selon les

colons, que le tonnerre qui les fasse augmenter.

L'eau est couverte d'une pellicule mince et bleue; les feuilles du voisinage ont une légère teinte d'ocre; l'eau a un goût ferrugineux, mais peu d'odeur. En été, elle devient blanchâtre et noircit le *china*, ce qui prouve qu'elle renferme des principes ferrugineux. On n'emploie pas cette eau à la préparation des alimens; mais on pourroit y laver le linge sans craindre de le tacher.

Les bords de ces fontaines sont constitués d'une terre fort légère, brunâtre. Elle renferme des portioncules brillantes de fer et des cristaux de sel extrêmement fins. Le bois même s'en ressent. Plusieurs morceaux que je vis dans l'eau, outre l'ocre dont nous venons de parler, étoient recouverts d'écailles fort minces, cassantes, et même un peu brillantes. Les paysans les prenoient pour de l'argent; mais ce n'étoit que du fer.

Les malades se baignent dans le courant, en s'y enfonçant plus ou moins. A peine s'y sont-ils plongés, que la circulation augmente et se précipite : alors ils risquent de s'évanouir. On ne peut prendre ces bains qu'avant le lever du soleil et après son cou-

cher : pendant toute la journée ils sont d'une chaleur insupportable.

Je montai sur la cime la plus élevée de la montagne, pour observer le pays situé de l'autre côté. A peu de distance règne une chaîne de montagnes plus basses que celle où je me trouvois perché, et dont elle étoit séparée par un terrein aussi large que Lange-Kloof, entrecoupé de collines et de vallées : au-delà de cette chaîne de montagnes s'étendent les campagnes sèches de Carro, qui sont si vastes, que l'œil ne peut en mesurer l'étendue. Les paysans les traversent pour se rendre de Camdebo au Cap par Hex-rivier. On m'assura que du côté opposé ces stériles plaines sont bornées par des montagnes qui se prolongent jusqu'à Sneeberg (1). Ce sont les dernières de cette immense chaîne qui va du pays des Houtniquas et du défilé d'Artequas jusqu'au nord de Roodesand, aux gorges de Cartous, et aboutit aux campagnes de Carro en traversant Boekveld (2).

Les habitations des colons se trouvent

(1) Les montagnes de neige.

(2) La plaine des boucs *ou* des gazelles.

dispersées au milieu de toutes ces montagnes et dans les vallées qui les entrecoupent.

Les immenses campagnes de Carro commencent derrière la masse imposante de montagnes dont je viens de parler. Elles s'étendent en longueur du nord-ouest au sud-est; et en largeur, jusqu'à Rogge-Veld et Sneeberg (1) : j'ai déjà observé que le manque d'eau empêchoit les hommes et les animaux de se fixer dans ces campagnes. On trouve après la saison des pluies, un peu d'eau saumâtre dans quelques trous. Les colons établis à Rogge-Veld et Sneeberg, profitent de ce moment pour traverser le désert et pour venir camper dans les endroits où il y a de l'eau; ils sont obligés de marcher pendant dix ou douze heures de suite et avec beaucoup de vîtesse. Il faut aussi qu'ils connoissent bien les lieux où ils trouveront de l'eau; car les Hottentots que l'on rencontre se gardent bien de les indiquer : ce sont des asyles qu'ils se réservent pour eux-mêmes, dans le cas où ils se verroient poursuivis. Les chevaux ont beaucoup de peine à trouver de quoi sub-

(1) Campagne à seigle, et montagne à neiges.

sister dans cette plaine aride ; mais les bœufs se contentent très-bien d'eau et de feuilles de buisson salées. Si, pendant le fort de la chaleur, on fixe les yeux sur cette immensité nue et aride, l'air paroît sautiller et pétiller comme la flamme.

Les Hottentots qui parcourent fréquemment les campagnes de Carro, ont plusieurs moyens d'appaiser leur faim et leur soif : j'ai déjà parlé de la vertu de la plante qu'ils nomment *kon* (1) : ils se servent encore de deux autres grosses racines pleines de jus et de sue : le *ku* et le *kameka* ou *barup*.

Pendant huit mois de l'année, il ne tombe pas ici une seule goutte d'eau. Quoique le climat soit brûlant, je ne puis comprendre comment le petit nombre de plantes et de buissons qui y croît encore, peuvent résister à cette sécheresse et à cette chaleur dévorante : les tiges et les branches ont l'air d'être desséchées; mais les feuilles toujours vertes, sont fort épaisses et contiennent un jus salé. Il y a grande apparence qu'elles pompent dans l'air, pendant la nuit, une certaine humidité qui les alimente. Le sol paroît brûlé ; il est constitué de

(1) Ou *Cüima. Mesembrianthemum emarcidum.*

terre grasse, de sel commun et d'élémens ferrugineux, dont il a la couleur jaunâtre. — Mais si nous n'y prenons garde, nous finirons par nous ensevelir avec le lecteur sous ces sables brûlans : il est tems de reprendre notre route.

Le premier janvier 1774, nous arrivâmes à l'habitation de Jan-Van-Stade, sans nous arrêter à celle de Gert-Van-Royen, ni de Van-Fors.

Nous ordonnâmes à nos Hottentots de prendre, avec les voitures, le chemin d'Artaquas, et de nous attendre à Riet-Valley, poste de la Compagnie, parce que mon compagnon et moi, nous avions fait la partie de traverser à cheval la plaine de Carro. Cette brillante entreprise fut plus pénible qu'heureuse. A peine engagés dans ces sables, ou l'on ne reconnoît aucun vestige de pied humain, nous nous égarâmes, et bientôt nous ne sûmes plus quelle direction prendre pour avancer ou retourner sur nos pas. Nos chevaux étoient rendus, le soleil baissoit, et nous n'appercevions aucun indice d'habitation. Après la chûte du jour, perdant alors toute espérance, nous nous décidâmes à passer la nuit dans une espèce de vallée, auprès du lit d'un petit ruisseau, où il

restoit encore un peu d'eau : quelques arbres croissoient sur les bords. Nous dessellâmes donc nos montures et nous leur attachâmes un pied avec leur bridon, pour les empêcher de s'écarter. Nos fusils nous servirent à allumer un grand feu avec des buissons de canna (1). Nous nous couchâmes ensuite auprès de ce feu, avec nos selles sous la tête, pour nous servir d'oreiller; mais le froid nous empêcha de dormir, quoiqu'il ne fût pas très-vif : la grande chaleur de la journée nous le rendoit très-sensible, de manière que nous nous levions de moment en moment pour nous chauffer : en outre, ce feu autour duquel nous faisions la pirouette, ne remplissoit pas notre estomac : cependant aucun gibier ne se présentoit. Prévoyant cette disette, j'avois mis dans ma gibecière quelques biscuits et du sucre candi, qui nous furent d'un grand secours.

Au lever de l'aurore nous crûmes n'avoir qu'à reprendre nos chevaux; mais ils avoient disparu. Je ne peindrai pas quel fut alors notre embarras, au milieu d'un désert où nous courions les plus grands dangers.

---

(1) *Salsola aphylla*. Linn. fils. Suppl. page 173.

Fatigués de parcourir inutilement la vallée, nous montâmes, tout hors d'haleine, sur les plus hautes collines, et nous découvrîmes enfin nos misérables chevaux qui s'étoient écartés, pour chercher sans doute de meilleurs pâturages. Nous les sellâmes promptement et tirâmes vers les montagnes, auprès desquelles nous trouvâmes un paysan si indigent, qu'il possédoit à peine de quoi se mettre à couvert.

Nous reposâmes bien toute la nuit : le lendemain nous nous engageâmes dans le défilé d'Artaquas, à l'extrémité duquel nos gens et nos voitures nous attendoient. Une autre chaîne de montagnes commence ici, et n'est séparée de celles d'Artaquas que par le défilé. En sortant de ce défilé, par Groote-Paarde-Kraal (1), on découvre la campagne de Carro, située derrière la première chaîne de montagnes.

Tout le terrain depuis le défilé d'Artaquas jusqu'à la rivière de Camtour, est depuis peu de tems couvert d'habitations; il n'en n'existoit pas une seule il y a vingt-trois ans.

En 1750, le gouverneur Tulbagh y en-

(1) La grande ferme aux chevaux.

voya une karavanne pour se procurer une connoisance exacte du pays et de ses habitans. Ce respectable gouverneur, dont les colons reconnoissans conserveront longtems le souvenir, ne s'occupoit que des moyens de concilier les intérêts de la Compagnie avec le bonheur de ses compatriotes, et essayoit de tems en tems à faire des découvertes et à pénétrer de plus en plus dans l'intérieur du pays.

La karavanne dont il est ici question, étoit composée de cent-cinquante soldats tirés de la garnison de la citadelle, de deux bourgeois et d'un officier, nommé Beetlav, qui présidoit à l'expédition. La Compagnie fournit onze voitures, la quantité suffisante de bœufs de trait, sans compter ceux qui étoient destinés à être mangés; enfin les provisions et munitions nécessaires. Les voyageurs devoient pousser jusqu'au pays des Caffres, de-là à celui des Tambugis, et revenir par Sneeberg et Camdebo. Mais ils manquèrent complètement leur but, par la faute de l'officier, homme aussi stupide qu'orgueilleux. Il traita tous ses compagnons de voyage avec une dureté révoltante. Il fit battre la caisse le long de la route, de manière que deux

paysans chargés de fournir du gibier à la karavanne, ne purent tuer une seule pièce. Quand il s'agissoit de bivouaquer quelque part, il faisoit, avec les voitures, une enceinte circulaire, dans laquelle on enfermoit les animaux et on dressoit les tentes.

Arrivé au pays des Caffres, il donna un bonnet de grenadier au capitaine, et un autre à son frère; ce qui excita une petite guerre parmi les Caffres.

Sa plus belle opération et la plus utile pour le service de la Compagnie, fut d'en faire graver les armes sur une grosse pierre qu'on plaça dans le port de Swart-Kops-rivier (1). Comme il n'y avoit pas encore d'habitations de l'autre côté du défilé d'Artaquas, ni conséquemment de chemin, la troupe fut souvent obligée de tirer ses voitures à force de bras, dans les endroits les plus périlleux. Ce voyage pénible et inutile, dura huit mois. De retour au Cap, le commandant fut cassé.

D'Artaquas-Kloof, nous allâmes nous reposer un jour à Gouds-rivier, parce que nos bœufs de trait étoient vivement attaqués de la maladie de la démangeaison. Mon

(1) Rivière de la tête noire.

compagnon en abandonna un qui se trouvoit absolument hors d'état de marcher. Il faisoit une chaleur affreuse : jamais je n'en ai ressenti une aussi vive dans tout le cours de mes voyages. Les colons fermoient leurs portes et leurs volets pour se procurer un peu d'ombre et de fraîcheur : les oiseaux ne voloient qu'avec peine, et l'air qu'on respiroit sembloit dévorer les entrailles. Le thermomètre de Fahrenheit monta probablement à plusieurs degrés au-dessus de cent.

Les jours suivans nous continuâmes de marcher, et nous séjournâmes à Riet-Walley (1), autant pour nous reposer que pour visiter de nouveau Groot-Vaders-Bosch (2). Comme l'été approchoit, car nous étions déjà au 14 janvier, nous espérions trouver les arbres en fleurs; mais ils n'étoient pas beaucoup plus avancés qu'à notre premier passage; nous appercûmes seulement quelques boutons prêts à éclorre.

Deux bûcherons abattoient des arbres dans ce bois, pour le compte de la Compagnie. Ils les traînoient ensuite dans des

(1) Vallée des roseaux.

(2) Bois du grand-père.

endroits où on les chargeoit sur des chariots : on attache une corde à l'arbre et on le fait tirer hors du bois par des bœufs; c'est l'unique moyen praticâble dans des endroits aussi escarpés.

N'espérant plus de revoir ce bois, je voulus non-seulement emporter des branches et des feuilles de la plupart des arbres qui le composoient, mais prendre des renseignemens sur leur usage et leurs vertus.

Le bois de fer noir (1) est dur et de résistance : on en fait des essieux et des timons.

Le bois jaune (2), dont la couleur indique le nom, est beau : on en tire des planches et des poutres pour les bâtimens; des armoires, des portes, des chassis de fenêtres, et des baquets à beurre.

Le bois de camassie (3) n'est qu'un buisson, dont on ne tire conséquemment que de petites pièces, qui servent à l'ébénisterie : on en fait aussi des rabots; c'est le bois le plus fin et le plus pesant que je connoisse.

Le poirier rouge (4) s'emploie aux caisses

---

(1) *Gardenia rothmannia (svarte eyzerhout).*

(2) *Ilex crocea (geel hout). Nova species.*

(3) *Kamassie hout.*

(4) *Roode peer.*

des voitures, aux essieux et aux avant-trains.

Celui de boukou (1) est excellent pour les roues des voitures.

Celui d'aulne rouge (2) sert au même usage : on en fait aussi des chaises.

Le frêne (3) est un grand arbre, d'un bois dur et serré, avec lequel on fait des outils.

Il y a deux sortes de bois puant (4), le blanc et le brun : ce dernier est magnifique, d'une couleur obscure, avec des flammes. Il ressemble au noyer : on en fait des armoires, des pupitres, des chaises, des tables et autres meubles de ménage : travaillé nouvellement, il exhale une mauvaise odeur;

---

(1) *Olea Capensis* (*buku hout*).

(2) *Cunonia Capensis*. Voyez-en la figure et les détails dans mes *Illustrations des genres*, pl. 371. *Lam.*

(3) *Ekebergia Capensis* (*essen hout*, *essemboom*, *Houtniquas essen*).

(4) La seconde sorte de bois puant dont il est ici question, est peut-être la même que le bois puant de l'Isle de France, qui constitue un genre particulier de la famille des myrtes, genre que j'ai publié sous le nom de *fœtidia*, et dont j'ai donné une figure dans mes *Illustr.* pl. 419. *Lam.*

mais il la perd avec le tems, sur-tout si l'on a soin de l'exposer à l'air.

L'olivier (1) est fort pesant et d'une couleur brune. Les villageois ont des chaises de ce bois qui sont fort pesantes : il est excellent pour la construction des moulins.

Le catjepireug sauvage est une espèce de bois dur, dont on façonne des massues.

Le frêne blanc est excellent pour faire des caisses de voitures, des planches de charriots, et même des armoires : les cordonniers découpent leur cuir sur des planches de ce bois.

On établit encore des paniers ou caisses de voitures, et des jougs pour les bœufs de tirage, avec le bois noir d'écorce (2).

On fait des roues et des caisses de voitures avec le sophora du Cap (3).

On taille des tasses et des formes de cordonniers dans l'amandier sauvage (4).

---

(1) *Olea Europœa.*

(2) *Royena villosa.*

(3) *Sophora Capensis.* C'est mon *virgilia Capensis*, figuré dans mes *Illustr.* pl. 326, f. 2.

(4) *Brabeium stellatum.* Arbre de la famille des protés, et dont il a déjà été question dans ce voyage. Les Hottentots mangent son fruit, et s'en servent quelquefois au lieu de café.

L'assagai ou javelot des Hottentots et des Caffres, a donné son nom au bois qu'on y emploie : on en fait aussi d'excellens timons de voitures (1).

Les jantes des roues et les jougs de bœufs, sont en général de bois épineux (2), qui procure aussi d'excellens charbons ; ainsi que le bois à voiture, avec lequel on se chauffe (3).

Les corroyeurs préparent leurs cuirs avec l'écorce d'un protée (4) qu'ils nomment kreupel-boom.

Le bois à cuiller indique assez son usage ; il sert en effet à fabriquer des cuillers, des écuelles et autres ustensiles de ménage.

Un bel ornithogal croît en abondance sur les collines ; sa longue pointe fleurie fait l'ornement des champs. On dit qu'il abonde sur-tout de quatre ans en quatre ans.

Je terminerai cette nomenclature par celle des plus grands arbres de cette forêt,

(1) *Curtisia faginea*. Voyez l'*hortus kewensis*, vol. I, page 162.

(2) *Mimosa nilotica*.

(3) *Protea grandiflora*.

(4) *Protea speciosa*. Thunb. n°. 53. Je ne connois pas cette espèce ; mais je soupçonne que c'est la même que mon *protea barbata*. Illust. n°. 1228.

et qui sont aussi les plus grands de toute l'Afrique. Ce sont les suivans :

Olea Capensis.
Tarchonanthus camphoratus.
Ilex crocea.
Cunonia Capensis.
Curtisia faginea.
Brabeium stellatum.
Ficus Capensis.
Sophora Capensis.
Mimosa nilotica.
Ekebergia Capensis (1).

Nous nous rendîmes le 18 par Swellendam à l'habitation de Stein.

Le 19, nous passâmes le bac au confluent de Breede-rivier et de Zon-der-rivier (2), dans le défilé d'Hessaquas, non loin de la ferme de Gillenhuysen. Nous nous arrêtâmes chez Vollen-Hoven. Ici se termine la montagne que nous avons vu commencer à

(1) Je suis étonné de ne pas trouver dans cette liste le *protea argentea*, la seule espèce connue de son genre qui forme véritablement un arbre, et dont l'élévation ne le cède pas à celle du brabei. *Lan.*

(2) La rivière large et la rivière sans fin.

Roodesand : en face de l'endroit où nous étions, la montagne de Swellendam fait un coude.

Le 20, nous dirigeâmes notre marche vers Tyger-hoek (1), sans nous arrêter à l'habitation de Melk. Ce poste appartient à la Compagnie; elle y entretient une immense multitude de vaches pour se procurer le beurre nécessaire. On coupe beaucoup de bois dans les environs pour le compte et pour la consommation de cette Compagnie. Les bûcherons ont la permission d'abattre un peu de bois de menuiserie pour supplément à leur paie : mais on n'accorde pas cette faveur aux colons. On leur abandonne la forêt d'Houtniquas; quelquefois le Gouvernement exige qu'ils soient munis d'une permission par écrit, pour laquelle ils paient cinq rixdalles.

La chèvre ou gazelle bleue (2) est une espèce particulière à la contrée; sa couleur est blanche, mêlée de noir. On assure qu'il arrive souvent à cet animal de négliger ses petits,

(1) Coin du tygre.

(2) *Capra leucophræa. Antilope leucophræa.* Gmel. La chèvre bleue. Buff. Suppl. vol. VI, page 194. (*Tseiras, blauwe back.*)

qui deviennent alors la proie des bêtes fauves ; ce qui occasionne, dit-on, la rareté de cette espèce. Sa chair paroît avoir meilleur goût que les autres.

Quoique les zèbres (1) soient ici très-communs, il est défendu d'en tuer, sous peine de cinquante rixdalles d'amende : quand on en prend un vivant, il faut l'offrir au gouverneur. Les vieux se laissent prendre rarement et ne s'apprivoisent jamais. Les jeunes même sont très-difficiles à élever ; et quoiqu'ils paroissent très-familiers, il ne faut pas s'y fier.

De ce poste nous allâmes à un autre dans Zoete-melks-valley (2), auprès de l'habitation de George Linde. Ce poste est gardé par vingt-quatre hommes et un sergent, pour surveiller la coupe des bois des environs. La Compagnie tire sur-tout des vallées qui séparent les montagnes, la majeure partie du bois nécessaire pour ses chantiers et ses bâtimens. On en conduit chaque mois trois grandes charretées au Cap. Les bûcherons ont également ici la permission d'abattre et vendre un peu de bois à leur profit. Les

(1) *Equus zebra.*

(2) Vallée du lait doux.

bœufs traînent les grandes pièces de bois. Ces transports donnent un mal incroyable. Après avoir abattu un grand arbre, on le laisse sur terre, sécher pendant quelque tems; ensuite on le façonne sur place. On prépare même dans la forêt, les bois de fusil, les manches de haches; mais ces manches ne sont que dégrossis.

J'eus l'occasion ici de voir comment on prépare la paille de bled pour couvrir les maisons. On se contente de battre cette paille avec ses épis sur un bloc de bois; le grain et l'épi tombent. Cette manière de battre le bled est infiniment plus lente que que quand on y emploie des chevaux; mais elle conserve la paille entière et égale.

Le 24 nous passâmes auprès de Zickenhuys, petit poste de la Compagnie. Il dépend du premier; situé à Zoete-Melks-valley. Il n'est gardé que par deux hommes. Nous visitâmes ensuite l'habitation de Groene-Val et Gyllenhuysen, auprès de Svart-rivier. C'est ici que se terminent les montagnes noires qui commencent auprès de l'habitation de Groene-Val. Elles ne sont pas excessivement hautes.

Le 25, nous allâmes à Baden-Horst et à Bejier, auprès de Booter-rivier.

Je tirai ici un chat tacheté de noir (1). Sa peau avoit une telle odeur de musc, que l'ayant pendue dans la voiture pour la faire sécher, je ne pus en supporter l'odeur. C'est pourquoi les chiens se décident difficilement à donner la chasse à cet animal.

Auprès de Kleine-hout-hœk, derrière Fransche-Hœk, commence la chaîne de montagnes dont nous reconnûmes l'extrémité au défilé d'Hessaquas. En avant de la montagne de Groote-Hœk se prolonge une chaîne de montagnes qui suit le rivage de la mer jusqu'à Mussel-Bay. Derrière ces montagnes on apperçoit une autre côte qui finit entre les habitations de Gyllenhuysen et Groene-Val, vis-à-vis la ferme de Baden-Horst. Je remarquai une pointe élevée, nommée *la tour de Babel.* Ces deux chaînes ne tiennent pas aux autres montagnes, mais en sont séparées par une langue de terre unie auprès de Booter-rivier.

Le 26, à Groote-Hout-Hœk-Palmut et Steenbrasens-rivier, ensuite à Hottentots-

(1) *Vivera.* C'est le genre qui comprend la civette et la genette de Buffon. L'espèce dont parle ici M. Thunbrg est peut-être le *vivera tigrina* de Gmelin, n°. 22. *Lam.*

Hollands-Berg, où l'on a bâti plusieurs habitations.

Cette montagne est remplie de babouins, singes de la grande espèce, et qui sont très-méchans. Quoiqu'ils ne soient pas plus gros qu'un dogue, ils ont une queue longue à-peu-près comme la cuisse. Ce singe parvient lentement à sa pleine croissance et vit très-long-tems. On l'attache très-difficilement, car il ronge le fer même. Il faut plusieurs chiens pour attraper ces singes, un seul n'en viendroit jamais à bout. Cet animal étant extrêmement alerte, il prend son adversaire par les pattes de derrière et le fait tourner jusqu'à ce qu'il tombe étourdi ; il le déchire cruellement avec ses griffes et ses dents ; enfin il se défend avec beaucoup de vigueur et d'opiniâtreté.

Après avoir descendu cette montagne, nous franchîmes différentes collines escarpées, et nous entrâmes dans la plaine qui nous conduisit au Cap.

SIXIEME PARTIE.

Séjour au Cap : du 27 janvier au 29 septembre 1774.

CHAPITRE PREMIER.

Envoi en Hollande ; arrivée de différens navires.

Notre voyage avoit duré cinq mois ; et quoique nous n'ayons pas été aussi loin que nous le desirions, nous arrivions en ville un peu tard pour expédier nos paquets en Europe par les vaisseaux. Je mis donc toute la diligence possible à l'arrangement de mes oignons, de mes graines, insectes, oiseaux empaillés et autres objets rares, destinés aux jardins et aux cabinets d'Amsterdam, de Leyde et de Leuwarden.

Je pus cependant profiter de la première flotte de retour pour envoyer une partie du fruit de mes courses. Le reste suivit ce premier envoi par les vaisseaux qui partirent successivement. On sait que c'est pendant

les quatre premiers mois de l'année que le commerce du Cap est dans la plus grande activité. A cette époque les vaisseaux européens vont aux Indes ou en reviennent. On compte quelquefois en rade vingt ou trente navires.

Parmi ceux qui vinrent cette année de Hollande, il y en avoit un qui avoit fait la traversée la plus malheureuse dont on eût peut-être entendu parler. Après avoir longtems louvoyé le long des côtes d'Afrique, il avoit si bien perdu ses vents, par l'ignorance du capitaine, qu'il fut obligé de surgir à Angola, après avoir relâché à Walwisch-Bay. Il ne lui restoit plus que neuf hommes en bonne santé : tout le reste de l'équipage étoit mort ou sur les cadres : le scorbut n'avoit épargné personne : en outre on avoit saigné tous les malades de manière à faire périr les plus vigoureux, et ils avoient été traités avec une insouciance peu commune, même sur les bâtimens de la Compagnie. L'on avoit administré à la plupart des remèdes contraires à leurs maladies. Un matin, on annonça qu'il en étoit mort quatre pendant la nuit ; quand on se mit à les coudre dans la serpillière, un de ces malheureux remuoit encore : à la vérité il

ne tarda pas à rendre les derniers soupirs. Une autre fois on avoit cousu cinq morts, déjà deux avoient été coulés sur la planche; quand on y plaça le troisième, il s'écria, tout enveloppé qu'il étoit: *Monsieur le pilote, je ne suis pas mort. — Comment*, dit celui-ci d'un ton railleur, *le sais-tu mieux que notre chirurgien?*

On a reproché avec juste raison, au capitaine et aux deux chirurgiens du vaisseau leur ignorance et leur insouciance. Tout le monde sent combien ce reproche étoit fondé. Aussi le second chirurgien fut-il sévérement puni, et peut-être encore moins qu'il ne le méritoit. Le premier avoit eu la sage prévoyance de mourir en route.

C'est peut-être ici l'occasion de remarquer que le capitaine paie deux schelings pour chaque malade que l'on transporte de son vaisseau à l'hôpital; mais il a le droit de retenir sa ration pour dédommagement.

CHAPITRE II.

ÉTABLISSEMENT des Hollandois au Cap de Bonne-Espérance.

Il y a environ trois cens ans que les Portugais découvrirent le Cap de Bonne-Espérance, et en eurent la jouissance exclusive pendant plus de cent ans. Les vaisseaux de la Compagnie hollandoise des Indes orientales vinrent s'y rafraîchir pendant plus d'un demi-siècle, sans songer à s'en emparer ou à y faire quelque défrichement : ainsi l'établissement de cette colonie ne date pas de plus de cent vingt ans. Ce ne fut qu'en 1650 que des vaisseaux de la Compagnie, à leur retour des Indes orientales, traitèrent avec les Hottentots qui leur cédèrent leur pays natal pour quelques rafraîchissemens. Un chirurgien de la flotte, nommé Jan-van-Riebeck, qui étoit versé dans la botanique, visita le pays avec beaucoup d'attention : le climat lui ayant paru excellent, et le territoire susceptible d'être défriché, et capable de produire toutes sortes d'herbes potagères et d'arbres fruitiers, il proposa

aux directeurs de la Compagnie d'y former un établissement.

L'affaire mise en délibération, il fut arrêté que l'on enverroit Jan-van-Riebeck, en qualité d'amiral, avec une flotte de quatre vaisseaux munis des matériaux de construction, des ouvriers nécessaires, et des grains de toute espèce.

Arrivé au Cap, van-Riebeck acquit des Hottentots un terrain sur lequel on construisit une forteresse, une douane et un hôpital. Ainsi furent jettés les premiers fondemens de cette magnifique et riche colonie, plus glorieuse à la vérité pour le génie actif des Hollandois que pour leur humanité.

J'épargne au lecteur les différentes traditions sur le prix du premier terrain et sur son étendue : en général on fait monter cet achat à cinquante mille florins de Hollande, en marchandises; on y a ensuite ajouté trente mille autres florins : il est très-possible que cette somme ait été passée en compte à la Compagnie, mais peu probable que les Hottentots aient seulement touché la moitié du montant. On prétend aussi que ce terrain s'étendoit jusqu'à Mossel-Bay; mais ce qui prouve la fausseté de cette assertion, c'est que dans le tems

même que van-Riebeck étoit gouverneur du Cap, les plus grandes découvertes des Hollandois ne s'étendoient pas au-delà de la montagne qui porte son nom (1), et qui est encore à quelque distance de la longue chaîne des montagnes. S'il m'est permis d'énoncer ici mon opinion, je dirai qu'il me semble que les acquisitions des Hollandois étoient renfermées entre la montagne de la Table et Zout-rivier (2), ensuite la Compagnie a augmenté son territoire au point où nous le voyons maintenant, et comme elle fait encore chaque jour.

La citadelle étoit d'abord construite en terre et en bois : en 1664 on la reconstruisit en pierres de taille, en la revêtissant de remparts et de fossés. On éleva aussi à Zout-rivier, la redoute Keer des Koe, ainsi nommée parce qu'elle sert à protéger les bestiaux de la Compagnie, qui paissent dans les environs : il y a là des gardiens qui empêchent qu'ils ne passent le ruisseau et qu'ils ne soient volés par les Hottentots ou même par les colons. On a même établi à l'extrémité de la redoute, une écurie de cinquante

(1) *Riebeck-kastel.* Château de Riebeck.

(2) Rivière à sel.

chevaux, pour avoir les moyens de poursuivre les Hottentots qui courent avec une agilité (1) inconcevable. Cette redoute et une antre que van-Riebeck fit construire à Constantia, furent les premiers établissemens de la Compagnie. Les Hollandois n'avoient pas alors des projets aussi vastes que ceux qu'ils ont réalisés depuis : leur unique but étoit le défrichement et la culture d'un terrain capable de fournir des rafraîchissemens à leurs vaisseaux : la bonté du climat, la fertilité de la terre et la foiblesse des habitans aiguillonnoient leur ambition ; ils résolurent de donner de l'extention à cette colonie naissante : le Gouvernement engagea plusieurs Européens à s'établir au Cap. On leur donna en propriété pour eux et leurs héritiers à perpétuité, de belles et bonnes terres qu'ils se chargèrent de défricher. Bientôt après on fit passer au Cap de jeunes filles nubiles, tirées de la maison des orphelins, pour augmenter la colonie. Dans les commencemens, les habitans re-

(1) Tout le monde connoît le trait cité par Rousseau, dans les notes de son *discours sur l'origine et les fondemens de l'inégalité parmi les hommes.* Les Arabes Bédouins ne sont pas moins alertes que les Hottentots. *Note du rédacteur.*

çurent à crédit les ustensiles nécessaires à la culture de la terre. Des encouragemens si multipliés et si sages, ne pouvoient manquer d'accélérer les progrès de cette nouvelle colonie : on vit bientôt des habitations à Stellenbosch, à Drakenstein, où les Français réformés et chassés de leur pays, s'établirent par préférence. Ensuite on franchit la montagne jusqu'à Roodesand; quoique maigre et sablonneux, le Svart-Land se couvrit d'habitations : enfin depuis trente ans sur-tout, la colonie s'est accrue avec une rapidité surprenante; elle occupe aujourd'hui toute l'étendue du pays située entre Roodesand, la montagne des Hottentots Hollandois et Swellendam, et elle embrasse Mussel-Bay, Houtniquas, Lange-Kloof, Krum-rivier, Camtous-rivier, Boeke, Rogge-Veld, Camdebo, et les montagnes de neige.

Cette colonie se subdivise en trois autres, qui sont :

1°. La colonie du Cap, qui est composée de la ville de ce même nom, de sa paroisse et de son église, de Paarl, sa paroisse et son église, de Tygerberg, &c., jusqu'à Mossel-Banks-rivier et Bay-Falso.

2°. La colonie de Stellenbosch, à huit

milles environ du Cap, et fondée en 1670, par le gouverneur Simon Vander-Stell. C'est une espèce de village qui a une maison de justice et une église : son territoire s'étend depuis la montagne du Tygre, jusqu'à la montagne des Hottentots Hollandois et Bay-Falso, et du côté du nord, jusqu'à Paarl et Mossel-Bank.

3°. Celle de Dracken-stein, fondée en 1670, si près de Stellenbosch, qu'elle auroit pu en dépendre; on l'a érigée en colonie, plus pour flatter l'amour-propre d'un gouverneur, que par nécessité.

CHAPITRE III.

État politique du Cap.

Le gouverneur et sept conseillers forment le conseil supérieur, chargé de protéger le commerce de la Compagnie, et administrer toute la colonie. Ce conseil est indépendant du gouvernement qui a l'inspection de tous les autres établissemens hollandois dans les Indes orientales.

Le conseil de justice connoît de tous les délits et des crimes commis dans l'étendue

de la colonie. Le commandant de la garnison en est le président né, le gouverneur n'y a pas voix délibérative, il ne fait qu'apposer sa signature aux arrêts de mort.

Il y a encore deux autres juridictions ; l'une à Stellenbosch, qui renferme dans sa dépendance quatre paroisses avec leurs quatre églises ; savoir, Stellenbosch même, Drackenstein, Svartland et Roodesand : l'autre est Swellendam ; elle n'est formée que d'une seule paroisse, qui, quoique bien étendue, n'a encore ni église ni prêtre.

On n'exigera pas de moi que je décrive tous les genres de gaspillages exercés par les différens agens de ces administrations ; il suffira d'en citer quelques exemples.

On avoit planté dans le jardin de la Compagnie, une superbe allée de châtaigniers qui avoient très-bien réussi ; ils étoient devenus grands et touffus ; ils formoient un berceau ; le gouverneur les a fait abattre pour employer ce bois à faire des meubles : à la vérité on les a remplacés par de la charmille, qui ne procurera jamais au jardin le même agrément que les arbres auxquels on l'a substituée. Cette destruction n'a pas été moins douloureuse pour les habitans du Cap, que la perte des animaux rares de

l'intérieur de l'Afrique, et rassemblés dans le jardin par les soins du respectable Tulbagh. Un de ses successeurs bien moins aimé que lui, les a fait lâcher dans la campagne, où ils sont devenus la proie des bêtes féroces.

Le nouvel hôpital dont j'ai déjà parlé dans le premier volume, n'étoit pas beaucoup plus avancé cette année que la précédente: en effet, l'ouvrage ne pouvoit pas aller bien vîte; car sur quatre-vingt-dix ouvriers qui devoient y travailler, une partie ne faisoit absolument rien, les autres étoient employés à d'autres travaux que l'on passoit sur le compte de l'hôpital. A la vérité le gouverneur a plusieurs belles maisons, une dans la ville, enclavée dans le jardin de la Compagnie, deux autres hors l'enceinte des murailles, près Nieuwland et à Rondebosch. Ces deux dernières sont des maisons de plaisance: il se proposoit d'en faire construire une troisième à Bay-Falso.

Cependant ces maisons ne leur appartiennent pas en propre; car depuis le commencement du siècle, époque où le gouverneur Vanderstell s'empara des meilleures portions de la contrée, et détourna à son service différens employés de la Compagnie, prévarications qui furent également nui-

sibles aux habitans de la ville et aux colons ; il a été défendu aux gouverneurs d'avoir des maisons de campagne à eux appartenantes ; on les obligea même de vendre celles qu'ils possédoient : cette défense s'étendit sur tous les employés en chef de la Compagnie. Ils n'ont maintenant aux alentours du Cap, que de petites maisons où ils vont prendre l'air, mais qui ne leur produisent aucune denrée à vendre, ou pour leur consommation. Cette privation est amplement compensée par des privilèges pécuniaires très-lucratifs.

Le gouverneur perçoit cinq pour cent sur les marchandises qui entrent dans la ville, ou qui en sortent, sur les grains, le beurre, &c. deux et demi pour cent, sur l'argent de la caisse.

Le directeur de la douane, quatre pour cent.

Le commissaire de l'hôpital, cinq pour cent.

L'officier des ventes publiques, cinq pour cent sur toutes les marchandises exposées à la folle enchère.

Toutes ces gratifications n'entrent pas dans les appointemens qu'on leur paie chaque mois.

Les beaux jardins de la Compagnie à

Nieuwland, fournissent des légumes frais à l'hôpital et aux vaisseaux. De mon tems elle ne payoit un mouton en vie que quatre schillings de Hollande, tandis que les habitans de la ville achetoient cette viande un schilling les douze livres.

Je ne dois pas laisser échapper l'occasion de faire une remarque qui honore à mes yeux l'administration du Cap, quoique, tout bien considéré, ce ne soit véritablement qu'un acte de justice. Je me trouvois logé avec beaucoup d'officiers de vaisseaux, et j'observai que le pilote, qui payoit moins que le capitaine, parce que ses appointemens sont plus foibles, n'étoit pas cependant moins bien nourri et servi que celui-ci.

Les maîtres sont responsables des sottises de leurs esclaves, et paient le dommage qu'ils peuvent avoir causé aux voisins. L'amende se monte souvent à la moitié du prix de l'esclave, en outre il est puni corporellement.

Quand les valets de la Compagnie commettent quelque faute, on les bat; les bourgeois paient seulement une amende. La première punition n'est utile que pour les mœurs, l'autre est très-intéressante pour le fiscal, à qui les amendes appartiennent.

Les habitans du Cap ne se marient pas tout-à-fait avec les mêmes formalités que les autres Hollandois; en outre, les divorces sont très-communs, et s'y font sans des raisons bien positives de part ou d'autre.

Je connoissois un nommé Saidiyn, qui avoit été soldat pendant dix-sept ans, et qui tenoit un cabaret où le peuple alloit boire et danser : sa femme, d'après les dépositions de plusieurs témoins, fut convaincue d'avoir des liaisons intimes avec un tambour : le mari fit ses plaintes et obtint une séparation; mais la femme en fut bien encore mieux débarrassée, car ce malheureux, après avoir remboursé une vigoureuse bastonnade, fut envoyé à Batavia sans pouvoir jouir de sa fortune.

Je vis un chapelier de la ville, célibataire, qui avoit des enfans de deux de ses esclaves noires : en qualité de père, il réclama le baptême pour les fils de l'une, qui furent en effet libres et baptisés, tandis que les autres restèrent esclaves et non baptisés.

Les cabarets sont bien moins nombreux au Cap qu'en Europe, parce que là, chacun a du vin en cave pour régaler ses amis et pour sa propre consommation : cependant il y en a toujours quelques-uns où le peuple va boire et danser, quoiqu'ils

ne ressemblent guère à ceux d'Europe; car ce ne sont proprement que des salles de danse où des musiciens se rendent tous les soirs pour amuser la jeunesse. Le vin s'y vend très-cher, et l'on n'en prend que pour payer sa place à la danse : toute espèce de jeu y est défendue, et l'on ne danse que jusqu'à une certaine heure de la nuit; alors chacun se retire chez soi tranquillement, sans commettre aucune incartade; la garde de nuit n'en tolèreroit pas, et le gouverneur trouve son intérêt à ne pas les laisser impunies.

CHAPITRE IV.

Occupations de l'Auteur pendant son séjour au Cap.

Je consacrois tous mes momens de loisir à visiter les collines, les montagnes et les plaines des environs de la ville, et je me faisois presque toujours accompagner d'un esclave de louage, qui portoit un livre, et tout ce qui m'étoit nécessaire pour conserver des graines et des plantes. Cette année, le chirurgien de l'hôpital me donna pour porter tout ce bagage, un homme qui sortoit de cet

établissement, et qu'une suite d'aventures avoit conduit vers cette pointe méridionale de l'Afrique : il me dit qu'il étoit né en Allemagne, et qu'il avoit beaucoup voyagé pour son commerce; il avoit séjourné en Hollande, en France et en Angleterre, où il s'étoit établi pour vendre des médicamens et quelques préparations chymiques. Ce nouveau genre de commerce l'avoit obligé à faire un voyage en France; mais une tempête l'ayant poussé sur les côtes de Hollande, il y avoit fait naufrage et perdu toute sa fortune : se trouvant sur le rivage, abandonné de la nature entière, il avoit vendu ses boucles à jarretières pour regagner Amsterdam. Un ancien ami qui le reconnut, lui offrit du secours; et sous pretexte de lui procurer une auberge, il le conduisit chez un de ces infames marchands de chair humaine, dont nous avons déjà tracé une légère esquisse. En arrivant dans cette prétendue auberge, son ami avoit demandé de l'eau-de-vie, du vin et de la bonne chère, qu'ils avoient mangée ensemble; celui-ci en se retirant, reçut deux ducats du maître de la maison : le lendemain, l'autre n'eut plus la liberté de sortir, faute de pouvoir payer la dépense faite avec son ami. Tous les ren-

seignemens qu'il put donner furent inutiles, et on l'embarqua. Ses réclamations n'eurent pas plus de succès auprès du directeur, au moment de la revue, parce qu'il se trouvoit encore moins en état de rembourser au marchand, toutes les avances qu'il en avoit reçues : il fallut donc partir pour le Cap, ou il arriva malade. Il obtint sa liberté peu de tems après être sorti de l'hôpital, et retourna en Europe sur un des vaisseaux qui se trouvoient à la rade.

L'hiver de cette année fut très-rigoureux; il dura pendant les mois de juin, juillet et août : le 6 juillet, les montagnes du Diable et de la Table étoient encore blanches par la neige et la grêle qui les couvroient : il y eut même de la vigne et des légumes gelés dans beaucoup d'endroits.

Des vaisseaux nouvellement arrivés de Hollande, apportèrent la nomination du baron Van-Plettemberg au gouvernement du Cap et de la colonie; il ne tarda point à prendre possession de sa nouvelle dignité.

Je reçus pour mon compte des nouvelles non moins importantes : outre les lettres par lesquelles mes patrons m'accusoient la réception de tous mes envois, et me témoignoient toujours la même bienveillance, ils

y avoient joint une somme suffisante pour payer les dettes que j'avois contractées pendant un séjour de deux années.

Un vaisseau anglois destiné pour le Bengale, nous amena une Angloise d'un bien rare mérite. Madame Monson avoit entrepris ce long et pénible voyage, pour ne pas se séparer de son époux qui alloit rejoindre un régiment des Indes, dont il étoit nommé colonel, et pour étudier l'histoire naturelle. Pendant son séjour au Cap, cette savante fit elle-même plusieurs belles collections, sur-tout dans le règne animal : M. Masson et moi étions souvent de ses promenades; et comme j'eus le bonheur de contribuer à augmenter ses richesses en histoire naturelle, elle voulut que j'acceptasse une superbe bague, comme un gage de sa reconnoissance. Madame Monson pouvoit avoir soixante ans; elle savoit plusieurs langues, entre autres le latin : elle avoit amené à ses dépens un artiste qui dessinoit les objets d'histoire naturelle les plus rares.

Le gouvernement du Cap ayant résolu d'envoyer cette année un vaisseau à Madagascar, pour y acheter des esclaves, le gouverneur me proposa de faire ce voyage, en qualité de premier chirurgien : j'aurois

eu le plus grand plaisir à visiter cette isle immense et célèbre, si depuis long-tems je n'eusse conçu le projet de parcourir la partie septentrionale de l'Afrique : je remerciai donc le baron de Plettemberg, et lui présentai, pour me remplacer, mon compatriote et ami, M. Oldenburg, qui, depuis deux ans, faisoit des voyages pour se perfectionner dans la botanique. M. Oldenburg fut reçu en qualité d'assistant; mais il ne put résister à la chaleur du climat, et périt dans cette isle mal-saine.

Il m'en coûtoit beaucoup de laisser échapper une occasion qui probablement ne se représenteroit jamais, l'isle de Magadascar étant sur-tout si peu connue; mais j'avois formé le dessein de visiter complètement l'extrémité de l'Afrique, dans tous ses points et dans toutes ses dimensions, et j'avois vu différens objets provenant de ces contrées, qui augmentoient encore mon envie. Entre autres choses, le conseiller Berg m'avoit montré une plante singulière (1), qu'un

(1) *Hydnora Africana. Aphyteia hydnora.* Linn. fils, Supplém. page 301. C'est en effet une plante bien singulière, en ce qu'elle n'a ni tige ni feuilles, et qu'elle ne consiste qu'en une grande fleur sessile, qui sort de

colon lui avoit envoyée, comme curiosité rare : on la nomme dans le pays, *Jackals-Kost* (1). En anatomisant ses fleurs, je vis que c'étoit une des plantes les plus intéressantes que j'aie découvertes jusqu'alors. Il n'en falloit pas davantage pour me déterminer à presser mon départ, afin de pouvoir examiner cette plante, et plusieurs autres, dans leur pays natal.

Je fis donc les mêmes préparatifs que les années précédentes, et j'eus pour compagnon de voyage M. Masson, maître jardinier anglois, qui n'avoit pourtant pas envie de faire cette année de longues courses.

---

la terre, comme la clandestine. Cette fleur est solitaire, droite, charnue, coriace, infundubiliforme, semi-trifide. On rapporte cette plante à la monodelphie triandrie, dans le système sexuel. Voyez-en la figure dans mes *Illustrat.* pl. 586, d'après celles de M. Thunberg et de Gærtner. *Lam.*

(1) Le manger du Jacal.

SEPTIÈME PARTIE.

Du 29 septembre 1774, au 1er mars 1775.

CHAPITRE PREMIER.

Voyage à Rogge-Veld : du 29 septembre au 3 décembre.

Le 29 septembre je partis pour mon troisième voyage dans l'intérieur de l'Afrique.

Après avoir passé Zout-rivier et Mosselbanks rivier, nous descendîmes à Vischerhoek, ferme à grain appartenant à la Compagnie, et dont le gouverneur a la jouissance : on y avoit semé cette année quatre-vingts tonneaux de grains.

Les bestiaux de cette ferme avoient la maladie des urines : on l'attribuoit à (1) l'euphorbe génistoïde.

(1) *Euphorbia genistoïdes.* Berg. cap. 146. J'ai donné la description de cet euphorbe dans mon *Dictionnaire* (vol. II, p. 430, n°. 66), d'après des exemplaires que j'ai reçus du Cap, par le naturaliste Sonnerat. *Lam.*

Les colons employoient avec beaucoup de confiance, des coquilles d'œufs d'autruches, pulvérisées et mêlées avec du vinaigre; ils en faisoient prendre une tasse aux bêtes malades. Les graviers de la résine d'euphorbe, qui s'attachoient à l'urètre, sortoient quelquefois tout blancs et de la longueur du doigt.

Le 30, nous nous rendîmes à cheval chez Matth. Greef, sur les bords de Mossel-Banks-rivier, en passant auprès de l'habitation d'Engelar.

Les petits buissons et les plaines basses et sablonneuses des environs, nourrissent une grande quantité de lièvres; mais ils sont si secs, que malgré la facilité de s'en procurer autant qu'on voudroit, personne n'est tenté d'en tuer un seul.

Le melon d'eau des Hottentots a ici une grande réputation; c'est une racine pleine de jus, qu'ils nomment *Kou*, dont on fait de la farine, ensuite du pain.

Le 2 octobre, nous passâmes Mossel-Banks-rivier, et visitâmes successivement Georges Kutse et Abraham Bosman, au pied de la montagne de Paarl.

Quoiqu'elle ne soit ni haute ni longue, elle abonde tellement en sources, qu'elle

peut fournir de l'eau aux habitations situées des deux côtés : il y a un grand moulin construit au bas.

L'église est bâtie sur la côte orientale de la montagne.

La plupart des habitans se bornent à la culture des vignes, dont les ceps ont, en général, une cinquantaine d'années, et produisent un vin délicat et savoureux ; ils sèment peu de grains ; leur terroir ne produit pas beaucoup, et ne nourrit que peu de bestiaux.

Nous restâmes deux jours pour visiter toutes les parties de la montagne : parvenus sur le sommet du côté de l'orient, nous vîmes un endroit nommé la cave de la Compagnie. C'est une grande grotte, assez creuse, située au-dessus d'une autre moins considérable : ces deux trous forment une espèce de cave voûtée, ouverte par les deux extrémités : il y règne une fraîcheur très-agréable.

On appelle diamans de Paarl, deux grandes montagnes nues, escarpées, et de forme presque conique. Leur base a une telle étendue, qu'il faut au moins une heure pour en faire le tour.

Le 5 chez Jean Van-Aarde, auprès de

Paardeberg (1), qui est un peu plus haute que Paarl; elle doit son nom aux zèbres, ou chevaux sauvages (2) du Cap, qui s'y trouvoient autrefois en grand nombre. Le gouvernement n'y conserve qu'une douzaine de belles bêtes, qui vivent très-paisiblement et qui ne sont pas du tout ombrageuses.

Le 7, à l'habitation de Losper.

Le 8, nous passâmes auprès de celles de Pierre Losper et de Jean Walther, pour nous rendre à la ferme de Breyers, non loin de Riebeck-Castel, fondateur et premier gouverneur de la colonie. Cette montagne est d'une hauteur considérable et fort escarpée de tous côtés.

Un jour, tandis que l'on dételoit nos voitures pour laisser paître nos bêtes, nous essayâmes nous deux mon compagnon de voyage, de monter sur le plus haut sommet de cette montagne; nous commençâmes par une extrémité, et fûmes obligés d'en faire presque le tour, pour parvenir jusqu'à la cime : quand nous y fûmes arrivés, nous vîmes très-bien nos voitures directement sous nos pieds; mais plusieurs

(1) Montagne du cheval.

(2) *Equus zebra.*

escarpemens nous en séparoient, et nous croyions être obligés de reprendre le chemin par où nous étions venus. Il ne s'agissoit pas moins que de faire une course d'un mille ; cependant tout en nous promenant et en rassemblant des plantes rares, je trouvai un chemin beaucoup plus court, mais aussi plus dangereux, qui conduisoit de l'autre côté de la montagne ; c'étoit une crevasse longue de quelques brasses, et si étroite qu'une personne de taille et de grosseur médiocres, avoit peine à y passer; dans certains endroits elle étoit taillée à pic : je m'y hazardai, et en grimpant avec mes pieds et mes mains, je passai de l'autre côté, où je me trouvai à une portée de fusil de nos voitures. Mon camarade et son chien restèrent stupéfaits : tous deux auroient bien voulu me suivre, mais la hardiesse leur manquoit : le chien hurloit en faisant mille tentatives, sans oser cependant avancer. Cet acte de témérité me procura une très-petite plante que je trouvai dans une fente de la montagne, et que depuis j'ai inutilement cherchée par-tout ailleurs.

Le 11, au gué et au bac de Vlier-Muys : nous trouvâmes sur notre chemin, la ferme

de Lombard, de Owerholsen, et la montagne à miel, qui est basse et peu étendue.

Le 12, au dépôt des bestiaux de Wielhem-Burgen, auprès du gué et de la rivière de Matjes, que nos voitures passèrent dans un bateau et nos bêtes à la nage.

Le 13, j'observai un arc-en-ciel dont les couleurs étoient assez pâles; il étoit formé par un brouillard qui montoit.

Le 14, à l'habitation de Hanekamp, auprès de la montagne de Picket, dont la direction est ici du nord au sud; mais la partie du nord-est forme une courbure vers le nord-ouest : en outre, l'extrémité septentrionale de la montagne se prolonge jusqu'à la longue chaîne de montagnes, qui s'étend elle-même jusqu'au rivage de la mer. On voit aisément que la montagne de Picket a une direction absolument différente de toutes les autres montagnes, mais uniquement dans sa partie orientale; car vers le nord, elle ne s'écarte pas de la direction du sud-est au nord-ouest. Cette montagne plus haute que Riebeck-Castel, est très-escarpée, et même inaccessible dans plusieurs endroits de ses parties orientales et septentrionales.

Elle

Elle produit un buisson nommé *sand-olive* (1) ; il a un bois dur qu'on fait sécher : la décoction de ce bois est purgative : on en prend contre la fièvre.

Les buissons dispersés sur ces plaines donnent retraite à un grand nombre de tigres : je n'ai pas entendu dire qu'ils aient commis de meurtre ; mais j'ai vu plusieurs personnes blessées par ces animaux. Ils préfèrent un bouc sauvage à un mouton. Plus rusés et bien moins généreux que le lion, ils ne manquent guère de sauter sur les personnes qui passent auprès du buisson dans lequel ils se couchent, sur-tout si l'on s'amuse à répéter *sa sa sa*.

On m'a raconté l'anecdote d'un esclave de Madagascar, qui, passant près d'un buisson, avoit été attaqué et grièvement blessé par un tigre : quoiqu'il eût perdu considéra-

---

(1) Olivier de sable. (*Dodonæa augustifolia*). On donne aussi à cet arbrisseau le nom de bois de reinette, parce qu'il a une odeur qui approche de celle de la pomme de reinette. Cet arbrisseau ressemble beaucoup au *dodonæa viscosa* de Linnée ; mais ses feuilles sont plus longues et beaucoup plus étroites : elles sont linéaires, pointues, et pareillement visqueuses dans leur jeunesse. Voyez-en la figure dans mes *Illustrations*, pl. 304, f. 2. *Lam.*

blement de sang, cependant il avoit eu la force de saisir son ennemi à la gorge, et de l'étouffer dans ses bras : on trouva les deux champions étendus par terre; l'un mort et l'autre évanoui par la perte de son sang.

Le tigre du Cap est de la petite espèce, c'est-à-dire, à-peu-près de la grosseur d'un chien.

Les éléphans étoient autrefois très-nombreux dans ces campagnes, mais on les a détruits : cet énorme animal, haut de dix-huit pieds, n'a pas de meilleur asyle, quand on le poursuit, que l'eau ou des crevasses de montagnes.

A notre arrivée auprès de la montagne de Pieket, nous tuâmes une espèce de tourterelle (1); elles sont très-communes plus avant dans l'intérieur des terres; mais il n'y a pas plus de sept ans qu'elles ont commencé à paroître si près du Cap.

Les environs de la montagne ne produisent que très-peu de stapelle quadrangulaire (2), plante abondamment garnie de

(1) *Roode turtel duyv*, tourterelle rouge. (*Colomba Senegalensis.*) La tourterelle à gorge tachetée du Sénégal. *Buff. Hist. nat. des Ois.* 2, p. 553.

(2) *Stapelia incarnata.* Linn. f. Suppl. 171. Cette

branches, mais sans feuilles : les Hottentots la mangent après en avoir ôté la peau et les épines.

Vogel-Valley est une espèce de marais situé au pied de la montagne, vis-à-vis de Paarl; les bécasses et tous les oiseaux aquatiques y sont très-nombreux.

Les chemins sont ici sablonneux et pénibles, comme autour de Saldanha-Bay.

A peu de distance et au nord de la montagne de Pieket, sont situées celles de Capitain-Kloof, de Drey-Fonteyn (1), et enfin, celle des Babouins, dont les différentes branches s'étendent jusqu'au rivage de la mer.

Nous visitâmes la ferme de Carrel-Speck, située au bas de la montagne de Pieket, celles de Gert-Smidt, et de Dirck-Kutse. Ici commence Verlooren-Valley, qui semble

---

stapèle, comparativement aux autres espèces de ce genre, est remarquable par ses petites fleurs. Il est étonnant que les Hottentots puissent manger cette plante sans en être incommodés ; car presque toutes les plantes de la famille des apocins (et celle-ci est de ce nombre), contiennent un suc laiteux, gummo-résineux, purgatif ou émétique. *Lam.*

(1) Les trois fontaines.

sortir du sein de cette longue chaîne de montagnes. Nous nous arrêtâmes chez André Greef.

Toutes ces fermes ont dans leurs dépendances des vignes, des terres labourables et de superbes jardins.

Je cueillis ici un citron qui en renfermoit un autre également garni de son écorce; mais aucun n'avoit de graine. L'écorce du citron intérieur avoit un goût amer.

Je vis aussi un œuf d'oie qui en renfermoit aussi un autre. Le premier avoit un jaune, le second n'en avoit pas.

Les autruches, qui sont ici très-nombreuses, font beaucoup de tort aux colons. Elles viennent par troupes manger les épis du froment sur pied, et ne laissent que la tige. Le corps de cet oiseau est à-peu-près de niveau avec la tête du grain; et pour manger, il baisse le col, de manière qu'on ne peut l'apperccvoir : mais au moindre bruit il lève sa tête emmanchée sur son long col, et voit de très-loin. Il lui est donc très-aisé de prendre la fuite avant que le chasseur soit à portée de le tirer. Cet oiseau, en courant, a le port fier, et ne paroît pas se hâter, quoiqu'il marche très-vîte, sur-tout quand il a le vent bon; car alors il

bat des ailes, et il est impossible que le meilleur cheval puisse jamais l'atteindre. Cependant quand il fait chaud, que le tems est calme, ou qu'on lui a cassé les ailes, il marche bien moins vîte.

Me promenant un matin à cheval, je passai auprès d'une femelle d'autruche qui couvoit; elle se leva et se mit à me poursuivre pour m'empêcher de voir ses œufs ou ses petits : dès que je retournois et que je poussois mon cheval de son côté, elle fuyoit; mais lorsque je continuois mon chemin, elle se remettoit à me poursuivre.

J'ai entendu dire ici aux paysans, que les œufs d'autruche renferment une ou deux pierres blanches et dures, grosses comme une petite fève, un peu plates et polies. On les taille et on les incruste pour faire des boutons : mais je n'ai jamais été assez heureux pour trouver une seule de ces pierres.

Nous vîmes ici beaucoup de perdrix dans plusieurs endroits; elles nous parurent peu sauvages, car tandis que nous marchions au trot, elles se contentoient de fuir en s'écartant un peu de la route, et nous pouvions à peine les joindre : mais alors elles prenoient leur vol en poussant des cris aigus.

Verlooren-Valley est le nom d'une petite rivière qui tire sa source de la chaîne des montagnes, et se décharge dans la mer. Ses bords sont couverts d'herbes, particulièrement de joncs et de roseaux (1) qui ont souvent plusieurs aunes de haut; ils empêchent même de voir l'eau dans plusieurs endroits. Une multitude innombrable d'oiseaux se cantonnent dans ce rempart impénétrable de joncs, et y font leurs nids, particulièrement le héron hupé, le crabier bleu, ainsi que des canards et des poules d'eau (2). Cette rivière est étroite en beaucoup d'endroits; mais elle s'élargit à mesure qu'elle s'approche de la mer. Elle a même plusieurs trous extrêmement profonds. Elle se jette dans l'Océan vers le nord; et quand elle est basse, son embouchure paroît entièrement à sec et encombrée par le sable. L'eau y est stagnante. Plus on approche du rivage, plus on enfonce, et les joncs sont moins épais.

Cette rivière fait plusieurs détours et passe entre deux monticules peu élevées; son eau est douce et très-bonne : mais

(1) *Carex, arundo.*

(2) *Ardea major, cærulea. Anates, fulicæ.*

plus près de la mer, elle acquiert une certaine salure, sur-tout dans les tems secs. Nous séjournâmes sur ses bords, et y couchâmes plusieurs nuits à la belle étoile. Nous suivîmes son cours à travers des plaines maigres et sablonneuses, qui ne sont habitées par aucun colon. On n'y rencontre que quelques dépôts de bestiaux, presque tous confiés à des Hottentots.

A l'entrée de Verlooren-Valley, en face de l'extrémité même de la montagne de Pieket, s'avance une chaîne de montagnes qui s'étend jusqu'au rivage où se termine Verlooren-Valley, et borde cette petite rivière.

Il sort aussi de la montagne de Pieket quelques branches de montagnes qui se terminent de l'autre côté de Verlooren-Valley.

Cette longue chaîne de montagnes, qui s'étend depuis le Cap Falso, près de la montagne des Hottentots Hollandois, en traversant tout le pays, se termine ici en collines et en hauteurs éparses çà et là, de manière qu'on n'est pas obligé, dans cette partie septentrionale, de franchir cette chaîne de montagnes comme du côté de Roodesand et dans les défilés de Piekeniers.

Nous attrapâmes une innombrable quan-

tité de vermines auprès d'une ferme où les Hottentots gardoient des bestiaux. Nous avions eu soin cependant de nous établir à une grande distance de leur demeure. Mais avant notre arrivée ils avoient probablement secoué leurs pelisses dans cet endroit. A peine y fûmes-nous assis pour profiter de l'ombre de nos voitures, selon notre coutume, que nous nous sentîmes assaillis de tous côtés ; nous fûmes très-occupés pendant plusieurs jours à nous délivrer de ces hôtes importuns.

Ces champs sablonneux et couverts de buissons, fourmillent de serpens. Il ne se passoit pas de jour que nous n'en prissions plusieurs : nous les conservions dans de petits barils pleins d'eau-de-vie. Tandis que nous étions assis à terre pour prendre nos repas, ils nous passoient entre les jambes ou entre les cuisses sans nous faire le moindre mal. Un entre autres s'entortilla autour de ma jambe gauche ; je le secouai doucement sans qu'il me mordît. Un autre se glissa sous mon ventre tandis que je dormois étendu à terre, et passa ensuite sur les jambes nues d'un de mes camarades de voyage, couché auprès de moi, sans nous faire la plus légère piquure. Je suis donc autorisé à croire

que les serpens ne mordent qu'autant qu'on les foule aux pieds ou qu'on les provoque d'une manière quelconque ; alors ils sont obligés de se défendre. J'en ai beaucoup vu traverser le chemin très-pacifiquement, et passer même entre les jambes des chevaux.

Les taupes se creusent ici des trous nombreux et profonds, qui rendent même la route dangereuse pour les chevaux ; quand ils y mettent les pieds, ils courent risque de s'abattre.

De Verlooren-Valley nous allâmes à Lange-Valley, rivière semblable à la précédente, mais bien plus petite. La longue et sèche campagne de Carro nous séparoit des montagnes, et il falloit la traverser pour nous rendre dans un endroit qu'on nomme Heeren-logement (1).

Le terrain est très-sec, les montagnes sont fort sablonneuses et les dépôts de bestiaux assez clair-semés : les colons n'y demeurent même pas ; mais ils ont à leurs gages des Hottentots chargés du soin de leurs troupeaux, qui forment l'unique richesse du pays, parce qu'il n'y croît rien.

(1) Logement des maîtres.

Il est trop maigre et trop sec pour qu'on puisse y faire seulement des jardins.

Le 25, avant de nous rendre au logement des maîtres, nous trouvâmes sur notre route plusieurs petites vallées peu profondes, des vallées déjà desséchées par les chaleurs de l'été. Elles avoient un aspect singulier, à cause des couches d'argile de différentes épaisseurs que les eaux de la pluie avoient déposées. La couche la plus basse est ordinairement la plus grossière et renferme des matières hétérogènes qui s'y trouvent déposées selon leur pesanteur. La couche supérieure étoit si fine et si sèche, qu'elle finissoit par s'attacher aux lèvres comme une pipe neuve.

J'ai rassemblé plusieurs de ces pierres et beaucoup d'autres, que j'ai envoyées au cabinet minéral de l'académie d'Upsal.

Je trouvai sur ma route une plante (1)

---

(1) *Codon royeni.* Ce codon constitue un genre particulier, qu'on peut rapporter à la famille des solanées. C'est une plante frutescente, toute hérissée d'aiguillons blanchâtres ; caractère qu'on a omis dans la première description qu'on en a publiée, et que j'ai rétabli dans celle que j'ai donnée dans mon *Dictionnaire* (vol. II, p. 62). C'est une particularité remarquable de trouver dans la famille des solanées, une

que je cherchois depuis long-tems. Il n'y en avoit qu'un seul buisson, mais je ne l'oublierai pas. C'étoit une des plus chaudes journées de l'année; nous craignions pour la vie de nos bêtes, et nous étions nous-mêmes, pour ainsi dire, enflés.

Le buisson dont je viens de parler étoit tout hérissé d'épines blanches, fragiles et polies. Quand mon compagnon et moi courûmes à l'envi pour avoir les plus belles fleurs, nous nous piquâmes de manière à nous en ressentir pendant plusieurs jours.

Nous arrivâmes enfin au Logement des maîtres, harrassés de fatigue et n'en pouvant plus. Il est situé dans une vallée environnée de montagnes et d'une colline passablement haute, qu'il nous falloit traverser pour nous rendre dans une autre contrée aussi peu fertile que celle que nous venions de quitter.

L'endroit même désigné sous le nom de Logement des maîtres, est agréable, environné de petits bois, avec un ruisseau

---

plante dont les fleurs ont dix étamines, le calice et la corolle à dix divisions. Meerburg a figuré cette plante (*voyez* pl. 37), et Gartner (vol. II, page 87, t. 95) nous a donné les détails de son fruit. *Lam.*

d'eau douce. A gauche, dans la partie occidentale de la montagne, est un grand trou, semblable à une salle ; j'y montai et je trouvai les noms de plusieurs voyageurs écrits sur la muraille. Je visitai encore une autre grotte voisine de celle-ci, et beaucoup moins grande.

La première avoit une fente dans laquelle un arbre (1) avoit pris racine. Il étoit d'une très-belle venue et avoit plus de quatre aunes suédoises de haut. Il ne pouvoit cependant avoir d'autre eau que celle de la pluie, qui sans doute se conservoit dans la fente même.

Toutes les montagnes d'ici et des environs sont sèches, maigres, brûlées et couvertes de grosses pierres, nues et isolées les unes des autres.

Tandis que nous nous reposions et que nous laissions reprendre haleine à nos bêtes, un colon qui venoit d'Olifants-rivier, nous annonça qu'il y avoit sur la route que nous devions prendre, un lion nouvellement descendu des montagnes, qui avoit déjà poursuivi un Hottentot.

Comme nous n'avions pas d'autre che-

(1) Probablement un *sideroxylon*.

min, il fallut bien nous décider à braver le danger. Le lendemain 26 nous nous mîmes en marche; et pour être mieux en état de défense, nous voyageâmes à cheval pendant toute la journée, avec notre fusil chargé à balle sur notre épaule, et tout armé. Nous arrivâmes après la nuit close chez Pierre Vanseele à Olifants-rivier, où des gens très-affables envers les étrangers nous retinrent pendant quelques jours.

Toute la route est sablonneuse, et les éminences que nous franchîmes offrent des rochers nuds et une pierre de sable rougeâtre, composée de petites pierres qui semblent s'être réunies et condensées pour former le rocher, mais après avoir été polies par les vagues de la mer.

Plusieurs montagnes de cette contrée sont aussi plates en dessus que les montagnes de la Table. Elles se terminent derrière Olifants-rivier, avant de parvenir jusqu'au rivage dont elles sont séparées par une plaine nue et large d'une journée de chemin. Les montagnes de Boeke-Veld, situées de l'autre côté d'Olifants-rivier, finissent également sur le même rivage, par des escarpemens très-élevés et non pas en pentes douces.

On trouve ici des melons d'eau des Hottentots, nommés *kamerup;* c'est une racine remplie de jus. Ils mangent encore une autre racine de lobélie (1), qu'ils appellent *karup.* Ils ont aussi le talent de faire une liqueur enivrante en mêlant le jus de la racine d'une ombellifère (2) avec du miel.

Le colon me porta ses plaintes contre un oie sauvage (3) qui s'étoit fixé dans la grande rivière d'Olifant, tout près de l'habitation, et qui faisoit beaucoup de dégât dans ses bleds. Il avoit déjà tiré cet oiseau avec de la dragée, mais il ne l'avoit que légèrement blessé : cette mal-adresse n'avoit servi qu'à rendre l'oiseau plus sauvage et plus méfiant. Il s'envoloit de l'autre côté de la rivière, du plus loin qu'il appercevoit des gens de l'habitation, et personne ne pouvoit en approcher à la portée du fusil. J'imaginai qu'en qualité d'étranger, je lui serois moins suspect. En effet, je le guettai si bien

(1) *Lobelia.*

(2) *Moore vortet.*

(3) *Anas Ægyptiaca.* C'est l'oie d'Egypte de Buffon, *Hist. nat. des Ois.* 9, page 79, t. IV, planche enlum. nos 979, 982, 383. *Lam.*

un certain jour, que je parvins à l'abattre, à la grande satisfaction de mes hôtes.

Comme nous avions à traverser, en sortant de cette ferme, une vaste plaine, unie et aride, notre digne hôtesse s'occupa de la meilleure grace du monde à nous faire des provisions de biscuit, de pain, de beurre, de viande fraîche, &c.

Nous mîmes notre bagage dans un bateau, pour le conduire de l'autre côté de la rivière, qui est ici très-large : nos bestiaux le suivirent à la nage en traînant nos voitures. Des bosquets composés de différentes espèces d'arbres ornent les bords d'Olifants-rivier. Je remarquai beaucoup de *mimosa nilotica* ou acacie d'Egypte.

Le 30 nous nous rendîmes à cheval au bas de l'extrémité des montagnes : la première et la plus avancée se nomme Windhoek (1); une autre, Maśkauma. Nous mîmes pied à terre à un dépôt de bestiaux nommé *Trutru*, et appartenant à Ras.

Quoique j'aie déjà parlé plusieurs fois du melon d'eau des Hottentots, je ne parvins à voir cette racine qu'ici sur les côteaux d'alentour. Elle est presque ronde comme

(1) Coin du vent.

une boule, un peu jaunâtre et dure comme une rave. Elle a à-peu-près un quart d'aune de diamètre, un goût agréable et rafraîchissant. C'est un des mets favoris des Hottentots. Sa fleur n'étoit pas encore bien éclose, mais elle me parut tenir de la famille des apocynées (1), et au genre céropege ou périploque (2).

Les champs étoient absolument desséchés; il ne restoit de l'eau que dans les crevasses et quelquefois au pied des montagnes, et tout le pays en général est si maigre, qu'il n'y a pas moyen d'y former d'habitation.

Nous avions en face de nous la montagne de Boek-lands, qui se prolonge considérablement du côté de la mer, et qui forme plusieurs pointes droites et parallèles, qui ressemblent à autant de côteaux.

---

(1) *Contortæ.* Linnée, dans l'un de ses ordres naturels qu'il nomme *contortæ*, ayant confondu deux familles très-différentes, savoir, les apocynées et les rubiacées, puisqu'il réunit dans ce même ordre le *genipa* et le *gardenia* avec le *plumeria* et autres genres des apocynées, il convient de ne plus citer comme famille cet ordre des *contortæ*, parce que cela peut induire en erreur. *Lam.*

(2) *Ceropegia periploca.*

Le 31 nous continuâmes notre marche à travers le désert, qui devenoit de plus en plus aride. Dans une étendue de trois journées, nous ne trouvâmes que trois endroits où il restoit encore un peu d'eau salée. Comme ils sont à quelque distance du chemin, un étranger peut les passer sans s'en appercevoir, et risque ainsi de périr avec ses bêtes de somme. Nous rencontrâmes heureusement un villageois qui revenoit du Cap et qui suivoit le même chemin que nous; mais comme nos bêtes étoient trop fatiguées pour le suivre, je le priai de dresser un poteau dans les endroits où il faudroit faire halte, et sur-tout où nous pourrions trouver de l'eau, qui, quoique salée, n'en est pas moins précieuse au milieu de ces plaines arides.

Le même soir nous apperçûmes le premier poteau; c'étoit dans un endroit nommé Enkelde-dorn-boom-rivier (1). Mais le lendemain point d'indication, et conséquemment point d'eau. Nos bêtes n'en pouvoient plus de chaleur et de soif, et nous eûmes toutes les peines du monde à les conduire

(1) La claire rivière d'aube-épine.

au bas de la montagne de Bocke-land (1), où nous n'arrivâmes que le soir, après avoir traversé une place nommée Leuwen-Dais(2): nous y passâmes la nuit auprès d'un petit ruisseau d'eau fraîche, nommé Dorn-rivier (3).

Pendant l'hiver, dans la saison des pluies, les colons amènent leurs bestiaux dans ce canton, qui leur offre alors une nourriture abondante. Les moutons y deviennent quelquefois si gras, que leur viande n'est pas mangeable, et l'on tue toujours les plus maigres. Un boucher qui achète ici un troupeau entier, lui fait faire quarante ou cinquante milles pour le conduire au Cap; en arrivant à la ville, les moutons ont juste le degré de graisse nécessaire pour être bons à manger.

Toutes les montagnes prennent ici leur direction vers la mer, c'est-à-dire, du nord-nord-ouest au sud-sud-ouest. Leur sommet est si plat et si égal, qu'il paroîtroit avoir été nivellé.

A gauche commence une chaîne de mon-

---

(1) Terre des gazelles.

(2) Danse du lion.

(3) Rivière aux épines.

tagnes peu élevées, mais qui s'étend très-loin le long du rivage de la mer.

Tout le pays de Carro abonde sur-tout en ficoïdes (1); il produit aussi quelques crassules, euphorbes et cotylédones (2).

Le bon et officieux colon dont j'ai déjà parlé, avoit eu la complaisance de nous prêter deux bœufs qui nous furent d'un grand secours pour descendre la montagne de Boeke-land. Les nôtres étoient trop épuisés pour soutenir une pareille fatigue. La montagne est si escarpée et tellement hérissée de petites éminences en ardoise, qu'il fallut employer plusieurs Hottentots autour de nos voitures. Ils les retenoient avec des cordages pour les empêcher de verser. Nous avions eu la précaution de n'y pas rester, et nous franchîmes cette montagne à cheval. Le sommet est presque taillé à pic, avec une surface plate et assez riche en herbe. L'air y est plus froid qu'en bas. En gravissant sur cette montagne, nous trouvâmes une espèce d'aloès (3); lorsque

(1) *Mesembryanthema.*

(2) *Crassulæ. Euphorbia* et *cotyledones.*

(5) *Dichotoma.* Cet aloës vient d'être figuré avec quelques détails dans le *Voyage de Paterson en Caffrerie*, planches 2, 3, 4 et 5. *Lam.*

cette plante est parvenue à une certaine grosseur, les Hottentots en creusent la tige et en font des carquois.

Le Boeke-Veld est situé entre le trente et le trente-unième degré de latitude méridional.

Enfin nous arrivâmes d'assez mauvaise humeur, et sur-tout bien fatigués, à la ferme de Clas Loper, que nous nous proposions de visiter l'année dernière; mais on doit se souvenir qu'un événement fâcheux nous empêcha de réaliser ce projet. Nous avions déjà trouvé en lui un guide fidèle et officieux; aussi nous ne fûmes pas étonnés de ses attentions et de sa conduite généreuse à notre égard pendant plusieurs jours qu'il nous retint chez lui : c'étoit un des plus riches propriétaires du canton. Il avoit au moins douze cents moutons, six cents bêtes à cornes et deux cents veaux.

Nous laissâmes sur notre gauche, du côté de la mer, une vaste étendue de pays habité par les grands et petits Namaquas, nation riche et nombreuse. Ils se livrent à l'éducation des bestiaux. Les leurs m'ont paru d'une toute autre espèce que ceux de ce pays et même des Caffres. Ils sont beaucoup plus grands, plus haut montés sur

jambes, et n'ont pas de bosse sur le dos.

La ferme de Clas Loper est située dans le Boeke-land-rivier, qui n'est, à proprement parler, qu'une haute montagne plate dans sa partie supérieure, avec quelques pointes, çà et là, jusqu'au rivage de la mer. Elle est formée en différentes couches; la plus haute est un grès entremêlé de petites pierres rondes; la pluie le fait fendre quelquefois par feuilles.

Tous les environs me parurent très-stériles, conséquemment les colons y ont fait peu d'établissemens. On n'y rencontre que de foibles hordes d'Hottentots avec leurs petits troupeaux; la plupart sont au service de quelques colons établis dans la contrée. Ils reçoivent pour leurs gages des bestiaux ou différentes bagatelles.

Cependant ces Hottentots, aussi-bien que ceux qui habitent plus loin dans Rogge-veld, étoient autrefois nombreux et puissans, et la cause de leur appauvrissement est la même qui a occasionné la ruine de la plupart des Hottentots, leur inexpérience et l'avidité des Hollandois. Mais, par une juste réaction, toutes leurs vexations leur ont été plus nuisibles qu'avantageuses.

La Compagnie faisoit le commerce par

échange avec ces Hottentots; il a cessé par les injustices et les violences des préposés envoyés par le gouverneur, qui sembloit les autoriser par sa coupable indifférence. Cet atroce et stupide agent ne voyoit pas combien les intérêts de la nature s'accordoient avec ceux de la Compagnie, dont il paroissoit uniquement occupé. Le détachement commandé par un caporal, qu'il envoyoit pour troquer de l'arrek, des perles de verre, du fer et autres objets semblables contre des bœufs destinés à la boucherie, prenoit aussi des vaches, des veaux et des moutons : en outre, ces échanges ne se faisoient pas toujours de bonne grace de part et d'autre; on employoit quelquefois la violence envers les Hottentots; on leur prenoit leurs bestiaux chez eux et dans les pâturages. On avoit aussi la bassesse de mêler de l'eau dans l'arrek qu'on leur donnoit. Un trafic aussi peu avantageux dégoûta bientôt les Hottentots. Les uns ne se soucièrent plus d'augmenter leurs troupeaux, les autres abandonnèrent entièrement leur village, se mirent à enlever ceux des colons qui empiétoient sans cesse sur leur pays.

La Compagnie ne profitoit pas toujours

des vexations qui devoient un jour lui devenir si funestes. Il y a mille exemples qui prouvent que ses agens n'avoient pas plus de fidélité envers elle, que d'humanité envers les Hottentots.

Il n'y a pas long-tems qu'un caporal nommé Feldmann fit un échange de cinq cents bœufs, et n'en livra que cinquante à la boucherie de la Compagnie.

Mais on n'entend plus parler de toutes ces infamies depuis l'établissement des colons dans cette contrée. Ils sont maintenant assez riches en bestiaux pour pouvoir en fournir abondamment à la Compagnie. Néanmoins si l'on jugeoit à propos de relever cette branche de commerce, on ne pourroit le faire qu'avec les Caffres ou les Namaquas, qui ont beaucoup de bestiaux, et dont le pays n'a pas encore été entamé par les Européens, et qui conséquemment n'en ont pas éprouvé d'injustice.

Les environs de Boeke-land et leurs habitans, méritent bien de fixer notre attention, et le lecteur ne sera point fâché que je les lui fasse connoître avec quelques détails.

Nous avions à l'orient les montagnes de

Rogge-Veld; plus près, celles de Hautans-rivier, au nord; et une autre chaîne de montagnes, derrière laquelle est située, dit-on, une plaine immense et unie, où se trouvent plusieurs cuves à sel. Toutes ces montagnes sont très-hautes et dominent celle de Boekeland, qu'on nomme aussi Bas du Boekeveld. Il y tombe rarement de la neige, malgré son élévation. La plaine située au-delà est habitée par les Hottentots Boschismans, c'est-à-dire, qu'ils possèdent le pays le plus mauvais, le plus maigre, le plus stérile et le plus froid de la partie méridionale de la pointe de l'Afrique; vers le nord-est, depuis celui des Namaquas, en traversant Rogge-Veld jusqu'aux montagnes de neiges, ce sont les plus pauvres et les plus misérables des Hottentots. Il n'y en a qu'un très-petit nombre parmi eux qui possède des bestiaux; ils n'ont pas toujours une hute pour leur servir d'asyle, ni même une peau pour s'envelopper. Ils mènent une vie errante et vagabonde, ne vivant que de rapine et de vol. Un paysan digne de foi m'assura que ces pauvres Hottentots passent la nuit dans des trous, où ils s'entassent les uns sur les autres; celui qui se trouve dessus

les autres se couvre d'une peau de daim (1) pour se garantir du mauvais tems. Ils sont d'un jaune rembruni, avec des membres foibles et petits; leur ventre, qui est très-protubérant, constitue la plus forte partie de leur individu.

Cependant ces débiles Africains ont, pendant bien des années, inquiété les colons, tant à Rogge-Veld qu'à Sneeberg. Ils voloient les bestiaux, assassinoient les maîtres, et brûloient les habitations. Ils n'ont pas plus épargné les Hottentots que les colons, et les ont même réduits à se mettre au service de ceux-ci pour subsister. On ne manque pas de tems en tems de leur donner la chasse. On avoit encore envoyé l'année dernière trois forts détachemens à leur poursuite dans trois endroits différens.

Nous rencontrâmes un de ces détachemens, composé de cent hommes, dont trente-deux Européens, et le reste étoit des Hottentots. Ils revenoient d'une expédition contre les Namaquas Boschismans. Ils en avoient tué une centaine et fait vingt prisonniers, dont la plupart étoieut de petits enfans. Ils n'en avoient emmené qu'une

(1) *Cervus dama.*

partie. On me parla d'une expédition faite en 1766, où l'on avoit tué cent quatre-vingt-six de ces malheureux : aucun Chrétien n'avoit été tué ni même blessé.

Les Hottentots étant regardés comme les alliés de la Compagnie, on ne les fait pas esclaves : parmi ceux que l'on prend à la guerre, tous les jeunes sont obligés de servir pendant un certain tems sans recevoir de gages ; mais on ne peut les vendre. Un colon qui a élevé à ses dépens un orphelin Hottentot, peut en exiger un service gratuit jusqu'à l'âge de vingt-cinq ans : mais à cette époque le jeune Hottentot a la liberté de quitter son maître, ou de continuer à le servir aux conditions dont ils conviennent ensemble.

La Compagnie a établi plusieurs postes du côté de l'orient, pour mettre les propriétés des colons à l'abri de toute insulte de la part des Boschismans ; mais il n'y en a pas un seul à l'occident, de l'autre côté de la montagne, où il en seroit également besoin. C'est pourquoi les paysans de ces cantons sont obligés de se tenir toujours sur la défensive, d'avoir des armes chez eux. Le plus riche fournit ordinairement aux autres des balles, de la poudre, des chevaux. On choisit pour caporal de campagne un paysan qui est alors

exempt de la garde bourgeoise. Quand il s'agit d'une expédition considérable, le Gouvernement envoie aux frais de la Compagnie de l'eau-de-vie, des fers pour garotter les prisonniers, de la poudre et du plomb.

Quand un étranger entre dans la maison d'un colon, les Hottentots qui s'y trouvent ne manquent pas de lui donner un nom qui ait quelque rapport à son air ou à sa profession. C'est ce qui m'est arrivé plusieurs fois, ainsi qu'à mes compagnons de voyage.

Quoique j'aie déjà parlé de la manière ingénieuse dont ils allument du feu avec deux bâtons, je n'ai pas encore décrit leur procédé : il est fort simple et fort sûr. Ils prennent deux morceaux de bois extrêmement dur; l'un rond et l'autre plat, avec un trou dans le milieu. Ils couchent celui-ci à terre et l'affermissent avec le pied; après avoir éparpillé de l'herbe sèche autour du trou, ils y insinuent le morceau de bois rond et le tournent avec tant de force et de vivacité, qu'il s'allume par ce frottement et met le feu à l'herbe.

Quand nous faisions cuire de la viande à l'étouffée au milieu des champs, les Hottentots venoient, dès qu'elle étoit retirée du feu, prendre de la graisse et du noir même

de la marmite pour se frotter le corps.

Les Boschismans ont quelquefois un javelot dont le bâton est plus gros et plus court que celui de l'assagay des Caffres : non-seulement ils le lancent, mais ils s'en servent encore pour tuer les bœufs qu'ils volent aux colons. Les armes avec lesquelles ils font la guerre, sont l'arc et les flèches empoisonnées qu'ils lancent avec assez d'adresse ; c'est même pour eux une étude : leurs flèches sont armées d'un fer mince à trois pans, adapté à un os long d'un doigt, et dans lequel on enfonce un bout de jonc; ce fer et le lien qui l'unit à l'os, sont ensuite frottés de venin de serpent préparé. Les Boschismans sont les plus adroits tireurs de tous les Hottentots : on prétend qu'avec leurs flèches, ils manquent rarement leur coup à la distance de deux cents quatre-vingts pas, et ils évitent celles de leurs ennemis avec une étonnante agilité ; ils peuvent sur ce point rivaliser les babouins, qui éviteroient même nos balles à fusil, s'ils pouvoient les appercevoir. Un cheval peut à peine les atteindre à la course en rase campagne, mais jamais dans des chemins pierreux, ou sur des montagnes. Je m'amusois sur-tout à les entendre pester et

jurer quand le tonnerre grondoit : ils attribuent ce bruit à un génie mal-faisant.

Ils endurent la faim très-paisiblement, et se contentent de se serrer le ventre jusqu'à ce que leur nombril touche, pour ainsi dire, à l'épine du dos; mais ils se dédommagent bien quand leurs provisions le leur permettent : enfin leur estomac est d'une complaisance peu commune, et la peau de leur ventre est d'une élasticité très-commode pour le genre de vie qu'ils mènent.

La manière dont ils préparent le venin des serpens est assez curieuse pour trouver ici sa place. Quand un Boschisman a tué un serpent, il commence par lui couper la tête avec ses dents, détache ensuite la vessie qui renferme le poison, et la laisse au soleil jusqu'à ce qu'il acquière une certaine consistance; il le mêle avec le jus d'un bois venimeux (1), qui contribue à fixer le poison au fer de la flèche.

On m'a parlé d'un procédé assez simple, par le moyen duquel les Boschismans, et

(1) C'est ordinairement du *cestrum venenatum*. Ce n'est pas le *cestrum venenatum* de mon *Dictionnaire* (vol. I, page 688, n°. 5), qui est le *cestrum laurifolium* de mes *Illustrations*, n°. 2276; mais c'est l'espèce déjà mentionnée par Burmann (*Flor. Capensis*

même tous les Hottentots, se préservent des dangereux effets du poison et de la morsure des bêtes venimeuses; ils se font mordre par des serpens et par des scorpions jusqu'à ce que le venin n'opère plus sur eux; mais il arrive que ces essais coûtent la vie à plusieurs d'entre eux. On m'assura que l'urine d'un Hottentot qui avoit résisté à ces épreuves étoit un excellent contre-poison, et qu'on en faisoit boire aux personnes mordues par des serpens.

La campagne leur offre ici un végétal dont ils font beaucoup d'usage : ce sont des oignons venimeux (1) qui produisent de beaux bouquets de fleurs. La racine n'est guère moins grosse que le poing; les Hottentots s'en servent pour empoisonner les flèches avec lesquelles ils tuent le petit gibier, comme la gazelle sautante (2), &c. On

---

prodr. page 5), que je nomme, dans mes Illustrat. *cestrum oppositifolium* (n°. 2279), et dont j'ai fait représenter un rameau (pl. 112, f. 2). *Lam.*

(1) *Amaryllis disticha* (*gift bolles*). C'est l'*hœmanthus denudatus* de mes *Illustr.* Il est remarquable par sa collerette très-courte, mais qui se voit assez pour prouver que ce n'est point un amaryllis. Cette plante est figurée dans le *Voyage de Paterson*, pl. 1. *Lam.*

(2) *Capra pygargus.*

croit que le poison de ces oignons est plus actif quand ils croissent à l'ombre, que lorsqu'ils sont exposés au soleil.

Les jours suivans nous longeâmes Boekeland, à cheval, jusqu'à Hantoum : dans tout cet espace, le terrain forme une pente douce. A l'entrée du pays de Hantoum, sont des chaînes de montagnes dispersées çà et là : plus loin, la haute montagne de Hantoum qui a une vallée ouverte, à travers laquelle nous passâmes à cheval : cette montagne unie et plate sur son sommet, paroissoit égale à Rogge-veld en hauteur.

Dès que nous eûmes quitté Boeke-land, plus nous avançâmes, plus la plaine de Carro nous parut aride : quelques lits de rivières considérables conservoient encore de l'eau stagnante, qui s'évapore entièrement dans l'été.

Nous traversâmes Hantoum auprès d'un dépôt de bestiaux à Riet-Fonteyn ; ce dépôt appartient à Van-Rhen : nous vîmes aussi celui de Henri Lans, pour nous rendre à l'habitation d'Abraham-Vandick ; c'est un homme très-gras, qui a coutume d'aller au-devant des hôtes dont ses chiens lui annoncent l'arrivée. Il sort même de chez lui pour leur souhaiter le bonjour, et les enga-

ger à venir se reposer. Après avoir marché pendant plusieurs jours au milieu de ce désert, sans y voir un seul être animé, nous fûmes très-étonnés d'y rencontrer une habitation et un homme aussi bien portant que l'affectueux Vandick.

Depuis long-tems nous cherchions la plante spongieuse, nommée hydnore d'Afrique (1); ce ne fut qu'ici que nous la trouvâmes : c'est à coup sûr une des plantes les plus singulières, découverte dans ces derniers tems. Elle croît sur les racines d'un buisson qu'on nomme euphorbe effilé (2). Sa partie inférieure qui en devient le fruit, sert de nourriture quelquefois aux Hottentots, aux civettes, aux zeniks (3), et autres animaux du même genre.

Le 13, chez Christian Bock. Le 14, à

(1) *Hydnora Africana.* Thunb. C'est l'*aphyteia hydnora*, dont j'ai parlé dans une de mes notes précédentes. *Lam.*

(2) *Euphorbia tirucalli.* Cet euphorbe, dont j'ai donné la description dans mon *Dictionnaire* (vol. II, page 417, n°. 15), est fort remarquable par la forme effilée de ses rameaux. Ils semblent presqu'entièrement nuds, quoique les plus jeunes portent de véritables feuilles, mais en petit nombre et fort petites. *Lamarck.*

(3) *Viverræ.*

Rhonnoster-

Rhonnester-rivier, où il nous fallut dételer et passer la nuit, quoique deux jours auparavant un lion eût étranglé un zèbre dans cet endroit même : nous en vîmes des restes; il ne l'avoit pas mangé tout entier.

Les lions sont ici très-communs sur les montagnes. Les colons craignent ces voisins importuns pour leurs troupeaux, et les Boschismans les craignent pour eux-mêmes : je vis plusieurs personnes qui avoient manqué d'en être dévorées; on me parla sur-tout d'un nommé *Korf*, qui ne demeuroit pas très-loin. Un lion s'étoit établi au milieu d'un ruisseau très-voisin de son habitation, aucun de ses gens n'osoit sortir pour aller chercher de l'eau, ou pour mener paître les troupeaux. Korf résolut de débusquer cet animal opiniâtre : suivi de quelques Hottentots très-timides, il va le relancer jusque dans sa retraite; mais comme les joncs ne lui permettoient point d'ajuster, ni même de voir l'animal, il eut l'imprudence de tirer quelques coups de fusil au hazard; à l'instant le lion irrité s'élance vers lui : les Hottentots effrayés fuient, et le pauvre colon se trouve sans défense à la discrétion de son cruel ennemi; cependant il ne perd

pas la tête, et lui enfonce le bras au fond du gosier, saisit sa langue et l'empêche ainsi de mordre : mais enfin, épuisé par la perte de son sang, il tombe évanoui, et le lion retourne dans ses roseaux. Le paysan étant revenu à lui, eut encore la force de se traîner à sa ferme; il avoit cependant les flancs déchirés par les griffes du lion, sa main surtout étoit tellement mâchée qu'il ne pouvoit espérer de guérison : son parti fut bientôt pris; il la posa tranquillement sur un bloc, plaça un couperet à l'endroit où il vouloit faire l'amputation, et ordonna à un de ses domestiques de frapper avec un maillet. L'opération faite, il plongea son moignon dans une vessie pleine de bouse de vache, et se guérit avec des décoctions de différentes plantes odoriférantes, mêlées de cire et de saindoux.

Un autre paysan très-âgé étoit sorti de son habitation avec son fils, pour donner la chasse à un lion : l'animal sauta tout-à-coup sur le père; mais il fut tué par le jeune homme avant d'avoir fait beaucoup de mal à son adversaire.

Les anecdotes rassemblées depuis plusieurs années dans la mémoire des colons, ne

sont pas moins nombreuses que les lions qui en sont l'objet; je les épargne au lecteur, et je me bornerai à celle-ci.

La veuve d'un nommé Wagenard, auprès de Sneeberg, étoit sortie pour chasser un lion qui effrayoit ses bestiaux; le lion lui mangea le bras, et ensuite la tête quand elle tomba évanouie : il dévora aussi une servante hottentote qui étoit venue au secours de sa maîtresse. Les enfans renfermés dans la maison, avoient vu cet horrible spectacle par les fentes de la porte; ils firent un trou sous la porte de derrière, et s'enfuirent à l'habitation la plus voisine.

De ce dangereux endroit nous nous rendîmes à Daunis, habitation récemment brûlée par les Boschismans, et dont le maître s'étoit enfui avec ses gens.

Le pays est plat avec quelques montagnes qui prennent leur direction du nord-est au sud-ouest; nous avions en face de nous les montagnes de Rogge-Veld.

On me vanta ici une racine d'ombellifere (1), dont les Hottentots préparent avec de l'eau et du miel, une liqueur enivrante;

(1) *Umbellata* (moor vortet).

on la recueille par préférence dans les mois de novembre et de décembre.

Le 15, nous côtoyâmes à cheval Drooge-rivier (1); deux paysans qui nous rejoignirent nous dirent que la veille un lion s'étoit mis à notre piste, mais qu'il l'avoit quittée pour se jetter sur un troupeau de moutons.

Le 16, nous longeâmes le pied des montagnes de Rogge-Veld; nous traversâmes une vallée qu'elles forment, et que l'on nomme *la Porte*, et nous montâmes pour arriver à l'habitation de Wilh-Steukamp.

On nomme ce pays le bas Rogge-Veld, non pas qu'il soit plus bas réellement que l'autre Rogge-Veld, mais parce qu'il est plus éloigné du Cap. Tous deux doivent leur dénomination à une espèce de seigle sauvage qui est très-abondant auprès des buissons.

L'hiver est ici très-froid; il y gèle et il y neige. Comme il n'est pas possible que les bestiaux trouvent de quoi vivre pendant cette saison, on les conduit à Carro, les habitans du bas Rogge-Veld qui ont de bonnes maisons, s'obstinent quelquefois à y rester; mais ceux qui demeurent dans le haut, ne peuvent résister, et sont contraints de déloger pendant les froids.

(1) Rivière sèche.

On ne voit pas ici de forêts; il n'y a que de petits buissons de ficoïdes, et de diverses composées, comme les ptérones, les stébès et quelques othonnes (1) : leurs chevaux et leurs brebis trouvent ici d'excellens pâturages, mais il y a peu de bêtes à cornes.

Un grès dur et en grosses masses, très-propre à bâtir des maisons et des kraals, constitue la couche supérieure de la montagne; le lit du milieu est une ardoise, comme on le voit aisément à travers les crévasses; celui-ci est plus épais que le premier; la couche inférieure est un sable rouge, mêlé d'argille avec de grosses et petites pierres rondes. Cette montagne n'est qu'un assemblage d'éminences et de collines, quoiqu'elle n'ait pas proprement de côteaux très-élevés. Il y a environ trente ans que les colons s'y sont établis : ces habitations réunies autour du sommet de la montagne, ne s'étendent pas encore dans la plaine, et ne couvrent qu'une petite portion de terrain.

La majeure partie de Rogge-Veld est d'un

---

(1) *Mesembrianthema.* (Les ficoïdes sont des plantes à feuilles épaisses et succulentes, comme les crassules, les orpins, &c. On les connoît sous le nom de plantes grasses.) *Pteroniæ, stoebæ, othonnæ.*

brun noirâtre, entremêlé d'une légère argille qui se fend : il n'y pleut pas en hiver, non plus qu'à Candebo, mais seulement au printems et en été, et la pluie ne tombe jamais sans tonnerre. Les chemins de Rogge-Veld sont couverts de pierres tendres, rondes ou carrées.

Le 18, chez Jacob Laue.

Le 20, à l'habitation d'Adrien Laue.

Nous apperçûmes ici du haut de la montagne, le pays de Carro situé au bas, Windhoek, Maskamma, la montagne de la Table, voisine de la rivière des éléphans (1), de Froid-Boekeveld, Roodesand et Winterhoek, tous sur la même ligne.

Les montagnes de Roodesand et de Boekeveld, sont plus basses que Rogge-Veld; Carro qui les sépare est plus haut que les plaines du même nom que nous avions passées près d'Olifants-rivier, et Boekland est presqu'au niveau de Maskamma et de la montagne de Boekland.

Le 21, chez Gerd Van-Dyck.

Les habitations dont nous venons de par-

(1) Il ne faut pas confondre cette montagne de la Table avec celle du même nom, située auprès de la ville même du Cap.

ler sont toutes situées dans des vallées, entre des éminences.

Malgré les approches de l'été, il faisoit encore très-froid, il geloit toutes les nuits, et un vent glacial souffloit toutes les après-dînées.

Le 23, à l'habitation de Thomas Nel, ensuite à celle d'Adrien Van-Dyck, auprès de la cime de la montagne où commence une vallée d'une profondeur effroyable qui s'étend jusqu'à Carro : il y a en outre ici un chemin qui conduit à Carro et a Mosterts-Hoek.

Je vis ici une servante hottentote infirme de naissance, du bras gauche; elle n'avoit que l'avant-bras jusqu'au coude : sa mère vouloit la tuer à cause de cette infirmité, comme cela se pratique chez tous les Hottentots; mais un colon compatissant la sauva et la prit chez lui.

Je fus surpris de la vigueur avec laquelle les Hottentots qui servent chez les colons supportent le froid; ils sont presque toujours nuds, couverts uniquement d'une peau de mouton; ils ont rarement des souliers de campagne : à la vérité, plusieurs d'entre eux meurent de froid; ceux qui ne font que perdre connoissance sont enterrés dans les crévasses

des montagnes, comme s'ils étoient morts.

Ils mangent ainsi que les colons des concombres sauvages ou coloquintes (1), confits dans du vinaigre; quoiqu'ils soient fort amers, les moutons en mangent aussi assez volontiers.

Le stapelle articulé (2) est une plante épaisse sans feuille, que l'on prépare et que l'on mange comme des concombres.

Le bois de karré (3), espèce de sumac, qui croît ici, sert à faire les arcs des Hottentots.

Les gazelles sautantes se promènent par troupes nombreuses dans l'intérieur de Boekeveld, et même au-delà. Au bout de plusieurs années, elles font les mêmes émigrations que les souris des montagnes de la Laponie suédoise. Elles arrivent par milliers à la file, et dévorent sur leur passage toute l'herbe qui couvre la terre : rien n'est capable d'arrêter leur marche; quand une mère

---

(1) *Cucumis colocynthis.*

(2) *Stapelia articulata. Hort. Kewensis.* vol. 1, page 310. Cette espèce n'est pas encore décrite ni figurée ; mais elle a été simplement déterminée comparativement aux autres espèces du même genre. Voyez la figure des parties de la fructification de ce beau genre, dans mes *Illustrat.* pl. 178. *Lam.*

(3) [Kare hout.] *Rhus.*

part, elle abandonne ses petits. Elles bravent les coups de fusil des colons, et tous les animaux carnassiers qui en dévorent cependant une grande quantité. Les bestiaux des habitations auprès desquelles elles ont passé ne trouvent plus rien à manger, pas même d'eau pour boire. Les paysans sont obligés de veiller jour et nuit, pour défendre leurs moissons, dont elles ne laisseroient pas un épi.

Le 24, nous campâmes et passâmes la nuit auprès d'une fontaine, au milieu des champs.

Le 25, nous eûmes des montagnes à franchir pour aller à Kreuts-Fonteyn, chez Paul Kerste; nous nous remîmes en chemin dans l'après-dînée; mais à peine avois-je galoppé l'espace de quelques portées de fusil, que les pieds de mon cheval s'enflèrent au point qu'il ne put bouger de place, et je fus obligé de l'abandonner à son malheureux sort : on me dit que probablement il avoit été mordu d'un serpent très-venimeux, long d'un quart d'aune suédoise : ces serpens sont très-nombreux sur les bords d'un petit ruisseau qui coule au bas de l'habitation, et où l'on mène boire les chevaux.

Ici commence la partie du milieu de Rogge-

Veld, qui n'est séparée du reste de la contrée, que par quelques côtes de montagnes.

Le 26, nous logeâmes chez Cornelius Kutsé.

Il n'y avoit pas long-tems que son fils avoit été mordu à la main par un serpent très-venimeux; on avoit d'abord scarifié la partie endommagée, et on y avoit appliqué des ventouses pour attirer le poison; il avoit ensuite trempé sa main dans de l'eau de vitriol qui étoit devenue toute noire; on y mit successivement un emplâtre d'oignon et une autre de sang de tortue : ce sang caillé et sec, une fois posé sur la plaie, se liquéfie et fermente; peut-être le venin du serpent a-t-il une action plus forte sur le sang de tortue que sur le sang humain : ce sang ainsi liquéfié et subtilisé, attire à lui le venin.

Tous les colons qui passent par Rogge-Veld ou par Mostertshoek, pour aller au Cap, paient une somme annuelle pour l'entretien du chemin : le colon dont l'habitation est la plus enfoncée dans le pays, a ordinairement peu de fortune, et beaucoup de rétributions à payer.

Nous rencontrâmes un nouveau détachement qui avoit poursuivi les Boschismans dans cette partie de Rogge-Veld; il étoit

composé de quatre-vingt-dix personnes, parmi lesquelles il y avoit quarante-sept chrétiens ; ils avoient tué ou pris deux cents trente Boschismans : un colon seulement étoit mort d'un coup de flèche.

Le troisième détachement envoyé vers la montagne des neiges, avoit tué quatre cents Hottentots : sept personnes de ce détachement avoient reçu des coups de flèches, sans qu'aucune y ait perdu la vie.

Ces expéditions sont vraiment cruelles, et d'autant plus affreuses qu'elles ont pour but de venger quelques larcins qu'on doit regarder comme une légère représaille de la part des Hottentots ; ils ne font réellement que suivre de bien loin les exemples que leur ont souvent donnés les colons. A la vérité ils enlèvent quelquefois tout le troupeau d'un villageois, et tuent même le berger. Ils chassent ensuite devant eux les bestiaux volés et leur font faire des marches forcées jour et nuit, jusqu'à ce qu'ils soient dans un lieu sûr. Ils tuent les bêtes qui ne peuvent suivre les autres, les font rôtir et les mangent tout en fuyant. Ils envoient des espions sur les hauteurs pour observer si on les poursuit. Les espions sont relevés par d'autres, et viennent rendre compte à la

horde fugitive. Quand elle se croit menacée, elle fuit sur des rochers escarpés. Mais s'ils sont assez heureux pour conduire leur proie dans un asyle où les colons ne puissent les déterrer, ils y construisent des huttes (1), y forment un kraal ou village, et y restent jusqu'à ce qu'ils aient mangé la dernière pièce du troupeau volé. Le détachement que nous rencontrâmes avoit détruit un de ces kraals, dont les cabanes étoient disposées sur deux lignes. Une seule ligne contenoit plus de cinquante cabanes. Tous les habitans avoient pris la fuite.

Depuis deux ans les Boschismans avoient volé dans Rogge-Veld seulement dix mille moutons, sans compter les bœufs; ils avoient aussi assassiné plusieurs colons, leurs esclaves et des Hottentots.

Quand ces Boschismans se voient poursuivis par des colons montés à cheval, ils se sauvent sur les montagnes, et gravissent comme les singes sur des hauteurs inaccessibles, évitant toujours la plaine : quelquefois ils se retranchent dans des crévasses de montagnes, d'où ils décochent leurs

(1) Avec des tapis ou des buissons de *mesembryanthemum.*

flèches empoisonnées, les seules armes qu'ils puissent employer contre leurs ennemis. Les colons s'en garantissent en portant devant eux une peau contre laquelle les flèches frappent sans effet, quoiqu'elles tombent quelquefois comme la grèle. Quand les Boschismans s'apperçoivent qu'elles ne percent pas, ils ne font plus qu'une décharge. Leurs blessés ne versent pas une seule larme, et ne poussent pas même de gémissemens.

Quoique la gourmandise soit le principal motif de leurs larcins, ils n'en sont pas moins frugals. Ils mangent, dans les momens de disette, des serpens, des lézards, du zèbre, du lion, du babouin, des oignons, des œufs de fourmi; ils mâchent du ficoïde (1) et le fument ensuite. Ils se barbouillent de matières grasses, et se saupoudrent de craie. Enfin, ils ont tous les raffinemens et les saletés des autres Hottentots.

Le 29 nous longeâmes à cheval la rivière des Poissons, et nous nous rendîmes chez Jacques Theron, après avoir passé auprès de l'habitation d'Olivier. En route il m'arriva

---

(1) *Mesembryanthemum.*

un accident auquel je ne devois pas m'attendre, au milieu d'une plaine bien unie. Les Hottentots qui conduisoient ma voiture la firent passer sur une grosse pierre, et me versèrent. La toile de ma tente fut déchirée, mes deux caisses fracassées, et plusieurs paquets de plantes gâtés.

Je vis ici des colliers faits avec des morceaux de coquilles d'œufs d'autruches, que les Hottentots façonnent en anneaux polis et bien ronds.

L'hiver est rude à Rogge-Veld. Il y gèle fortement, et il y tombe une grande quantité de neige; aussi les colons n'y passent-ils qu'une partie de l'année; depuis le mois d'octobre jusqu'au mois de mai, ils abandonnent leurs maisons et leur récolte à la discrétion des Boschismans pour passer les autres mois de l'année dans les plaines de Carro, qui sont alors rafraîchies par les pluies, et qui offrent d'abondans pâturages à leurs troupeaux : mais enfin un tems vient où la sécheresse les oblige de retourner sur la montagne de Rogge-Veld.

Le 1er décembre nous allâmes à l'habitation d'Ester Huysen : un ouragant affreux, qui dura une journée entière, accompagné de pluie et de grèle, nous força de séjour-

ner ici deux jours. Il fallut rester renfermés dans la chaumière, et nous couvrir de nos redingottes pour nous garantir d'un froid aussi vif qu'inattendu. Nous l'attribuâmes à l'élévation de la montagne et au vent de nord-nord-est qui souffloit avec violence.

Relativement aux campagnes de Carro situées à sa base, cette montagne n'est pas moins haute que celle de la Table auprès de la ville du Cap. On y a pratiqué un chemin par où les voitures peuvent descendre dans la plaine de Carro.

CHAPITRE II.

Retour au Cap : du 3 au 16 mai.

Le 3 au matin nous nous disposâmes à quitter cet endroit vraiment glacial, et à descendre la montagne. Nous aurions bien desiré pénétrer plus avant dans le Rogge-Veld ; mais nos bœufs de trait étoient absolument épuisés : leur maigreur excitoit la compassion, et plusieurs avoient les pieds si mal-traités qu'il leur auroit été impossible

de marcher plus long-tems sur cette montagne parsemée de cailloux tranchans.

Au moment de notre départ il y avoit encore de la glace épaisse comme un écu sur le sommet de la montagne.

On descend par un chemin pratiqué sur des éminences plus ou moins escarpées : non-seulement il fallut enrayer les roues de derrière avec des chaînes de fer, mais nos Hottentots retinrent nos voitures avec des cordes, pour les empêcher de verser ou de rouler sur le dos des bœufs. La première descente ou colline, qui est la plus escarpée, se nomme *Uit-Kijk* (1), et l'autre *Hauteur de Maurice.*

Sur la cime de la montagne nous avions éprouvé un froid très-vif; mais il diminuoit à mesure que nous descendions : après trois heures de marche, arrivés dans la plaine de Carro, la chaleur nous parut insupportable.

Il nous fallut traverser une plaine vaste et stérile avant de trouver un endroit habité. Mais nous avions eu soin, à la dernière ferme, de prendre des provisions en conséquence.

(1) Tour, *ou plutôt* belvedère.

quence. Nous continuâmes notre marche à travers un désert brûlant et dans lequel un moineau n'auroit pas trouvé de quoi appaiser sa soif. Nous n'y vîmes d'autre être vivant que quelques rats cachés dans des trous, qui probablement n'avoient pour toute nourriture que les feuilles juteuses de certains buissons.

Les terriers de ces rats s'enfoncent obliquement dans la terre, et l'ouverture est toujours tournée du côté de l'orient; ils en sortent au lever du soleil: nous en vîmes plusieurs qui avançoient la tête hors de leur trou. J'essayai de les tirer avec nos meilleurs fusils; mais ils se cachoient avec tant d'agilité, en appercevant le feu de l'amorce, que la balle n'avoit pas le tems de les atteindre. Dépité de brûler inutilement ma poudre, et sur-tout très-curieux de me procurer un échantillon de ces petits quadrupèdes, je m'avisai d'un expédient très-simple qui mit toute leur agilité en défaut, ce fut d'adapter un morceau de papier devant le bassinet de mon fusil: je m'en procurai alors autant que j'en voulus.

Le 4 nous partîmes de l'habitation de Meyburg, située au pied de la mon-

tagne, et arrivâmes au défilé de Goud-Bloem (1).

Le 5 à Ongeluks-rivier (2), en traversant de petites vallées de montagnes. Cette rivière doit son nom à la mort tragique d'un villageois entièrement dévoré sur ses bords par un lion.

Nous attendîmes deux jours un colon qui se proposoit d'aller au Cap, et qui nous avoit promis le secours de ses bœufs pour aider les nôtres à traverser la pénible campagne de Carro, que nous avions alors pour perspective. Fatigués de l'attendre dans un endroit où les hommes et les bestiaux couroient risque de périr de faim et de soif, nous nous décidâmes à entreprendre sans aucun secours étranger, une marche aussi longue que pénible : elle dura depuis onze heures du soir jusqu'au lendemain matin, que nous arrivâmes à un petit ruisseau qui coule auprès d'une petite habitation nommée Paarde-berg, et renfermée dans un enclos de muraille.

Nous avions pris un chemin rempli de monticules, tantôt isolées et tantôt liées les

(1) Fleur d'or.

(2) Rivière du malheur.

unes aux autres. Elles avoient leur direction à l'ouest nord-ouest, vers Rogge-Veld et les montagnes de Boeke-Veld. Le peu d'eau que nous trouvions dans de petits trous très-clair-semés étoit saumâtre et si épaissie par l'argille et d'autres ordures, que nous ne pouvions que la sucer à travers un mouchoir.

A la vérité, plus loin, nous aurions trouvé un chemin plus uni, moins hérissé de hauteurs, mais bien plus dénué d'eau encore que l'autre.

Le 8, de Paardeberg à Dorn-rivier : la plaine de Carro s'incline insensiblement presque jusqu'ici : cette pente est plus rapide depuis Rogge-Veld jusqu'aux montagnes de Boeke-Veld; et toute la contrée n'offre, pour ainsi dire, pas un seul buisson.

Le 9, en quittant Dorn-rivier, nous enfilâmes la vallée formée par les montagnes entre Carro et Rogge-Veld, et nous arrivâmes enfin à l'habitation de la veuve d'un colon nommée Van-der-Mervel.

Cette bonne vieille fermière avoit un moyen bien simple de séparer les lentilles du froment avec lequel elles se trouvent mêlées; c'étoit de présenter ce mélange à ses

poules, qui mangeoient tout le froment et ne touchoient pas aux lentilles.

On me dit ici que la feuille de l'indigotier en arbre (1) prise en décoction, est bonne pour la pierre et la gravelle.

Tous les ruisseaux des montagnes et des vallées ont une pente fort rapide et des sinuosités singulières. La chaîne de montagnes forme une courbe très-considérable vers l'est.

Nous achetâmes un gros mouton salé dans sa peau; et munis de ce viatique, nous nous remîmes en marche le 11 : nous arrivâmes tout d'une traite à Verkeerde-valley, l'un des plus beaux endroits de la contrée, quoiqu'inhabité. Cette vallée, riche en pâturages, est située entre deux montagnes : un marais plein d'eau, semblable à un petit lac, y entretient une fraîcheur et une humidité continuelles. Depuis long-tems nous avions, ainsi que nos bêtes, un pressant besoin de repos; il falloit revoir et remettre en ordre nos collections; nous résolûmes donc de passer quelques jours dans cet asyle solitaire, où nous vécûmes de notre mouton salé.

(1) *Indigofera arborea.*

Le 14 nous avançâmes entre des montagnes par une vallée nommée *Straat* (1), et arrivâmes à la ferme de Vos, près d'Hex-rivier, ou plutôt sur un bras de cette rivière, lequel prend sa source ici près, et va dans la vallée rejoindre le principal courant qui sort aussi des montagnes voisines.

Après avoir erré pendant plusieurs semaines, au milieu des déserts et dans les endroits les plus dangereux, où il nous falloit coucher à la belle étoile, et où nous manquâmes de vivres plus d'une fois, il nous étoit bien doux de rentrer, pour ainsi dire, dans l'enceinte de la colonie, c'est-à-dire, dans une contrée où les habitations des colons sont bien plus voisines les unes des autres qu'au-delà de la plaine de Carro.

Le 16, à la ferme de Van-der-Mervel, après avoir passé auprès de celle de Jordan, sans nous y arrêter.

Le 17, à Roode-Sand, après avoir traversé le défilé d'Hex-rivier. Ce défilé est très-uni, sans une seule éminence. Nous fûmes obligés de passer l'eau plusieurs fois; le sommet des montagnes qui le bornent des deux côtés, étoit encore chargé de neige.

---

(1) Rhue.

J'observai ici un animal nommé roode-kat (1). C'est une espèce de chat rouge sauvage, qui a l'extrémité de la queue noire et une houpe de longs poils au bout des oreilles. Les paysans font un grand cas de la peau de cet animal; ils l'emploient pour la goutte, en l'appliquant sur les parties malades.

Une autre espèce de rat sauvage ou rat sautant (2), habite les montagnes et les fentes des rochers. Les habitans de la campagne le rangent parmi les lièvres, et le nomment berghaas ou springhaas (3). Cet animal a une forme singulière. Ses pieds de devant sont très-courts, et ceux de derrière aussi longs que son corps; ils l'aident à faire des sauts prodigieux.

Les couches des montagnes sont tantôt inclinées et tantôt tortueuses.

La chaîne qu'il nous fallut traverser, depuis la plaine de Carro jusqu'au sortir du défilé d'Hex-rivier, du côté de Roode-Sand, est très-large et entrecoupée de petites vallées, tant en long qu'en travers.

---

(1) Chat rouge. Pennant le nomme *chat de Perse*, et Buffon *caracall. Hist. natur. des Quadrup.* tom. 9, tab. XXIV. *Felis caracal.*

(2) *Jerboa Capensis. Dipus cafer.*

(3) Lièvre de montagne ou lièvre sautant.

De Roode-Sand on prend la route ordinaire qui traverse le défilé du même nom, et qui longe la montagne. Il y a une éminence assez considérable qu'on est obligé de franchir.

On peut regarder Roode-Sand comme la clef de toute la contrée située derrière la chaîne de montagne qui traverse tout le Cap. C'est le chemin que prennent tous les colons qui viennent chaque année à la ville, excepté ceux qui passent par Hottentots-Holland.

Il s'est établi à Roode-Sand un chirurgien qui a élevé une pharmacie dont il tire très-bon parti. Tous ses remèdes sont à un prix assez haut : une prise de poudre purgative se paie au moins une demi-rixdalle ; on lui amène des malades, tant esclaves que colons, qui se font traiter chez lui. Quelques personnes, par bienveillance pour moi, tâchèrent de me persuader de me fixer dans cet endroit ; mais le desir de poursuivre mon voyage et d'accélérer mon retour dans ma chère Patrie, ne me permit pas de condescendre à de pareilles invitations.

Je crus m'appercevoir, en repassant par Riebeck-Kastel, qu'il y avoit du côté du

sud-est une longue queue bien plus basse que la montagne même.

Le chemin traverse ensuite Paardeberg, Koopmanns-rivier, qui n'est qu'une branche de Berg-rivier; et après avoir passé auprès d'Ellis-Kraal, nous arrivâmes au Cap le 29 décembre, en bonne santé et sans avoir éprouvé aucun accident, graces aux soins paternels de la Providence. Il y avoit déjà trois années que je voyageois dans cette pointe méridionale de l'Afrique, avec autant d'agrémens que de succès. J'avois eu le bonheur de faire plus d'une découverte utile pour les sciences et peut-être même pour l'humanité.

CHAPITRE III.

TRAVAUX des Européens, et notice chronologique de leurs excursions dans l'extrémité méridionale de l'Afrique.

DEPUIS que les Européens ont commencé d'habiter cette pointe méridionale de l'Afrique, le pays a subi beaucoup de changemens : les naturels ont insensiblement disparu; les maladies contagieuses en ont dé-

truit une partie ; les autres se sont enfoncés de plus en plus dans l'intérieur du pays, et les enfans de Japhet les ont remplacés. On parcoure maintenant avec toute la tranquillité imaginable une contrée dont différens animaux, les bêtes féroces sur-tout, disputoient la souveraineté aux hommes. On cultive les plus belles productions végétales de l'Europe et de l'Inde, dans des terrains qui n'étoient, dans le siècle dernier, que de simples pâturages, métamorphosés aujourd'hui en jardins et en vignobles. Secondé par la bénignité du climat, l'industrieux colon a transplanté ici avec succès les plantes et les arbres de sa Patrie. Les pois, toutes les espèces de féves et les asperges réussissent très-bien ; les pêches et les abricots ont assez bon goût, ainsi que les pommes, les poires, les prunes, les oranges. On exprime du raisin différentes sortes de vins, dont quelques-uns sont excellens. Les melons ordinaires, les melons d'eau, les goïaves, les grenades n'ont pas mauvais goût : mais les groseilles vertes, les rouges, les blanches et les noires, les cerises et les noisettes ne réussissent pas. Les mûres, les amandes, les figues, les noix, les châtaignes et les citrons ne le cèdent en rien à

ceux de nos contrées. Les racines et les légumes poussent à merveille et acquièrent un bien meilleur goût qu'en Europe, d'où l'on tire cependant la graine presque chaque année. On cultive une grande quantité de salades, des choux de toutes les espèces, des raves, des choux-raves, des pommes-de-terre, toutes sortes d'oignons, et surtout du froment, tant pour la consommation des habitans, que pour ceux qui vont aux Indes ou qui repassent en Europe.

On est aussi parvenu à acclimater beaucoup d'animaux domestiques, également transportés d'Europe, tels que des chevaux, des vaches, des cochons, et plusieurs espèces d'oiseaux.

Depuis l'établissement de la colonie hollandoise au Cap de Bonne-Espérance, on a fait différens voyages plus ou moins longs dans l'intérieur du pays. C'étoient tantôt des particuliers, tantôt des employés de la Compagnie, qui tâchoient de se procurer des notions certaines sur l'intérieur de la contrée et les naturels qui l'habitoient. Parmi ces voyageurs, les uns ont dirigé leurs courses au nord, les autres au sud-est de cette portion méridionale de l'Afrique.

Je vais donner une notice abrégée et

chronologique des voyages dont j'ai connoissance.

En 1669, on visita Saldanha-bay, dont la Compagnie prit possession pour la première fois.

En 1670, deux sergens nommés Kruydhof et Cruse, furent envoyés à Musel-bay; ils en prirent possession.

En 1683, Olofberg, porte-enseigne, fit une excursion dans le pays des Namaquas.

En 1685, M. Simon Van-der-Stell, gouverneur, fit un voyage accompagné de cinquante-six Européens, deux Macassars, trois esclaves et six bourgeois, avec deux pièces de campagne, huit charettes, sept voitures, sans compter celles des bourgeois, un bateau et un nombre suffisant de bœufs de trait, et de chevaux. Ils n'avoient pas oublié non plus de se munir abondamment de poudre, de fusils, de plomb et d'objets d'échange. Ils pénétrèrent bien avant dans la contrée des Namaquas jusqu'au Tropique. Ce voyage, qui dura quinze semaines, avoit été entrepris particulièrement pour visiter les mines de cuivre, et s'assurer si le minerai valoit les peines de l'exploitation; s'il y avoit aux environs le bois et l'eau nécessaires; enfin, si les vaisseaux

pourroient aborder à quelques ports voisins, pour y prendre leur cargaison de métal.

Au commencement de ce siècle, quand le commerce d'échange étoit permis aux colons, ils firent plusieurs voyages de long cours.

En 1702, quarante-cinq bourgeois, munis de quatre voitures; pénétrèrent jusque dans la Caffrerie.

En 1704, ils allèrent au pays des Namaquas.

En 1705, trente ou quarante paysans, avec autant de Hottentots, s'avancèrent encore plus loin du même côté.

Dans la même année, le sénéchal Starembrug fit, par ordre du Gouvernement, un voyage dans le pays des Namaquas. Son principal objet étoit de se procurer par échange une certaine quantité de bestiaux pour la Compagnie. Il avoit à sa suite un caporal, un maître jardinier nommé Hartog, des esclaves et un grand nombre de Hottentots.

En 1761, le gouverneur Tulbagh envoya dans la partie septentrionale que je viens de parcourir, une karavanne composée de dix-sept Chrétiens et soixante-huit Hottentots, avec quinze voitures. La conduite de cette expédition fut confiée à un bourgeois nommé Hop. On y joignit, pour le compte de la

Compagnie, trois autres personnes, l'arpenteur Brink, le maître jardinier Auge et Bykvoet, chirurgien. On leur donna trois voitures, un grand bateau, de la poudre, des balles, du tabac et autres objets.

On expédia cette karavanne d'après le rapport d'un colon, qui ayant pénétré très-loin dans cette partie de l'Afrique, vint communiquer au gouverneur les renseignemens que lui avoit donnés un Hottentot. Celui-ci avoit entendu parler d'un peuple de couleur jaune, qui habitoit encore plus loin, qui portoit du linge, et qui circuloit dans les montagnes voisines d'une grande rivière. On conclut de-là qu'il devoit y avoir sur la côte quelque établissement portugais : ce dont le Gouvernement avoit intérêt de s'assurer.

Une partie de la karavanne se mit en route le 16 juillet 1761; les autres allèrent la joindre auprès d'Olifants-rivier, au 31e degré 40 minutes de latitude, et au 38e degré 18 min. de longitude. Ils marchèrent directement vers le nord. Jusqu'au 6 décembre de la même année, ils firent cent vingt milles et demi, et ne s'arrêtèrent que vers le 26e degré 18 min. de latitude, au 37e degré 37 min. de longitude, et revinrent au Cap le 27 avril 1762, sans avoir découvert cette

nation jaune, qui faisoit l'objet de leurs courses. C'est la plus longue excursion que les Européens aient faite dans cette partie de l'Afrique. Tout ce pays est sec, montagneux, avec des chemins très-pierreux, et manque d'eau. L'inutilité des militaires dans les expéditions précédentes, avoit détourné le gouverneur d'en admettre dans celle-ci. Elle n'étoit composée que de bourgeois libres et de colons. Malgré cette sage précaution, l'entreprise n'eut pas le succès qu'on devoit en attendre. Les intérêts particuliers se heurtèrent et causèrent des querelles et une foule de difficultés. Il n'étoit cependant pas nécessaire d'en ajouter de nouvelles à celles que la route présentoit d'elle-même. Les cailloux dont elle étoit jonchée, causèrent une mortalité bien fâcheuse parmi les bœufs de trait. En outre, les colons n'usèrent pas avec toute la discrétion convenable de la permission que le Gouvernement leur avoit accordée, d'acheter par échange des bestiaux aux Hottentots. Ce défaut de prudence et même d'équité, nuisit considérablement à la réussite de leurs opérations.

Au lieu de différer leurs opérations mercantiles jusqu'à leur retour, ils les firent pres-

que toutes en allant, persuadés qu'ils gagneroient davantage, et pour débarrasser leurs voitures du poids des marchandises, et surtout du fer qu'ils avoient emporté pour leurs échanges. Mais la karavanne se trouva chargée d'une immense quantité de bestiaux, dont il fallut abandonner la majeure partie sur la route, faute d'eau. On en avoit à peine pour les bêtes de somme des voyageurs (1).

Il y a quelques années que Kloppenborg, vice-gouverneur, fit aussi un voyage au nord du Cap, accompagné d'un arpenteur, d'un marchand et d'un chirurgien; mais n'ayant pas été au-delà des habitations des colons, il ne rapporta aucune observation nouvelle ou utile.

---

(1) On trouve des détails plus étendus sur ces voyages dans le *Beschreibungs des Vorgebunges* de Menzel, seconde Partie, p. 189 et suiv. et dans la relation même de ces voyages, par Allamand, publiée à Leipsick en allemand, 1779, *in*-8°. Ces voyageurs parvinrent jusqu'au 25e degré de latitude sud, c'est-à-dire, plus loin qu'aucun des Européens qui les avoient précédés. Les principaux voyageurs, qui depuis M. Hop ont pénétré dans l'intérieur de l'Afrique, sont Thunberg, Sparmann, Gordon, qui malheureusement n'a publié qu'un extrait de ses précieuses observations; Paterson, et enfin le Vaillant. (*Note de Forster, trad. par le réd.*)

Autant le pays situé du côté de l'orient est riche en pâturages, fertile et bien peuplé, autant la partie septentrionale du Cap est maigre, stérile et déserte. Plus on avance, plus il devient aride.

Après avoir traversé trois ou quatre chaînes de montagnes au nord, on entre dans une contrée bien plus élevée que les rivages du Cap, et en même tems plus inclinée que les vallées qui séparent les montagnes. Je me suis déjà beaucoup étendu sur cette campagne et celle de Carro. Elle forme une large bande dans toute cette portion de l'Afrique, depuis le rivage de la pointe nord-ouest jusqu'à l'Océan du côté du sud-est. Sa largeur n'est pas toujours la même; dans certains endroits, il ne faut pas moins que sept fortes marches de nuit pour la traverser. Il y fait un soleil brûlant pendant le jour, et les nuits sont assez froides. Le défaut absolu de pluie pendant huit mois de l'année, cause naturellement dans cette campagne une disette d'eau et la change en désert pendant tout ce tems Elle ne produit alors que quelques buissons et un très-petit nombre de plantes, dont les feuilles épaisses sont plaines de jus, telles que des ficoïdes, des crassules, des cotyliers, des cacalies, des stapèles

stapèles (1). J'ai déjà observé qu'à l'exception de quelques rats, aucun être animé ne pouvoit subsister pendant l'été au milieu de cette plaine, puisque l'herbe même n'y croît pas. A plus forte raison seroit-il superflu de vouloir y tenter la culture de quelques grains utiles. Le terroir est une argille entre-mêlée de rouille de fer, avec beaucoup de sel marin.

Dans toutes mes courses à travers ce désert, je n'y apperçus pas un seul moineau, ni d'autres quadrupèdes, que ces rats qui vivent long-tems sans eau, et se rafraîchissent avec les feuilles juteuses des buissons.

Au-delà de ce vaste désert, qui offre une surface très-unie et s'élève doucement du côté du nord, on rencontre enfin une très-haute montagne qui porte le nom de Rogge-Veld. De sa base à sa cime on compte une journée de marche. Elle a peu de bonnes terres et offre presque par-tout un rocher nud et uni. Elle n'est pas inclinée comme les autres montagnes, mais presque perpendiculaire et égale. Elle s'étend si loin, que

(1) *Mesembrianthema, crassulæ, cotyledones, cacaliæ, stapeliæ.*

lès colons n'en connoissent pas encore l'extrémité ; et quoiqu'elle soit de plusieurs degrés plus près de la ligne que le Cap même, il fait si froid sur la cime, en hiver, que la grêle, la neige et la glace y séjournent long-tems.

CHAPITRE IV.

Observations additionnelles sur le Cap de Bonne-Espérance.

Le pays que je vais quitter est si intéressant, j'y ai recueilli tant de faits précieux, qu'avec tout le desir d'élaguer et d'être concis, je me vois obligé de rapporter ici une foule d'observations qui n'ont pas de place bien fixe dans le cours de mon ouvrage. Elles concernent en grande partie l'histoire naturelle, à laquelle on sait que je me suis plus particulièrement livré.

Nous avons vu dans le premier volume les dégâts que la taupe du Cap (1) occasionne dans les jardins ; mais je n'ai pas indiqué de quelle manière on la prenoit. On emploie tout simplement une ratière, ou

(1) *Marmota Capensis* et *Africana.*

bien on creuse aux deux extrémités du terrier, et on la prend en tête et en queue.

Les plaines sablonneuses de Saldanha-bay sont infestées de jackals (1) : ils marchent par bandes, attrapent beaucoup de boucs sauvages et d'autruches. On seroit tenté de croire qu'ils font une chasse régulière, en les voyant cerner le gibier de très-loin, puis resserrer le cercle en s'approchant de plus en plus. Ils exercent aussi de grands ravages parmi les troupeaux des colons quand ils sont mal gardés, ou que le berger n'est pas muni d'armes à feu.

Les gazelles de montagnes, celles surtout qu'on nomme *duyken*, dévastent les jardins, mangent les boutons et les rejetons des arbres.

La gazelle sautante (2) cause encore plus de dommages aux champs de froment, d'abord parce qu'elle est toujours en grande bande, en outre elle ne se laisse prendre ni aux piéges, ni d'aucune autre manière. Il faut même se cacher pour pouvoir la tirer au milieu des champs où elle a coutume de

(1) *Jackal haser.* Chiens sauvages ou renards de Samson. *Canis crocuta.*

(2) *Capra pygargus.*

venir. Le chasseur se creuse un trou assez profond où les gazelles ne peuvent pas le voir. Il y reste blotti jusqu'à ce qu'elles en approchent à la portée du fusil. La gazelle sautante (1) n'habite pas les montagnes comme le chevreuil, ni les buissons ou les taillis, comme le rheboek et le duyken. Les chiens l'y prendroient trop aisément, parce qu'elle ne pourroit pas s'en dégager assez promptement, mais elle se tient toujours en rase campagne, où elle fait des sauts vraiment singuliers et même surprenans, à la hauteur quelquefois de plus d'une brasse.

Le cardinal du Cap (2) fait beaucoup de dégâts dans les jardins, où il mange les fleurs et les graines. Mais il a un ennemi bien redoutable dans le serpent d'arbre (3), qui se tient en effet sur les arbres pour attraper et avaler plus aisément les oiseaux dont il se nourrit.

L'oreille de mer (4) est une coquille qu'on prend sur les rochers, qu'on fait cuire et qu'on mange comme les moules.

---

(1) *Capra pygargus.*

(2) *Loxia orix.*

(3) *Bloom slang.*

(4) *Haliotis.*

La racine de fenouille se mange grillée de la même manière que celle d'anis.

Les oignons de l'iris comestible (1) croissent abondamment dans les champs du Cap, et varient dans la couleur de leurs fleurs. Elles sont tantôt blanches, tantôt bleues ou jaunes. Les esclaves vont en cueillir, et on les mange rôties ou cuites à l'étuvée avec du lait; je les ai trouvées agréables au goût et nourrissantes.

Les Hottentots commencent par faire sécher le bucku (2) à l'ombre, et ensuite sur le feu, avant de le pulvériser.

Ils font un hydromel très-enivrant avec la racine d'une plante qu'ils nomment *gli* (3). On mêle deux poignées de cette racine séchée et pulvérisée avec une quantité suffisante d'eau et de miel. Cette mixtion ayant fermenté pendant une nuit, procure un breuvage dont deux verres suffisent pour enivrer; mais cette ivresse ne donne pas de maux de tête.

J'ai déjà parlé de la rareté du charbon au

(1) *Iris edulis.*

(2) Ou *Boukou*, *Diosma.*

(3) Ce mot, dans leur langue, désigne une plante en général.

Cap. Celui que les serruriers et les forgerons consomment, vient en grande partie d'Europe. Cependant j'en ai vu faire, et je vais indiquer le procédé dont on se sert. On place le bois debout, les grosses bûches entremêlées avec les petites; on environne cet amas d'osier et de gazon. Au milieu et sur les côtés, sont dispersés des morceaux de bois résineux, qui servent à allumer la charbonnière. Quand le feu est bien animé, on bouche l'ouverture d'en-haut avec du gazon; on laisse dans le bas différentes ouvertures qu'on bouche à mesure que le feu veut s'y frayer une issue. Lorsqu'au bout de quelques jours il a cessé de brûler, on ouvre la charbonnière et on jette de l'eau sur les charbons qui sont encore embrasés. En général, la charbonnière n'est guère plus haute qu'une petite meule de foin.

La charrue africaine, dont je n'ai fait qu'indiquer en passant la forme extraordinaire, mérite un peu plus de détails. L'inégalité des roues, sur-tout, fut ce qui me frappa. La grande roue a huit rayons avec une grande plaque de fer qui l'empêche de se déboîter; la petite, à la gauche du laboureur, n'a que quatre rayons. J'attribue cette étrange structure au terrain sur lequel cette

charrue travaille. La petite roue se promène sur la portion de terre non retournée, et qui a ordinairement une surface de gazon solide, tandis que la grande roue s'enfonce dans une terre fraîchement labourée, et se trouve rabaissée au niveau de la petite. Par ce moyen, la charrue marche droit.

CHAPITRE V.

SÉJOUR au Cap, et préparatifs pour mon départ : du 29 décembre 1774 au 2 mars 1775.

DE retour dans la ville du Cap, mon premier soin fut de préparer, comme les années précédentes, mes envois pour l'Europe. Différens bâtimens qui retournoient dans cette partie du monde, se chargèrent d'y transporter mes collections.

Le vaisseau expédié l'année dernière pour acheter à Madagascar, la quantité d'esclaves nécessaires au service de la Compagnie, étoit revenu. Parmi plusieurs objets curieux apportés par les gens de l'équipage, je remarquai un grand nombre de porcelaines

tigrées (1), de belles coquilles pour faire des tabatières, des buccins rouges (2), et un animal qu'on nomme *chat de Madagascar* (3). Je m'empressai de m'assurer par moi-même si ses yeux étoient tels que nous les a dépeints Linnée, avec une prunelle ronde et une oblongue. Ceux-ci avoient les prunelles rondes et fort petites dans le jour; elles ressembloient parfaitement à celles de tous les autres animaux. Le lemur a beaucoup de conformités avec le chat, sur-tout par sa longue queue, avec des anneaux de distance en distance. Rien de plus amusant que de voir l'agilité avec laquelle il monte et descend, en s'accrochant par les pattes au bâton auquel on l'a attaché.

Je trouvai, en arrivant, beaucoup de personnes attaquées de maux de gorge. Ils sont aussi fréquens que dangereux dans toute l'étendue de la colonie. Je les attribue aux changemens subits de température; la brusque alternative du froid et du chaud fait

---

(1) *Cypræa tigris.*

(2) *Buccinum rufum.*

(3) *Lemur catta.* Le mococo. *Buff. Hist. nat* 13, p. 174, t. 22.

tellement enfler les glandes du col, que le malade est en danger d'étrangler. Cette enflure se tourne presque toujours en suppuration. Ces maux de gorge attaquent la même personne plusieurs fois dans une année; aucun âge, aucun sexe n'en est exempt.

En parcourant le Cap même et les environs, je remarquai un édifice nouvellement construit près du rivage, au bas de la ville et de la Queue du lion. Melk, riche colon, avoit commencé ce bâtiment dès l'année précédente, sous prétexte qu'il vouloit avoir un magasin en pierres pour y mettre ses marchandises à l'abri du feu, qui a souvent causé des dommages inappréciables, quoique l'on ait maintenant la précaution de défendre bien sévèrement de fumer dans les rues et même ailleurs. Le véritable but de ce villageois étoit de procurer une église aux Luthériens, qui sont maintenant très-nombreux. Il ne leur manque plus à présent qu'un ministre pour célébrer le service divin. Les dévots Luthériens ne lui auront pas moins d'obligations, que tous les habitans du Cap n'en ont à l'ingénieux philantrope qui a imaginé de planter des chênes (1) dans les

(1) *Quercus robur.*

rues de la ville, où ils procurent de l'ombre aux passans et de la fraîcheur aux maisons.

Un séjour de trois années et des courses continuelles dans cette pointe méridionale de l'Afrique, m'avoient mis à portée de la bien connoître; mais il s'en falloit de beaucoup que je fusse aussi familiarisé avec la topographie éthérée. Je dois même avouer à ma honte qu'elle m'étoit presque étrangère. Nos constellations avoient une toute autre situation que dans l'hémisphère septentrionale, ou bien étoient invisibles. La petite ourse qui, dans l'hiver, indique si exactement les heures de la nuit en Europe, étoit ici très-abaissée sous l'horison. Les habitans suppléent à cette ourse par deux taches obscures qu'on remarque dans le ciel, nommées *les nues du Cap*. Ces légères observations ne servirent qu'à me rendre plus sensible ma profonde ignorance en astronomie; je regrettai bien d'avoir négligé une si belle science, et j'aurois volontiers donné en échange de la connoissance de quelques constellations, celle de certaines langues auxquelles j'ai consacré un tems qu'il auroit été possible de mieux employer.

Je reçus d'Amsterdam une somme et des lettres de recommandation pour Vander-

Parra, gouverneur-général à Batavia. Je vis donc qu'il ne s'agissoit pas moins que de mon voyage aux Indes orientales, et même au Japon.

Il fallut me résoudre à quitter une contrée où j'avois fait tant de courses intéressantes, des personnes de qui j'avois reçu tant de marques d'amitié, et pour lesquelles je conserverai toujours une bien sincère reconnoissance.

Avant mon départ, je fus encore assez heureux pour faire connoissance avec un de mes compatriotes, Holenberg, conseiller du gouvernement. Il revenoit de Surate, où il avoit été au service de la Compagnie hollandoise des Indes orientales. Son zèle à remplir ses devoirs lui avoit mérité l'estime de ses supérieurs, et procuré, sur le commerce, une foule de connoissances si rares, que peu de personnes étoient en état de les apprécier. L'affection qu'il me témoigna ne se borna pas à de simples démonstrations; il me donna des lettres de recommandation pour le conseiller Radermacher à Batavia.

HUITIÈME PARTIE.

Voyage à Java, séjour à Batavia : du 2 mars au 20 juin 1775.

CHAPITRE PREMIER.

Voyage du Cap de Bonne-Espérance à Java : du 2 mars au 18 mai 1775.

Le 2 mars 1775, je quittai, non sans regret, le Cap de Bonne-Espérance, où je laissois tant et de si bons amis, et je montai, en qualité de chirurgien surnuméraire, le vaisseau *Loo*, capitaine Berg, qui faisoit voile pour Batavia.

Nous avions sur le même bâtiment un jeune homme qui se prétendoit issu de la maison impériale, et qui se qualifioit de comte de Leuwenstein. Un de ces misérables marchands de chair humaine l'avoit fait passer au Cap, et il se trouvoit obligé, je ne sais comment, d'aller à Java, sans que le gouvernement du Cap osât prendre sur soi de le renvoyer en Hollande.

Il nous raconta qu'en arrivant comme

étranger à Nimewegue avec son domestique, il avoit été loger chez un *vendeur d'ames*. Celui-ci, après lui avoir enlevé une grande malle qui contenoit ses effets, l'avoit tenu enfermé pendant trois jours, et envoyé ensuite à un de ses confrères d'Amsterdam, chez qui on l'avoit encore gardé en charte privée pendant trois semaines avec son domestique. Enfin ils furent mis à bord d'un vaisseau au Texel, sans avoir passé la revue, ou seulement été examinés à la maison de la Compagnie des Indes. Son domestique étoit mort de maladie pendant la traversée; quant à lui, sa santé n'avoit pas été beaucoup meilleure. Après être resté sur le grabat pendant toute la route, en arrivant au Cap de Bonne-Espérance, il étoit entré à l'hôpital, où l'un de ses compatriotes l'avoit reconnu. Mais engagé en qualité de soldat, il ne lui restoit de tous ses effets qu'un habit rouge et une bague d'assez grand prix. Le gouverneur du Cap, instruit de toutes ces circonstances, l'envoyoit à Batavia pour l'y faire reconnoître. Il étoit à bord sur le pied de passager, et mangeoit à la table des officiers.

La Compagnie accorde à ceux-ci une certaine quantité de bière forte, qu'on leur partagea dès que nous eûmes levé l'ancre,

la proposition du sous-pilote, qui étoit d'avis qu'on la vendît pour en partager le produit, n'ayant pas été adoptée. Quoique la Compagnie fournisse du vin et de la bière pour la table des officiers, ils n'en goûtent guère, ou bien on ne leur sert que de mauvaise boisson : le capitaine et le premier pilote la frelatent, l'altèrent, et se la partagent. Ces dilapidations révoltantes obligent les passagers et même les personnes aisées de l'équipage de se munir d'une foule de provisions que l'on trouve sur les bâtimens des autres nations.

Nous continuâmes notre route par un bon vent, en tirant d'abord presqu'entièrement vers le sud jusqu'à la hauteur de quarante degrés de latitude; alors nous virâmes vers l'est : chaque jour nos montres retardèrent d'un quart-d'heure, et même plus, selon la force du vent et la vîtesse de notre marche.

Le 5 avril après-midi, nous découvrîmes l'île Saint-Paul, et nous voguâmes toute la nuit suivante entre cette isle et celle d'Amsterdam, qui, le 6, étoit encore à notre vue.

Le 2 mai, nous découvrîmes l'île Mone, et le 3 on apperçut la terre du haut du mât; le jour suivant nous la voyions de dessus le tillac.

Plus nous approchions de la zone torride, plus le nombre de nos malades augmentoit. La maladie dominante dans notre navire étoit le scorbut. Quelques-uns avoient gagné des refroidissemens par le passage du froid au chaud.

Nous parvînmes enfin à voir l'île de Java : cette découverte répandit une allégresse générale dans l'équipage ; tous se félicitoient d'entrevoir un pays qui étoit le terme de notre voyage, et qui devoit être celui de la vie d'un grand nombre de nos malades.

Les montagnes de Java et celles des îles voisines étoient toutes vertes et boisées ; elles offroient un coup-d'œil très-agréable. Les autres montagnes situées au-delà de celles-ci, sont plus hautes et s'élèvent d'autant plus qu'elles sont plus éloignées du rivage.

Le 9, nous doublâmes l'île des Cocos (1) ; nous entrâmes dans le Straat-Sunda ; entre l'île de Java et celle du Prince. Le vent baissa tout-à-coup, et ce calme arrêta notre course. Tant que nous fûmes dans le détroit, il fallut sans cesse jetter et lever l'ancre pour

---

(1) *Clapper Eyland.*

empêcher le courant de nous emporter, n'ayant pas de vent à lui opposer. On appercevoit des îles dispersées çà et là, plus ou moins grandes. L'eau étoit quelquefois très-basse, et nous restions à l'ancre pendant la nuit.

Le 12, on vint chercher notre supercargue dans un yacht, avec les lettres et autres papiers de la Compagnie, pour les transporter à Batavia; par ce moyen, le conseil supérieur reçoit les dépêches avant même que le vaisseau soit à la rade.

Le 14, nous fûmes visités à bord par plusieurs habitans de Java; ils vinrent dans leurs petits bateaux (1) garnis d'un tillac de planches non attachées, et dont le dessous est divisé en plusieurs cases, renfermant du pain, des œufs, des ananas, des noix de cocos, du pisang (2), des goiaves, de la salade, des raiforts, et autres fruits et légumes. Les uns restèrent dans les bateaux pour nous jetter les marchandises vendues: d'autres vinrent à notre bord pour recevoir ces marchandises et en toucher la valeur. Je m'amusois à examiner l'agilité avec laquelle ce

(1) *Prauw.*
(2) Fruit de bananier.

transport

transport s'exécutoit. Ils jettoient & recevoient les œufs sans en casser un seul. L'argent neuf leur plaisoit plus que le vieux ; ils l'examinoient attentivement, et refusoient les pièces qui leur paroissoient usées.

Nous engageâmes les gens de l'équipage à ne pas trop manger de fruits et de légumes frais ; nous les mîmes en garde sur-tout contre l'appétissant et dangereux ananas, parce qu'il cause des dyssenteries et le flux de sang, sur-tout aux personnes dont l'estomac est affoibli et gâté, ou chez qui le scorbut a fait de grands ravages.

Nous laissâmes Bantam sur notre droite ; c'est la résidence du roi de la contrée : il dépend absolument de la Compagnie.

La ville a des fortifications et une citadelle défendue par une garnison de trois cents soldats hollandois que la Compagnie entretient, sous prétexte de servir de gardes-du-corps au roi, mais réellement chargés de le surveiller, et d'empêcher sur-tout qu'il ne vende du poivre aux étrangers (1).

(1) La ville et le royaume de Bantam sont situés dans la partie orientale de l'isle de Java ; la religion musulmane y fut introduite il y a environ quatre cents ans, par le petit-fils d'un prince d'Arabie. *Voyez* la

L'isle de Java a environ cent quarante milles de longueur de l'est à l'ouest, et vingt à vingt-cinq milles de largeur du nord au sud. Elle gît vers le sixième degré de latitude sud, et le cent vingt-quatrième de longitude.

Cette isle est exposée aux vents de terre et aux vents de mer, qui changent selon les saisons. La mousson d'occident, autrement nommée *la saison des pluies*, qui est ici regardée comme l'hiver, commence vers la fin de novembre ou dans les premiers jours de décembre, et dure jusqu'au mois de mars. Pendant tout ce temps le vent souffle du sud-ouest et de l'ouest; vers midi s'élève un vent de mer. A la belle saison ou à la bonne mousson, les vents tournent au sud-est, à l'est, et enfin au nord.

Le 18, nous arrivâmes enfin à bon port dans la rade de Batavia, qui est spacieuse et qui a un fond vaseux; elle n'est pas très-profonde, et elle se comble chaque jour, ainsi que les rivages de la mer. Les bâtimens ne mouillent pas loin de la ville, et y

---

description de Bantam et l'abrégé chronologique de ses rois, dans les voyages de *Corn. le Bruyn*, tome V, pages 49 79; et ma note ci-après, page 233. *Note du rédacteur.*

pénètrent même à pleines voiles en remontant la rivière.

Le lendemain j'allai à terre avec le capitaine, et je m'installai dans un bâtiment destiné aux étrangers et nommé *Heerenlogement* (1).

Il paroîtra peut-être étonnant que dans une ville aussi vaste, aussi peuplée que Batavia, il n'y ait ni cafés, ni marchands de vin. Les étrangers qui arrivent sur les vaisseaux hollandois ou autres bâtimens, sont obligés d'aller loger à l'auberge des *messieurs*, grande et belle maison, où l'on a, moyennant un ducaton ou une rixdalle et demie par jour, non-seulement une chambre avec un lit, mais la nourriture, à l'exception du café, du vin et de la bière, qu'on paie séparément. On trouve dans cette auberge une très-grande salle longue, une galerie couverte à côté de cette salle, où les hôtes peuvent se promener et causer à l'ombre, et même un billard. Les bourgeois n'ont pas la permission de loger ou d'avoir chez eux en pension des étrangers qui paient. Cependant on ne les empêche pas de recevoir leurs amis.

(1) Logement des messieurs.

Etant encore sur le vaisseau, j'avois fait parvenir mes lettres de recommandation au gouverneur-général Van-der-Parra; l'une du bourguemestre Temmink, d'Amsterdam; l'autre, de M. Hollemberg au conseiller Radermacher, et une troisième du docteur le Sueur du Cap au docteur Hoffmann. En arrivant à terre, je n'eus rien de plus pressé que de leur faire ma visite, et reçus de leur part tous les témoignages d'amitié et de bienveillance imaginables. C'est pour moi un devoir bien doux d'en conserver une reconnoissance éternelle.

La violente chaleur du climat oblige le gouverneur-général de donner ses audiences entre sept et huit heures du matin, c'est-à-dire, avant que le soleil soit monté à une certaine hauteur sur l'horison; et comme je ne pus me rendre à terre avant midi, je n'allai le voir qu'à quatre heures d'après-midi. Il m'accueillit de la manière la plus flatteuse, et me promit sa protection toutes les fois qu'elle me seroit utile, sur-tout pour mon voyage au Japon. Ce gouverneur demeuroit alors à sa maison de campagne, à très-peu de distance de la ville, parce que l'air y est plus sain et plus frais.

Le même soir, j'allai chez le docteur Hoff-

mann; mais ne l'ayant pas trouvé, il vint lui-même le lendemain matin me voir à mon hôtellerie; il m'offrit le logement et sa table, et me conduisit tout de suite à l'apothicairerie de la Compagnie, où il demeuroit, et dont il avoit la direction.

Outre sa lettre de recommandation, le docteur le Sueur, du Cap, m'avoit prêté une somme pour payer mes dettes. Je m'étois engagé à rembourser cette somme sur mes appointemens au docteur Hoffmann à Batavia.

L'état de mes finances lui prouva que je n'étois pas un de ces voyageurs qui vont accaparer les richesses de l'Inde, puisque pendant trois années de séjour au Cap de Bonne-Espérance, je n'avois amassé qu'une immense quantité de productions de la nature et quelques dettes. Le docteur Hoffmann avoit déjà parlé de moi au conseiller Radermacher, et ce magistrat l'avoit aussi-tôt chargé de me remettre cinquante ducats avant même de m'avoir vu, tant mes travaux et sur-tout ma situation l'avoient intéressé. Quoique logé et nourri chez le docteur Hoffmann, j'étois obligé de dîner deux fois par semaine chez le conseiller Radermacher, où se trouvoient rassemblés la plupart des gens en place qui avoient acquis en

Europe beaucoup de connoissances dans les sciences. Les fréquentes visites que je lui rendis, me procurèrent le moyen de me convaincre de son zèle pour les progrès des lettres et des sciences. Je vis même avec autant d'étonnement que de plaisir qu'il ne leur étoit pas étranger, et qu'il s'en occupoit très-sérieusement, quoique l'amour des richesses soit ici la passion dominante de presque tous les autres Européens.

Dans le premier grand-conseil qui se tint après mon arrivée, on me nomma premier chirurgien à bord du vaisseau amiral destiné pour le Japon, et le commandant de l'expédition reçut toutes les instructions et les ordres capables de favoriser mes travaux. Je fus même chargé de l'accompagner comme médecin de légation à la Cour de l'Empereur, où il devoit aller en ambassade. Mais les vaisseaux destinés pour le Japon, ne devant partir que dans trois mois, j'eus tout le têms de me mettre au fait du pays que j'habitois, d'en étudier les productions naturelles, et de bien connoître toute l'étendue de l'immense commerce de la Compagnie hollandoise des Indes orientales, qui a choisi cette île pour le chef-lieu de ses factoreries et de ses comptoirs dans les Indes orientales.

M. Radermacher me donna pour compagnon et pour guide dans mes courses botaniques un brave Javan, assez au fait des arbres et des plantes de son pays, et qui en connoissoit même les noms en langue malaise. Il avoit soin en même tems de m'indiquer l'usage que ses compatriotes faisoient de différens végétaux dans la médecine.

CHAPITRE II.

Description de Batavia. — Température de Java. — Détails sur les différens habitans de cette isle.

Batavia est une ville belle, bien bâtie et bien située sur le bord de la mer (1). Des remparts peu formidables règnent tout à

(1) Batavia, dit *Corneille le Bruyn*, est au sud des Indes orientales, dans la partie occidentale de l'isle de Java, à la hauteur de 6 degrés 10 minutes de latitude méridionale, et au 127ᵉ deg. 15 min. de longitude. Bougainville lui donne la même latitude, et la place au 104ᵉ deg. 52 min. de longit. méridion. du méridien de Paris. *Voyages de C. le Bruyn*, tome V, page 90. *Voyage autour du Monde*, tome II, page 338. *Note du rédacteur.*

l'entour. Chaque porte a son corps-de-garde, et on les ferme tous les soirs.

On a creusé autour et dans l'intérieur de la ville, des canaux revêtus de murailles en pierres. Ils servent à la circulation des bateaux de toutes grandeurs, qui apportent toutes sortes de fruits, de légumes et de denrées pour la consommation des habitans, ainsi que de l'herbe fraîche pour la nourriture de leurs chevaux. Ces canaux n'ont ordinairement que deux aunes suédoises de profondeur, et déchargent leurs eaux dans la rade.

Batavia renferme de magnifiques maisons avec des appartemens vastes et bien aérés, sans fenêtres; car on ne sauroit laisser trop d'entrées à l'air dans un climat aussi brûlant.

Les rues ne sont point pavées, parce que les pierres échauffées par les rayons du soleil incommoderoient les esclaves qui vont pieds nuds, et les chevaux qui ne sont point ferrés. Il y a cependant des trottoirs en pierres pour les Européens qui portent des souliers.

On compte à Batavia six églises, dont deux réformées, une luthérienne, une portugaise, une pour l'hôpital, une dans la ci-

tadelle, et une autre portugaise hors des murailles. Les prêtres qui desservent ces églises jouissent d'une grande considération et d'un ample traitement.

Batavia n'a pas été bâtie sur les ruines de Jaccatra (1), ancienne capitale de l'isle avant qu'elle ne fût conquise par les Hollandois (2);

(1) Quoiqu'en dise l'abbé Pluche dans sa *Concordance de la Géographie des différens âges*, page 80, sans doute, d'après l'*Ambassade de la Compagnie des Provinces-Unies vers l'empereur de la Chine*, page 52. On connoît l'inexactitude du texte et des gravures de ce dernier ouvrage. Nieuhoff ne mérite pas plus de confiance que son dessinateur. *Note du rédacteur.*

(2) Jaccatra se nommoit anciennement *Sunda Calapsa*, ou plutôt *Calappa*, parce que l'on faisoit dans cette place beaucoup d'eau-de-vie de coco (ou noix des Indes, appellée *calappa* en langue javane et malaise). Elle est à la hauteur de 5 degrés 40 minutes de latitude, et renfermoit, en 1596, du temps des Portugais, environ 3000 maisons. Les Portugais et les Anglais y firent le commerce des épices jusqu'en 1629, époque où éclata leur jalousie contre les Hollandois. Les deux partis en vinrent aux mains. Les Anglais, quoique soutenus par les Javans, furent battus; les vainqueurs détruisirent la capitale de l'île, et en construisirent une autre plus voisine de la mer, à laquelle ils donnèrent l'ancien nom latin de la métropole. Néanmoins, les Anglais conservèrent une factorerie à Bantam jusqu'en 1682, que la Compagnie hollandoise les expulsa complettement de

mais elle est plus près de la mer, et Jaccatra n'est plus qu'une redoute ou poste avancé.

Le 24 mai on tira le canon autour de la ville, en mémoire de la prise de Jaccatra, qui eut lieu le 13 mai 1619, vieux style.

La citadelle est très-vaste, et mériteroit une description détaillée et particulière. Elle est située à l'une des extrémités de la ville, du côté de la mer, et renferme de magnifiques magasins appartenans à la Compagnie. On y conserve le riz, le vin, les autres grains et boissons, munitions et approvisionnemens de toute espèce, destinés à cet établissement et à ceux des Hollandois dans les Indes, ainsi que les épices et autres denrées pour l'Europe.

On a aussi établi, dans la citadelle, une imprimerie pour le service de la Compagnie (1), une nombreuse bibliothèque, dont

---

Java, et s'empara exclusivement du commerce de cette île Voyez *Ormes's historical fragments of the Mogul empire, &c.* page 168, et note 75, page cxvj et suiv. *Recueil des Voyages de la Compagnie des Indes*, tome I, page 296, 319 et suiv. tome V, page 102 et suiv. *Note du rédacteur.*

(1) Parmi les ouvrages intéressans sortis de ces presses, je dois indiquer les *Verhandelingen vanhet Bataviaasch genootschap*, &c. 1784. (*Mém. de la Soc. de Batavia sur les Sciences*), dont nous possédons déjà quatre

le catalogue a paru en 1752, un dépôt d'archives, les bureaux de comptabilité, un laboratoire chymique, où je vis distiller de l'huile de gérofle assez bonne, quoique les clous fussent gâtés. A la vérité, ils ne rendirent pas beaucoup.

Je remarquai, hors de la ville, l'observatoire que le ministre Mohr (1) a fait construire pour ses observations astronomiques. Depuis la mort de ce savant, le bâtiment est abandonné.

La rade est spacieuse, mais bourbeuse;

---

vol. *in*-8°. remplis de notices précieuses sur la géographie, l'histoire, et principalement le commerce et les productions des Indes. Je me propose d'extraire et de traduire les morceaux qui me paroîtront d'une utilité générale, pour les insérer dans mes *Mémoires Asiatiques*, ou *Abrégé des Transactions de la société de Calcuta*, *&c.* dont les deux premiers volumes sont sous presse. *Note du rédacteur.*

(1) On venoit de finir cet observatoire quand Bougainville surgit à Batavia en octobre 1768 : il a coûté des sommes immenses; mais le propriétaire étoit riche à millions, et en même temps estimable par ses connoissances et son goût pour les sciences. Il observa le passage de Vénus, et envoya ses observations à l'académie de Harlem. Elles pourroient servir à déterminer avec précision la longitude de Batavia. *Voyage autour du Monde*, tome II, page 368. *Note du rédacteur.*

il y a continuellement un vieux bâtiment nommé *vaisseau de garde*, sur lequel les chirurgiens sont commandés de service pendant quatre nuits de suite. On peut s'exempter de cette corvée moyennant deux ducatons que l'on donne à un chirurgien qui vous remplace sur le vaisseau de garde. Les chirurgiens des navires arrivant y font transporter ceux de leur équipage qui se trouvent incommodés, ou à qui il arrive un accident pendant la nuit, car alors les portes de la ville sont fermées.

Sur le rivage, à l'embouchure du fleuve, est bâti le château d'eau destiné à commander et à tirer en plein sur la rade. Les vagues de la mer viennent le baigner : il est à moitié ruiné, et chaque jour il en tombe quelque pan de muraille.

Les rues de Batavia sont plantées de deux rangées de grands arbres, qui procurent de l'ombre et de la fraîcheur pendant les plus grandes chaleurs de la journée.

Les arbres qui composent ces avenues sont les deux espèces de calaba et le canari des Moluques (1), et quelques autres plus

---

(1) *Calophyllum inophyllum*, et *calophyllum calaba*. Le premier se nomme le tacamaque de Bourbon. Cet

rares ; et je remarquai dans les cours de plusieurs maisons de fort gros arbres du guettard de l'Inde (1) ; mais jamais je n'ai vu d'arbre plus énorme que les filaos à feuilles de prêle (2), qui croissoient près d'un ruisseau et étendoient fort loin leurs rameaux immenses.

Quoique la chaleur ne soit pas excessive, si l'on en juge par le thermomètre, celui de Fahrenheit restant toujours entre le 80 et le 86e degré, elle n'en est pas moins fatigante. La situation basse de la ville, auprès du rivage de la mer, contribue encore à la rendre plus accablante ; les exha-

---

arbre remarquable par la beauté de ses feuilles, produit la résine tacamaque, qu'on appelle aussi *baume verd*, qui est d'un jaune verdâtre et d'une odeur suave. Voyez mes *Illust.* pl. 459.

Canarium commune. Cet arbre donne une résine blanche, tenace, que l'on emploie à Amboine, comme flambeau, en l'enveloppant dans des feuilles sèches. Gærtner, tab. 102, a donné des détails sur les fruits de trois espèces de ce genre. *Lam.*

(1) *Guettarda speciosa.* C'est le rava-pou de l'*hortus malabaricus*, vol. 4, tom. 47 et 48, dont Linné a fait son *nyctanthes hirsuta.* Il est très-différent de l'*halesia* de Brown. Voyez mon *Dict.* vol. 3, p. 53, et mes *Illust.* pl. 154, f. 2. *Lam.*

(2) *Casuarina equisetifolia. Filao*, n°. 1. *Lam. Dict.* vol. 2, p. 501.

laisons qui s'élèvent de la mer et des marais s'arrêtent immobiles dans l'air, faute d'un vent assez fort pour les chasser et les dissiper, ce qui rafraîchiroit l'atmosphère. Vers le soir, il s'élève bien un petit vent de terre qui n'est véritablement qu'une haleine très-légère et très-foible. Cette chaleur, jointe aux sueurs abondantes qu'elle cause, rend les bains Indispensables. On voit tous les jours les Indiens jouer dans l'eau; ils ont soin de choisir le voisinage des rivières ou des baies dont le crocodile n'approche pas. Ces bains fréquens entretiennent la propreté du corps, donnent de la vigueur et de la souplesse, et modèrent la transpiration.

On mène ici une vie d'autant plus ennuyeuse, que depuis neuf heures du matin jusqu'à quatre heures de l'après-midi, il est impossible de marcher ni même d'agir, car au moindre mouvement la sueur coule à flots, quelque légèrement que vous soyez habillé. On rencontre ici comme dans Amsterdam, des gens de toutes sortes de nations, qui parlent des idiômes différens. La plupart des habitans de la ville sont des Indiens, qui font un commerce lucratif. On trouve aussi des Chinois répandus dans la ville, dans les

fauxbourgs, dans la campagne. Ils ont à peu près la même manière d'exister que les Juifs parmi nous. Ils exercent en général des métiers et cultivent les arts; tous conservent leur costume national, leur pantalon et leur tête rasée, avec une houppe de cheveux sur le sommet de l'occiput, pour faire une longue queue tressée.

Les 1, 2 et 3 juin 1775, les Chinois célébrèrent une de leurs fêtes sur la rivière qui traverse la ville et se décharge dans la rade. Il y eut une joûte entre deux bateaux qui remontoient la rivière. Le premier arrivé remporta le prix, qui consistoit en mouchoirs, éventails, pièces ou tabatières d'argent placés sur un bâton peint en vert. La même joûte eut lieu plusieurs fois de suite, et toujours au bruit d'un orchestre, composé d'une tymbale et d'un vase de laiton sur lequel on frappoit (1).

(1) Il n'est peut-être pas inutile de remarquer que les Chinois établis à Bantam et dans le reste de l'île de Java, ont témoigné beaucoup d'amitié aux François, *dont l'humeur leur plaît fort*, dit Vincent le Blanc, pages 148 et 149 de ses *Voyages*. Mais l'avidité ombrageuse des Hollandois ne nous a pas permis de profiter de ces favorables dispositions. Je ne crains point d'assurer que de tous les Européens qui com-

Les Maures établis à Batavia y exercent presque tous le négoce, comme dans les autres parties des Indes orientales. On les distingue aisément à leur costume, aussi agréable que singulier. Leur coëffure, composée d'une draperie blanche et semblable à un turban, enveloppe une longue chevelure noire, comme leurs moustaches. Quelques-uns portent un bonnet ou un chapeau rond. Ils sont grands et relèvent encore l'avantage de leur taille par une jupe ou plutôt une espèce de chemise sans manches, très-ample, en toile de coton blanche, qui s'attache sous le sein avec un cordon ou un large ruban. Ce vêtement est sur-tout très-large par le bas, et tombe sur les talons. Leurs souliers, qui sont fort longs, se terminent par une pointe recourbée. Les Maures aisés ornent leurs chaussures. de broderies en or (1).

mercent dans les Indes, les François sont les plus estimés. Les naturels nous ont toujours témoigné une prédilection et une bienveillance dont nous n'avons pas tiré parti. *Note du rédacteur.*

(1) Ces Maures descendent, je crois, des Moghols ou Tatars, qui s'emparèrent de l'Hindoustân en 1525, sous la conduite de Babour, petit-fils de Tymour (Tamerlan). Ils introduisirent alors la religion

Les

Les Javans sont d'une taille avantageuse et d'une figure agréable. Ils jouissent tous de la liberté, à l'exception d'un petit nombre, qui se mettent volontairement en servitude chez leurs compatriotes pour un certain temps (1).

Les Européens gardent ici le costume de leur pays : ils portent en général des vestes et des culottes de toile de coton blanche,

---

musulmane dans cette contrée et dans plusieurs îles voisines. Telle est, sans doute, l'origine de la tradition rapportée par Corneille le Bruyn, et citée dans ma note de la page 233. *Note du rédacteur.*

(1) L'origine des Javans est absolument inconnue. Ils se prétendent originaires de la Chine, et disent que leurs ancêtres, fatigués de l'esclavage où les tenoient les Chinois, vinrent se réfugier dans cette île. Leur ressemblance avec cette nation, donneroit quelque poids à leur témoignage. Ils ont, en général, le front large, les joues grosses et de petits yeux comme les Chinois. En outre, Marc-Paul le Vénitien nous apprend que lorsqu'il étoit au service des Tatars, les habitans de la grande Java leur payoient tribut, et qu'ils le refusèrent quand les Chinois se furent révoltés contre ces Tatars. *Voyages de Marc-Paul*, p. 130, *dans la collection de Bergeron. Premier Voyage des Hollandois aux Indes orientales*, page 33, tome I du *Recueil des Voyages de la Compagnie des Indes orientales.* (*Voyez* ci-après, le chapitre V, *de l'état politique de Java.*) *Note du rédacteur.*

ou de satin noir, avec un juste-au-corps de quelqu'étoffe légère des Indes. Tous ces vêtemens ne pèsent pas deux livres; c'est pourtant un pesant fardeau, eu égard à la chaleur du climat, et il n'y a pas de jour où l'on ne change de linge deux ou trois fois, quoique la sueur s'imbibe aisément dans la toile de coton. Voici quelle est, à-peu-près, leur manière de vivre.

Après que les gens en place ont été, le matin, chez le gouverneur, ils vaquent à leurs affaires domestiques, depuis neuf heures jusqu'à midi, mais sans sortir de leur maison, où ils ont quelqu'haleine de vent. Cependant, vers cette époque de la journée, si quelqu'affaire les appelle dehors, ils sortent dans des voitures légères et petites, qui ont, au lieu de glaces, des rideaux de taffetas aux portières, pour intercepter les rayons du soleil et ne laisser entrer que l'air. On attelle à ces voitures des chevaux extrêmement petits; quelques-uns vont en chaise-à-porteur.

La plus grande hiérarchie règne ici, elle se fait ressentir par-tout, jusque dans les équipages. Il n'est permis qu'aux personnes d'un certain rang d'en avoir de dorés. Les bourgeois se contentent de les faire peindre

ou les laissent tout unis. Les étrangers, et même les bourgeois à qui leurs facultés ne permettent pas d'avoir voiture toute l'année, peuvent en louer une au mois, à la semaine et même à la course. A la vérité, les loueurs de voitures et de chevaux demandent des prix exhorbitans, et ce métier lucratif les a bientôt enrichis.

On rencontre ici peu de têtes à perruques; presque tous les Européens portent leurs cheveux démêlés et non frisés, et se servent rarement de poudre.

Les femmes ne portent ni bonnet, ni chapeau; elles se font oindre les cheveux avec de l'huile sans poudre, et les roulent en gros nœuds sur le sommet de la tête. Elles y mêlent des bijoux et des guirlandes de fleurs très-odoriférantes.

La fleur qu'elles adoptent par préférence pour ces sortes de guirlandes, sont celles du *mogori* ou jasmin des Arabes (1), passées dans un fil. On apporte de ces fleurs fraîches chaque jour à la ville. Il s'en fait une grande consommation. Chaque soir que les femmes sortent, elles n'oublient pas cet or-

(1) *Nyctanthes Sambac.* Lin. *Mogorium sambac.* Illust. tab. 6, f. 1. *Lam.*

nement, qui donne à certains égards un nouveau charme à leur société. L'odeur ressemble à celle de la fleur d'orange et du citron, et se répand dans tout le logis.

On ne doit pas s'étonner de ce que, dans un climat aussi brûlant, les Européens aient contracté l'habitude de dormir une couple d'heures après leur dîner, c'est-à-dire, pendant la plus vive chaleur de la journée. Un esclave debout auprès du sopha, chasse les mouches avec un grand éventail et procure une agréable fraîcheur à son maître endormi.

Les nuits et les jours sont à-peu-près égaux durant toute l'année; le soleil se lève et se couche à six heures. Comme il darde ses rayons presque perpendiculairement, on n'a pas ici les belles soirées de nos pays septentrionaux; car à peine a-t-il passé dessous l'horison, qu'on se trouve dans l'obscurité, et l'air est frais toute la nuit.

Cette fraîcheur auroit bien plus d'agrément sans l'inquiétude et le tourment continuel que vous causent les insectes (1).

Non-seulement leur bourdonnement éveille le dormeur le plus profondément enseveli

(1) *Muscito.*

dans le sommeil, mais en outre leurs piqûres causent des ampoules terribles et monstrueuses qui vous rendent le visage tout boursoufflé. Voilà ce qui empêche que l'on n'ouvre les portes des appartemens ou les fenêtres; et quand on s'y décide, il faut chasser bien soigneusement tous les cousins. Ils tourmentent encore plus les étrangers que les naturels, à leur arrivée dans l'île; mais après quelques semaines de séjour, ils perdent les faveurs importunes de ces insectes, qui trouvent sûrement une saveur toute particulière à leur sang scorbutique; l'enflure devient d'autant plus considérable, que leurs pores sont plus salés et leur peau plus mal-propre.

Les lits sont ordinairement garnis d'un matelas, de quelques oreillers, d'un drap de dessous et d'une légère couverture d'indienne non doublée.

Tous les soirs, depuis six heures jusqu'à neuf, les Européens se réunissent dans différentes maisons de la ville pour y fumer, boire quelques rasades de bon vin rouge, et se délasser ainsi des fatigues de la journée. Ils n'attendent pas une invitation pour aller voir leurs amis; mais au coup de neuf heures chacun se retire chez soi, à moins

qu'il n'ait été retenu particulièrement pour souper. Chaque maître a plusieurs esclaves qui viennent le chercher avec des flambeaux pour le ramener chez lui.

Quand on va en visite, on a ordinairement un habit, un chapeau, une canne et une épée; quelques-uns ont une perruque. Un domestique vous suit en portant un vaste parasol. Mais à peine a-t-on fait son salut d'entrée, qu'on ôte sa perruque pour mettre sur sa tête rasée un bonnet de coton blanc et très-léger; on quitte son habit, son chapeau, sa canne et son épée; l'esclave remporte tout ce harnois au logis. La compagnie passe la soirée sur un perron pratiqué au haut de l'escalier, en dehors de la maison.

Le maître commence par vous présenter un verre de bière de Hollande, ensuite on boit à la santé de chaque personne de la compagnie en particulier, jusqu'à ce qu'on ait vuidé chacun sa bouteille de quatorze verres et même plus. On joue quelquefois aux cartes. Tous les étrangers qui se présentent dans ces assemblées sont bien reçus, car l'hospitalité est ici regardée comme un devoir sacré, que chacun se pique de remplir avec magnificence. Les gens qua-

lifiés et riches tiennent table ouverte une fois ou deux par semaine : tous ceux qui se présentent, invités ou non, sont bien reçus. Un étranger obligé de séjourner quelque tems dans cette île, n'a besoin que de louer un petit local et d'acheter un esclave pour le servir. Pourvu qu'il ait une connoissance ou deux, il ne doit plus être embarrassé de quelle manière subsister; car outre qu'il a toujours son couvert mis chez ses patrons, on ne manque jamais de l'inviter à dîner dans les maisons où il va rendre visite entre onze heures et midi, heure à laquelle les personnes en place reviennent de leur bureau. On boit alors un petit verre d'arrek ou d'eau-de-vie de genièvre pour exciter l'appétit, ou du vin de France, ou bien encore du saki du Japon.

L'eau ici n'est ni saine, ni agréable; elle contient certains principes saumâtres qui donnent quelquefois le flux de sang, sur-tout aux personnes nouvellement arrivées et attaquées du scorbut. Les habitans de la ville la laissent reposer dans de grandes cruches de terre du Japon; les ordures qu'elle contient se précipitent au fond; ils y plongent aussi des morceaux de fer rouge : alors on peut la boire sans danger.

Elle sert aussi à prendre du thé, du café, et on la mêle avec du vin.

Le faubourg situé du côté de la campagne, est grand, beau et peuplé d'Européens, de Chinois et d'Indiens.

A peu de distance de ce faubourg sont dispersées de nombreuses maisons de campagne et de très-beaux jardins, où les principaux personnages de la ville et les gens riches viennent se délasser de leurs travaux. L'air y est moins mal-sain que dans l'enceinte des murailles. On a formé dans plusieurs de ces maisons des viviers remplis d'eau, où la dorade aux écailles brillantes et dorées, joue et se cache sous la pistie flottante (1), plante singulière qu'on propage pour donner de l'ombre aux poissons. Ses racines ne s'attachent pas à la terre, et elle nage en grande quantité dans les canaux et dans les fossés.

Les Européens se font servir en général par des esclaves de différentes parties de l'Inde. Ils en entretiennent même un grand nombre, car la chaleur énerve ceux-ci au

(1) *Pistia stratiotes*. L. *Kodda-pail. Hort. Malab.* vol. II, t. 32. Cette plante flotte sur l'eau comme la macre (*trapa*), et y forme de belles rosettes.

point que deux n'en valent pas un du Cap. Les femmes sur-tout ont une bande d'esclaves de leur sexe la plus nombreuse possible, et ne sortent presque jamais sans en avoir quelques-unes à leur suite pour les servir.

Je ne terminerai pas ce chapitre sans ajouter quelques observations sur l'insalubrité du climat, qui a valu à la ville de Batavia le surnom de *tombeau des Européens*. Elle a plusieurs causes. La principale est la chaleur continuelle et les brouillards qui séjournent dans l'atmosphère. On peut encore mettre en ligne de compte la puanteur qui s'exhale des ordures qu'on a l'imprudence de jeter dans la rivière. A l'effet déjà trop actif de ces miasmes morbifères, les Européens ajoutent un mauvais régime (1). Les

(1) Les Européens veulent garder, sous tous les climats, leurs habitudes et leurs jouissances, sans s'inquiéter s'ils compromettent leur santé ou leur sûreté. Les relations des voyageurs nous offrent mille exemples des suites funestes de cette ridicule opiniâtreté. Je n'en citerai qu'un, parce qu'il intéresse particulièrement les sciences. En 1761, cinq savans ou artistes Danois furent chargés de faire le voyage de l'*Yemen* (l'Arabie heureuse); quatre étoient déjà morts dès le mois de février 1764. Le seul qui soit resté

riches prennent une nourriture et des liqueurs trop fortes & trop chaudes pour un climat aussi brûlant que celui-ci. Les pauvres périssent, pour la plupart, par l'excès des fruits. Les fièvres putrides et les flux de sang enlèvent une grande quantité d'Européens. Ceux qui réchappent conservent un ventre gros et tendu, et des engorgemens ou obstructions (1), qui ne se résolvent pas facilement, à moins qu'ils ne passent dans des comptoirs où l'on respire un air plus frais. Les tempéramens les plus forts sont ceux qui résistent ici le moins; les personnes foi-

de cette société, le capitaine Niebuhr, observe que le sort de ses compagnons ne doit pas effrayer quiconque seroit tenté d'entreprendre le voyage de l'Arabie. «Nous avons été nous-mêmes, dit-il, la cause de » nos maladies, dont d'autres peuvent se garantir ». Il prouve que ses compagnons ne sont morts que pour avoir voulu conserver dans les pays chauds les habitudes et le régime des pays froids. Resté seul parmi les Orientaux, Niebuhr n'a plus ressenti la plus légère incommodité, ni éprouvé d'obstacles de la part des naturels, dès qu'il s'est conformé à leur manière de vivre et d'agir. Voyez la *Préface de la Description de l'Arabie*, par Nieburh. *Copenhague*, 1775, édit. *in*-4°. pages vj et vij. *Note du rédacteur.*

(1) *Placenta febrilis.*

bles, et particulièrement les femmes, soutiennent assez bien l'air du pays. Cependant celles qui apportent d'Europe des joues vermeilles, ne tardent pas à perdre leur éclat et leur fraîcheur, elles deviennent pâles comme un linge.

L'air est à la fois si humide et si stagnant, que toutes les marchandises se corrompent et se moisissent en fort peu de temps. C'est pour cela que j'ai vu souvent les malles dans les chambres, et les caisses même dans les magasins, posées sur des bouteilles. Sans cette précaution, ce qu'elles renferment seroit moisi et perdu.

CHAPITRE III.

Des langues usitées à Java.

Les Javans ont une langue particulière qui diffère du malai (1).

Les Européens parlent ici généralement entre eux la langue hollandoise; mais les

(1) Le silence de notre voyageur sur la langue javane m'a déterminé à faire un travail qu'on trouvera à la suite de ce chapitre, sous le titre d'*Additions du Rédacteur*. (LANGLÈS.)

esclaves et les Indiens n'entendent que le malai, qui est d'un usage si universel dans les Indes orientales, et même dans une partie des occidentales (1), qu'on peut la regarder comme une espèce de passe-partout, à-peu-près comme la langue française en Europe.

Le malai m'a paru un dialecte arabe (2);

(1) J'observerai que dans les îles des Indes occidentales, les Nègres de la côte de Guinée et d'autres contrées d'Afrique, ne parlent pas malai, non plus que dans les îles angloises de l'Amérique septentrionale, à Surinam, dans les établissemens des Hollandois et des Danois, où l'on se sert d'un anglois corrompu. Les colonies espagnoles et françoises conservent les langues de leur mère-patrie, et l'on n'y connoît point le malai. — A la vérité, la plupart des esclaves transplantés au Cap de Bonne-Espérance des îles Moluques, de Java, de Sumatra, et de la terre des Pappons, parlent malai, mais non pas tous. *Note du docteur Forster, traduite par le rédacteur.*

(2) Le malai n'est certainement pas un dialecte de l'arabe, mais une langue-mère aussi étendue qu'abondante. Les Malais de la presqu'île de Malacca ont transporté leur langue dans toutes les îles des Indes orientales, aux Philippines, aux Carolines, aux Mariannes, aux îles Pelliou (Pellew), à celles des Larrons, et dans une grande partie des îles de la mer du Sud. Les Malais ont reçu des navigateurs Arabes la religion musul-

on l'écrit même avec des caractères arabes.

Il existe une partie de la Bible traduite en malai, plusieurs Dictionnaires ou Vocabulaires et Grammaires, des livres de prières, &c. Cette langue s'apprend et se parle aisément : elle est simple, sans inversions, très-agréable à l'oreille.

La Compagnie entretient un interprète pour le malai et pour la langue de Java, ainsi que des prêtres versés dans ces langues. Ils desservent un temple construit aux frais de la même Compagnie, en faveur des différentes nations chrétiennes qui entendent ou parlent le javan ou le malai.

J'ai encore retrouvé ici quelques traces de portugais corrompu, qu'on reconnoît aussi dans les autres colonies des Indes

---

mane et l'écriture arabe qu'ils ont conservées. (*Note du docteur Forster, trad. de l'allem. par le rédacteur.*)

En approuvant la savante critique du docteur Forster, je crois devoir observer que le malai renferme une grande quantité de mots arabes. Il faut attribuer ce mélange à l'introduction des caractères arabes et de la religion musulmane chez les Malais. Les Portugais leur ont aussi fourni plusieurs expressions, celles sur-tout dont ils ont besoin pour rendre les idées qu'ils ont acquises depuis les progrès des Européens dans les Indes orientales. *Note du rédacteur.*

orientales, qui ont appartenu autrefois aux Portugais. On voit même dans la ville une église et une paroisse portugaises; il y en a en outre une autre entretenue par la Compagnie des Indes. On m'y montra plusieurs livres de prières imprimés en langue malaise.

Voici l'énumération exacte de tous ceux qui sont venus à ma connoissance.

1°. *Malaica collectanea vocabularia* (Dictionnaire malai). *Pars prima.* Batavia, 1 vol. 1707, *in-4°.*

2°. *Dictionarium malaico-latinum* et *latino-malaicum, operâ et studio Davidis Hex.* Batavia, 1707, *in-4°.* (Dictionnaire malai latin et latin-malai.)

3°. *Dictionnarium of te woord en de Spraek Boek in de Duytsche en de maleysche tale. Fr. de H.* Batavia, 1707, *in-4°.* (Dictionnaire hollandois et malai.)

4°. *Tweede deel van de collectanea malaica vocabularia.* Batavia, 1708. (Ce sont deux dictionnaires malais imprimés ensemble.)

5°. *Maleische Spraek Konst of G. H. Werndly.* Amsterdam, 1736, *in-8°.* 1 vol. (Grammaire malaise.)

6°. *El Kitâb 'ija 'itu, segala Surat, Perd-*

jandjian lama dan Baharow. Amsterdam, 1733, *in*-4°. (La Bible en malai.) Le Nouveau Testament fut imprimé dans le même format en 1735.

7°. *Si J. X. R. Segala masmur Dâûd.* Amsterdam, 1735, *in*-4°. (Les Pseaumes de David.)

8°. *Ta X Limu-ldini 'l mese H. i Ji, ija' 'itu, pang' adjaran agama.* Amsterdam, 1735, *in*-4°.

9°. *Nieuwe Woordenschat in neder duitsch, maleiysch, en portugeesch.* Batavia, 1780, *in*-8°. (Dictionnaire hollandois, malai et portugais (1).

Quoique les Portugais ne dominent pas dans cette île, ils ont imprimé les livres suivans pour leur usage.

---

(1) Le docteur Forster cite encore deux autres ouvrages élémentaires pour la langue malaise, qui sont : *Grondt of te kort bericht van de maleysch tale, door Joannem Roman.* Amsterdam, 1674, *in*-4°. (Courte Introduction à la langue malaise)

Dictionnary english and malayo, malayo and english to which is added some short grammar rules, &c. by Thomas Bowrey. London, 1701, *in*-4°. (Dictionnaire anglois-malai et malai-anglois, auquel on a ajouté quelques règles de grammaire, &c.) *Note traduite par le rédacteur.*

10°. *Do Velho Testamento, o primero tomo.* Batavia, 1748, *in*-8°. 1 vol.

Do Velho Testamento, o secundo tomo. Batavia, 1753, *in*-8°. 1 vol.

11°. *O Novo Testamento.* Batavia, 1773. *in*-8°. 1 vol.

12°. *Catechismo.* Colombo, 1778, *in*-8°. 1 vol.

13°. *Os Psalmos David.* Colombo, *in*-8°. 1 vol.

Ces Pseaumes sont notés pour l'usage des Indiens. La dernière édition est de 1778. On m'en envoya un exemplaire après mon départ de Batavia.

J'ai déposé et donné à la bibliothèque d'Upsal tous les livres indiqués ci-dessus, et une foule d'autres en langues chingulaise, malabare et tamoulle.

Ceux qui se proposent de séjourner quelque temps dans les Indes orientales, ne pouvant se dispenser d'apprendre un peu de malai, sur-tout s'ils veulent aller de côté et d'autre; je me mis aussi-tôt à étudier cette langue, car il m'auroit été impossible de me faire servir même d'un esclave sans lui adresser quelques-uns de ces mots usuels, qui reviennent sans cesse dans les différentes opérations de la journée.

Je

Je travaillai aussi-tôt à me former un petit vocabulaire de ces expressions, fort concis. Je crois qu'il pourra être de quelque utilité aux voyageurs qui visiteront cette isle. En outre, les amateurs des langues orientales y puiseront de nouvelles connoissances. Voilà ce qui me détermine à communiquer mon travail au lecteur.

VOCABULAIRE MALAI.

A

Après-midi, } *soré.*
Le soir, }
Accouchement, *tempattidor biranak.*
Affligé, *sousa ati.*
Animal (bête), *binatang.*
Amer, *pait.*
Aveugle, *bouta.*
Accoucher, *beranak.*
Avare, *kikir.*
Aller, se promener, *djalang.*
Avoir, *ada.*
Aider, *toulong.*
Appartenir, *dengar.*
A peine, *kantching.*
Argent à dépenser, *makkanang.*
Amour, *tchiata.*

Acheter, *bili.*
Apprendre, *mengadji.*
Appaiser la soif, *bounouhans.*
Avec, *dengan.*
Assassinat, *bounou.*
Assez, *sampe.*
A propos, *kabetoullan.*
Au-dessus, *diatas.*
Argent monnoyé, *vang.*
Appeller, *panguil.*
Arracher, *pingan.*
Argent, orfèvre, *perak, toukanperak.*
Araignée, *lava.*
Aigre, *assam.*
Arbre, *pouhon, kayo.*
Attendre, *nanti.*
Année, saison, *saoun, moussem.*
Aussi, *ratta.*
Aimer, *sijnga.*
Aiguille, *djarong magnei.*

B

Bras, *pimdak.*
Bouton (du corps), *bisoul.*
Bleu, *birou.*
Brosse, *dada.*
Brasser, *sambatan.*
Brûler, *angouo.*
Bâtir, *aria rouma.*

Buisson, *outan.*
Bourreau, *alledjotti.*
Boire, *minoum.*
Baptiser, *kria sarani.*
Borgne, *satou matta.*
Bataille, *prang.*
Bâiller, considérer, *boukka moulout.*
Bon, *baïk.*
Bon marché, *moura.*
Boîter, *prentchang.*
Blanc, *poutti.*
Battre, *poukkoul.*
Balai, *sapapo.*
Bonheur, *ontang.*
Bas, *dibaouva.*
Bouche, *moulout.*
Beaucoup, *bagniak.*
Bœuf, *soumpi.*
Beau, belle, *bagous.*
Beurre, *mantega.*
Boucher quelque chose, *tissi.*
Boyaux, *proutgnia.*
Bois à brûler, *kayou.*
Buffle, *banting.*
Balance, *djellang.*
Bien venu, *slammat.*
Bord d'un ruisseau, *pingu*

C

Ce qui touche quelqu'un, *tadoulli.*
Cendre, *abou.*
Commander, *sournou.*
Comprendre, *mananti.*
Commencer, *moulaï.*
Confier, *pentchadja.*
Conserver, *simpang.*
Culotte, *tchenala.*
Courber, *mognoumba.*
Ce, *iotu.*
Cher, *mahal.*
Couleur, *dinta.*
Conduire, *baouva.*
Chagrin, *sadjang.*
Chèvre, *kambin, prompouang.*
Creuser, *borek tanna.*
Col, *ler.*
Chapeau, *toppi tiappe.*
Chaud, *pannas.*
Cervelle, *ottaknia.*
Cœur, *ati.*
Ciel, *saorga.*
Chien, *anding.*
Cheveux, *rambout.*
Chercher, tirer à soi, *ambes.*
Coin, *adjong.*

Chasseur, *soukavpassan.*
Chaux, *kapor.*
Chameau, *onta.*
Camarade, *taman.*
Cannelle, *kadjomanis.*
Canon, *marian.*
Chapon, *adjamkabiri.*
Château, *Benting.*
Chat, *rotjing.*
Coffre, *petti.*
Coller, *melenket.*
Collant, *litchin.*
Couteau, *pisouk.*
Cuisinier, cuire, *toukan massak*, *massak.*
Convenir ensemble, *djadi samaratta.*
Cuivre, *fambaga.*
Court, *pendek.*
Craie, *kapor hollanda.*
Crocodile, *bouadja.*
Connoître, *kanatrasa.*
Cuisine, *dappor.*
Charger, *mouet.*
Citron, *djourok.*
Cadavre, *banka.*
Comparer, *tarout.*
Courir, s'enfuir, *larri pigui.*
Courage, *fiappe.*
Cousin, petite mouche, *djamok.*

Clef, *kountchi.*
Chez, *kitta orang.*
Conseil, *takkof.*
Compter, *bilang.*
Clou de gérofle, *tchinke.*
Chose, *karon.*
Ciseaux, *gounting.*
Cachet, *fiap.*
Chanter, *mangandji.*
Cuiller, *soumdak.*
Crier, *gueguer.*
Couper, *pottong.*
Clou, *paquel.*
Cracher, crachoir, *louda*, *tampat louda.*
Courir, *beloumpat.*
Chaise, *karossi.*
Coudre, *mandjei.*
Compagnie, *scbat sobat.*
Choisir, *pili.*
Charpentier, arbre, *soukan cadjo*, *cadjo.*
Corde, écorce, *tali*, *coulit.*
Chier, *barrak.*
Couvrir, *selimo.*
Chaud, *pannas.*
Colère, *mara goussar.*
Changer, *soukkar.*

D

Derrière, *diblakkan*:
Demander, *minta.*
Devenir, être, *tingal.*
Danser, *minguibing.*
Double, deux fois, *dua kali.*
Doigts, *djare.*
Diligent, *radjing.*
Demander, *sandja.*
Défendre, *Larang.*
Donner, rendre, *kassi*, *kassi kombali.*
Dieu, *Álla.*
D'où, *deri manna.*
Dur, *dapor.*
De retour, *kombali.*
Dedans, *didalam.*
Disputer, *gueguer.*
Demanger, *gatal.*
Détache, *talappas.*
Davantage, *lagui lebi.*
Désordre, en désordre, *bagner.*
Déchirer, *soubek.*
Dormir, *tidor.*
Dérober, *mantchouri.*
Doux, *manis.*
Dent, gencive, *guigui*, *dagüin guigui.*
Dehors, *louar*, *oli louar.*
Délicat, de bon goût, *ennak.*

De l'autre côté, *sabran.*
Desert, *outan.*

E

Ecorce, *koulit.*
Enfant (l'), *beranak.*
Enterrer, *tanam.*
Encre (l'), *tinta.*
Encrier (l'), *tampat tinta.*
Epouse (l'), *paganting.*
Epoux (l'), *tounagang.*
Eux, *dia orang.*
Eduquer, *piara.*
Entier, *interou.*
Enfer, *douraka.*
Enfermer, *mendangan.*
En dedans, *di dalam.*
Egal, *keper.*
Empereur, *Sousoutounang.*
Eglise, *mesiguit.*
Estropié, *pintchang.*
Estomac, *prout.*
Effronté, *djangter tavmalou.*
Embrasser, *polok.*
Eprouver, *sioba.*
En dernier lieu, *diblakkan kali.*
Echarpe, *tandjam.*
Ecrire, écrivain, *toulis, djourretoulis.*
Etroit, *kourang lebar.*

Epicerie, *boumbou.*
Echelle, *tanga.*
Etoile, *bintån.*
Envoyer, *kirim.*
Epais, *kassar.*
Eduquer, élever, *piara.*
Excuser, *ampon.*
Être, il est, *ada*, *dia adia.*
Eau, *ayer.*
Epée, *pedang.*
En bas, *dibauva.*

F

Frère, *soudana laki.*
Fossé, *koumptchi.*
Fille, *anak prompouang.*
Feu, *api.*
Fièvre, *demam.*
Figue, *bouato.*
Fin, *allous.*
Fruit, *boa*, *bua bua.*
Fenêtre, *djenella.*
Fourchette, *toussouk.*
Fil de laine, *benang.*
Fondement, *tanna.*
Faire, *kria.*
Facile à se fâcher, violent, *benguis.*
Forniquer, *besoundal.*
Fille de joie, putain, *soundal.*

Faim, *lappar.*
Finir, cesser, *souda.*
Fier, *kabessaram.*
Fer, forgeron, *bisi, toukanbisi.*
Fendre, *beladoua.*
Froid, *dindjing.*
Forge, *rouat.*
Facile, *trang enteng.*
Foible, *tikkar.*
Fausse-couche, *gougour annak.*
Farine, *toupor.*
Fou, *guila.*
Faire la révérence, *men djoumba.*
Fâché, *djahat.*
Fromage, *kao.*
Fumer, *tchoum.*
Faire voile, *baladjar.*
Finir, clorre, *touto.*
Fils, *anak laki.*
Fantôme, *mata tingui.*
Foible, *enting.*
Foi, *pertchaya.*
Forcer, *baksa.*

G

Gâté, *rousak.*
Gai, *souka ati.*
Germer, *mindjadi cimbal.*
Grossier, *kassar.*

Grimper en haut, *naik.*
Grimper en bas, *tourong.*
Gratter, *garok.*
Genoux, *loutok.*
Guerre, *prang.*
Grotte, *lobang.*
Guetter, *mengninte.*
Guérir, *brebat.*
Grace, *ampon.*
Goûter, *enlak.*
Garçon, non marié, *bouyang.*
Grand, *besar.*
Grimper, *nayk.*

H

Haleine, *napas:*
Héritage, } *pousakan, dappat, pousakan.*
Hériter, }
Herbe, *rompot.*
Hier, *kalamari-ari.*
Haine, *bintchi.*
Hacher, couper, *pottong.*
Haut, *tingui.*
Habiller, habit, *pakki, pakkian.*
Homme (l'), *laki laki.*
Huile, *mignak.*
Honteux, ayez honte, *malou.*
Hibou, *koukou blou.*
Hasarder, *timbang.*

J

Jambe, *toulang.*
Jour, *hari.*
Jugement, *ingatang.*
Ivre, *makkak.*
Ivoire, *gaiding.*
Jaune, *koning.*
Ici, céans, *disini.*
Indigo, *nila.*
Joyaux, joaillier, *intan, toukan intan.*
Jeter, *lampar bouang.*
Jatte, *mankok.*
Jointure, *panton.*
Joyeux, *soukanti.*
Inconnu, *hada kanalan.*
Inaccoutumé, *trada biasa.*
Juste, équitable, *boutoul.*
Jouer, *main.*
Imprimer, *tindis.*
Jardin, *kobon.*
Jeune, *mouda.*
Irriter, *parreknaik.*
Isle, *poulo.*

L

Lier, *ikat.*
Large, *lebar.*
Lettre, *sourat.*
La, *disitou.*

Là bas, *disitou bauva.*
Là haut, *disitou atas.*
Laide, *roupa boussouk.*
Lui, *dia.*
Loyer, *seva.*
Lion, *singa.*
Linge, *kadjin.*
Lumière, mouchette, *liling, gounting liling.*
Long, *pandjang.*
Lentement, *palan.*
Lèvres, *bibir.*
Lire, *batcha.*
Lait, *sousou.*
Laiton, *tambaga koning* (tombac).
Large, ample, *lebar.*
Lécher, *guilat.*
Lit, *tampat lidor.*
Langue, langage, *bahassa.*
Langue (la), *lida.*
Laver, *tchoutchi.*

M

Manche (la), *poundak.*
Montagne, *gounong.*
Mordre, *piguit.*
Mourir, *maut.*
Mort, *bouno.*
Manquement, *kourang.*

Madame, *bini nogne.*
Marié, *djang, souda kavin.*
Mariage, *kavin.*
Mettre en fonte, *saling.*
Moitié (la), *saparo.*
Main, *tangan.*
Mâle, coq, *aïam laki, laki.*
Maison, bâtir, *rouma, kria rouma.*
Moi, *betta, kittta.*
Marchand, *dagang.*
Mentir, *panjusta.*
Mettre, *bareeng.*
Médecin, chirurgien, *gourou.*
Mensonge, *pendjousta.*
Maigre, *kourous.*
Médicamens en poudre, *obat.*
Médicament en caisse, ou petite apothicairerie, } *tambat obat*
Midi, *satenga ari.*
Moi, *kitta, betta, saya.*
Moins, *lebi kourang.*
Mode, *loumpour.*
Mère, *maa.*
Matin (le), *besok.*
Matinée (la), *pagui ari.*
Mur, *tembot.*
Maçon, *toukanbatou.*
Mois, *sa boulang, boulang.*

Mesurer, *oukour.*
Mauvaise herbe, *rompot.*
Malheur, *tchilaka.*
Mal-propre, mal-propreté, ordure, *kotor tai.*
Malade, *sakkit.*
Mer, rivage de la mer, *laout*, *pinguir laout.*
Muet, *bodo.*
Mauvais, méchant, *roupa.*
Marque, *tanda.*
Mâcher, *mama.*
Mince, *tippis.*
Mou, molle, *lembek*, *okkat.*
Monde, *dounia.*
Montrer, *oundjouk.*
Mouillé, *basa.*
Manger, *makkan.*

N

Nid, *tingal*, *rouma.*
Noyer (se), *matti di ayer*,
Noyau, *bidji.*
Nègre, *kadja.*
Nuque du col, *meimang.*
Nud, *talagnang.*
Nuit, *malam.*
Non, *tyada*, *tida.*
Neuf, nouveau, *beharu* (*behâr*, printems en persan).
Nez, *idom.*

Nager, *bernam.*
Navire, *kapal.*
Noir, *ittam.*
Nombreux, *piring.*

O

Os, *toulang.*
Offrir, *tauva.*
Oiseau, *bourong.*
Or, orfèvre, *mas, toukan mas.*
Obéissant, *ormat.*
Oignon, *bavang.*
Oncle, *sanak.*
Obscur, *glap.*
Obscurité, tems nébuleux, *hari glap.*
Ongle, *koukou.*
Œuf de poisson, *tellor ikkan.*
Œuf, *tellor.*
Œil, *matta.*
Ouvert, ouvrir, *taboukka, boukka.*
Oreille, *koping.*
Oreiller, *tchoum.*

P

Prenez garde, *limpang.*
Pauvreté, *kasiakan.*
Prier, *megnoumba.*
Plaire, *manos.*
Payer, *bayar.*

Plomb, *tima.*
Pont, *somor.*
Pain, *rotti.*
Pâte, *toupong.*
Partie, *baguian.*
Pour cela, *dari itou*
Pour cela pas, *dari itou dita.*
Profond, *dalam.*
Porter, *pikol.*
Pigeon, *bouroung dara.*
Porte, *pinto.*
Peu à peu, *abisitou nanti.*
Père, *bappa.*
Pauvre, *miskin.*
Poisson, *ykkan.*
Pied, *kakki.*
Plein, *pounou.*
Poltron, *sapú.*
Prêt, *trang.*
Partager, *bagui.*
Perdre, *ylang.*
Prendre, *pegan.*
Profondeúr, *típer.*
Pleurer, *manangui.*
Pourquoi, *manappa.*
Pourquoi pas, *manappa tida.*
Peau, écorce, *koulit.*
Pendre, *gantong.*

Poule, *ayam prompouang.*
Prendre médecine, *minom obat.*
Peigne, *sisir.*
Petite-vérole, *tchatchar.*
Poudre à tirer, *obat passan.*
Pays, *tanna.*
Paresseux, *pamalas.*
Promettre, *tchagne.*
Poux, *koutou.*
Permettre, *byar.*
Prêter, *pegnang.*
Pucelage, *pravang.*
Près, plus près, *dikkat*, *lebi dikkat.*
Poivre, *lada.*
Perle, *moutchara.*
Prophète, *nabeï.*
Prêtre, *pandita.*
Poudre, *obat.*
Poteau, *ambara.*
Pleuvoir, *ouyang.*
Une personne, *orang.*
Prompt, *lakas.*
Parler, discourir, *katta.*
Pierre, *batou.*
Piquer, *toussouk.*
Poser, *tarro.*
Pesant, *brat.*
Pensor, *ingat.*

Promener (se), *kouliling.*
Poids, *timbangan.*
Pas encore, *boulong.*
Prétendre, *minta.*
Par-tout, *dimana manna.*

Q

Quarré, *ampat ouyong.*
Quoi, *appa.*
Qui, *sappa.*
Quand, *kappan.*
Quelquefois, *barankali.*

R

Recevoir, *dappat.*
Rompre, *pitcha.*
Ravoir, *dappat kombali.*
Roches, *batou karang.*
Roi, *radja.*
Regarder à l'entour, *balek tengok.*
Refroidir, *arang.*
Remarquer, *tarrotanda.*
Rencontrer, *katoinbou.*
Renverser, *kria djatou.*
Retourner, *balek.*
Raser, *touikkour.*
Riche, *kaya.*
Riz (du), *bras.*

Rivière, *kali.*
Rond, *roundan.*
Rouer, *poukkoul bissi.*
Rat, *tikkouz.*
Rouge, *mera.*
Regarder autour de soi, *balek tengok.*
Rire, *tartauva.*
Rôtir, *goring.*
Renforcé, *kraz.*
Répondre, *megnant.*
Remercier, remercîment, *tramma kassi.*
Retenir, *souda.*
Réveiller, *bangong kria bangong.*
Retour (de), *kombali.*

S

Soir, *soré.*
Seul, *sandiri.*
Singe, *mognet.*
Sein (le), *panko.*
Sang, *dara.*
Simplement, *tlagnan.*
Souffler, *tchop.*
Songe, *yari besar.*
Songer, *minimpi.*
Sot, *bado.*
Sourd, *touli.*
Serment, *soumpain.*

Soi-même, *kandiri yang ponga.*
Simple, non double, *sakali.*
Spirituel, *bisa.*
S'étonner, *erran.*
Sortir, *kaloar.*
Siffler, *tiop.*
Salut, saluer, *kasi*, *tabé.*
Saler des harengs et autres comestibles, } *tarro azin.*
Serrer, *djipit.*
Société de marchands, *bedagangan.*
Serpent, *oular.*
Sujet, cause, *yang derri pandagna.*
Servir quelqu'un, *yaga.*
Sel, *garang assin.*
Sable, *pasir.*
Siècle, *salamaya.*
Soie, *soutra.*
Passoir, *doudouk.*
Soulier, cordonnier, *sapato*, *toukan sapato.*
Soleil, *matta ari.*
Se tenir debout, *bediri bangong.*
Souffre, *tiollak.*
Sœur, *soudara prompoua.*
Sucre, *goula.*
Sommeil (avoir), *mengatok.*
Sécher, *kaing.*
Sous, au-dessous, *dibauva.*

Sortir, *kaloar.*
Savoir, *tau.*
Saigner, *koular darat.*

T

Tout, tous, *samogna.*
Travailler, *kria.*
Trop tôt, *siang.*
Tâcher, *mentchoba.*
Table, *meya.*
Trembler, *sametar.*
Tirer, *pikol.*
Tomber, *djatou.*
Trouver, *dappat.*
Trop matin, *talalou siang.*
Trop peu, *talalou sedekit.*
Trop, *talalou bagner.*
Trop tard, *talalou lama.*
Tirer en haut avec une corde, *parreknaik.*
Tète, *kappalla.*
Tremblement de terre, *godjang tanna.*
Tortu, *blako.*
Tendre, *lembek.*
Tante, *bibi.*
Tort, qui a tort, *sala.*
Tard, *lama.*
Tout de suite, *salantar betoul.*
Toît, *guenting.*

Tems (le), *vaktou.*
Tigre, *matchan.*
Tonnerre, *gueontor.*

V

Visage, *moukka.*
Voler, *terbang.*
Vieux, *toua.*
Verd, *iso.*
Voir, *leat.*
Vache, *sampi.*
Venir, *dattang.*
Viande, *daguin.*
Vie, *miavak.*
Vous, *lou.*
Vin du Rhin, } *angor*,
Vin aigre, } *assam.*
Voir, *leat.*
Ville, *kotta.*
Vendre, *djouval.*
Vuide, *kossong.*
Voiture, *padati.*
Vouloir, *maw.*
Vin, *angor.*
Vent (le), *anguin.*
Veine, *ourat.*
Vinaigre, *tchouka.*

Pour compter on se sert des mots suivans :

1 — *Sato.*	11 — *Saplas.*
2 — *Doua.*	12 — *Douablas.*
3 — *Dika.*	20 — *Douapoulo.*
4 — *Ampat.*	21 — *Doua poulo sato.*
5 — *Lemma.*	30 — *Dika poulo.*
6 — *Anam.*	40 — *Ampat poulo.*
7 — *Toutcho.*	50 — *Lemma poulo.*
8 — *Toulappan.*	100 — *Serattos.*
9 — *Sambilan.*	1000 — *Serrives.*
10 — *Sapoulo.*	

Il se trouve plusieurs mots qui ne viennent point de la langue malaise ; ces mots ont été tirés , avec leur signification , du hollandois et du portugais : comme ,

Douk , nappe , *duk.*
Glas , verre , *glas.*
Kikare , télescope , *kyker.*
Chauderon , *ketel.*
Lanterne , *lantarn.*
Bonnet , *karpous.*
Pipe à fumer , *pipa.*
Bière forte , *bier.*
Bas , *kous.*
Eau de Selze , *ayer Hollanda.*
Soupe , *soup.*
Repasser (du linge) , *strika.*

Madame, *nogne*.
Monsieur, *signor*.
Rixdale, *real*.
Papier, *kartas*.

Le malai s'écrit avec des caractères arabes, que les Malais ont pris dans le tems qu'ils faisoient un commerce très-étendu sur les côtes des Indes. A l'égard des conjugaisons, des déclinaisons, et de plusieurs autres règles grammaticales, cette langue est des plus simples et des moins embarrassantes; malgré cela, les Européens et les Indiens ne peuvent s'entendre ni se comprendre les uns les autres. Pour qu'on puisse connoître ses tours et son ensemble, j'ai voulu joindre ce petit dialogue sur les détails domestiques, qui pourroit être utile à quelque voyageur.

DIALOGUE FRANÇAIS-MALAI.

Quelle heure est-il? *Poukkoul brappa?*

Il est déjà huit heures sonnées : *Soudabis poukkoul telappan.*

Est-il si tard? pourquoi n'avez-vous donc pas encore nettoyé la maison? *Kalou biguitoulama, manappa lou orang boulong sapou rouma?*

Nous ne faisons que de nous lever: *Baro betta orang souda bangon.*

Il ne convient pas à un esclave de dormir si long-tems : *Trada patout samma boudak yang tidor biguitou lama.*

Me couchant si tard, je ne puis me lever matin : *Kalou betta biguitou lama pigui tidor, kitta trabali bangon lebisiang.*

Attendez, je vous l'apprendrai bien une autre fois : *Lain kali nanti betta ayar itou samma lou.*

Madame, je vous demande pardon pour cette fois : *Ini sa kali kitta minta ampon samma nogne.*

L'eau n'a-t-elle pas encore bouilli ? *Ayer boulong souda massak ?*

Pas encore ; mais elle bouillira bientôt : *Boulong tappe sabantar nanti mediri.*

A qui en est la faute que je n'ai pas encore eu de café ? *Sappa pougne sala yang betta boulong dappat koffi ?*

C'est la faute du cuisinier : *Toukkan massak pougne sala itou.*

Pourquoi ? *Manappa ?*

Parce qu'il a laissé renverser la théière. *Darri dia souda kria yatou itou ketel dangan ayer.*

Comment cela s'est-il fait ? *Biguimanna itou souda yadi ?*

Je ne l'ai pas vu : *Kitta trada leat.*

Comment le savez-vous donc ? *Bigui manna lou taou itou ?*

Je le lui ai entendu dire à lui-même. *Kitta tiomma souda dangar itou darri dia kandiri.*

Où est-il ? *Dimanna dia ada ?*

Je pense qu'il est dans la cuisine : *Betta kira, yang dia ada di dappor.*

Faites-le donc venir ici : *Boardia kandiri dattang dissina samma betta.*

Je l'appellerai : *Nanti betta panguit samma dia.*

Pourquoi manque-t-il de l'eau quand je veux prendre mon café ? *Manappa ada korang ayer, kappan betta man minom koffi ?*

L'eau avoit déjà bouilli à six heures du matin. *Ayer souda ada massak pagui ari poukkoul anam.*

Où est-elle donc présentement ? *Dimanna ada sakirin ?*

Elle est renversée, et je me suis brûlé le pied. *Souda yatou, darri itou kitta lagui souda bakkar betta pougne kakki.*

C'est votre propre faute. *Itou ada lou pougne sala kandiri.*

Je le sens encore : *Sampe sakarin kitta ada rasa itou.*

Il faut une autre fois être plus prudent. *Lain kali lou mouste ada lebi bisa.*

Oui, Madame. *Bay, nogne.*

Il faut que vous apprêtiez aujourd'hui beaucoup à manger : *Ini ari lou mouste kria bagnak makanna.*

Plus qu'à l'ordinaire ? *Lebi darri sari sari ?*

Sûrement, car il viendra ici beaucoup de monde pour manger : *Soungo darri bagnak orang dattang·makkan dissini.*

Que souhaitez-vous, Madame, que je fasse cuire ? *Appa nogne soura, yang kitta mouste massak ?*

De la soupe, un morceau de viande salée, du poisson et des poules karri : *Soup, sa pottong daguin azin, ikkan; dengan kerri assam pougne.*

Que ferai-je rôtir ? *Appa betta mouste goring ?*

Deux chapons et un morceau de mouton : *Doua ayam kabiri dengan sa pottong daguin kambing pougne.*

Est-ce assez ? *Sampe itou ?*

Oui, c'est assez ; mais il faut que vous alliez au jardin pour apporter beaucoup de

fruits pour manger cette fois au repas : *Sampe youga ; tappe lou mouste pigui di kobong, ambel bagnak roupa boua boua pour makkan diblakan kali.*

Madame, à quelle heure voulez-vous dîner (ou manger) ? *Poukkoul brappa nogne man makkan ?*

A midi précis. *Betoul poukkoul doua blas.*

Servante, qu'est-ce que vous avez à faire ? *Appa lou, boudak prompouang, ada kria ?*

Je couds la chemise de Monsieur : *Kitta ada magnei signor pogne kameya.*

Et que faites-vous encore ? *Lou lagui appa kria ?*

Je sarcis des bas : *Betta ada tissi kous.*

A qui sont-ils ? *Sappa pugne ?*

Ils appartiennent à Madame : *Nogne pougne.*

Quand les avez-vous pris pour sarcir ? *Kappan lou souda ambel ini pouer tissi ?*

Hier au soir. *Kalamari pagui.*

Ne sont-ils pas encore prêts ? *Boulong abis ?*

Pas encore : *Boulong.*

Vous êtes trop paresseuse : *Lou ada talalou mallas.*

Non, Madame ; mais il y avoit beaucoup

de trous à sarcir : *Tyada nogne; tappe kitta souda dappat bagnak lobang pouer tissi.*

Vous avez toujours assez d'excuses : *Lou sari sari ada satou appa pouer katta.*

J'ai aussi repassé du linge, hier : *Kitta kalamari lagui souda strika itou barang.*

Quel linge ? *Barang appa ?*

Celui que le blanchisseur a rapporté avant-hier à la maison : *Yang manatou kalamari daoulo youda bauva di rouma.*

Avez-vous, premièrement, compté le linge ? *Souda bitang itou barang lebi daulo?*

Oui, je l'ai compté, et le compte y étoit : *Souda bilang, ada lagui betoul.*

Je ne vous crois pas, je veux le compter moi-même. *Betta tyada pertchaya samma lou, kandiri betta maouv bilang.*

Bien, Madame ; voilà le linge et la note : *Bai nogne, dissini ada itou barang dennga dia pougne sourat.*

Voyez comme vous avez compté : *Leat biguimanna lou souda bilang.*

Y manque-t-il quelque chose ? *Ada korang barang ?*

Sûrement ; une chemise, deux caleçons et deux fourreaux de coussins. *Soungo, satou kameya, doua tchillana dibaoua pougne, dangan doua sarong bantal.*

Voulez-vous, Madame, que j'appelle le blanchisseur ? *Nogne maou, yang kitta pigui panguil samma menatou ?*

Courez, et l'appelez : *Larri yonga panguil samma menatou.*

S'il ne veut pas venir, que lui dirai-je donc ? *Kalou di tra maou dattang, appa kitta nanti bilang samma dia ?*

Dites-lui que s'il ne me rapporte pas ce qui me manque, il le paiera lui-même : *Bilang djouga, yang kalou betta trada dappat itou barang, yang ada korang, dia mouste bayar itou.*

Mais, s'il ne le veut pas, que lui dirai-je donc ? *Kalou dia tra maouv itou appa kitta nanti bekin samma dia ?*

Si cela est, vous lui direz qu'il ne lavera plus jamais mon linge : *Kalou biguitou, lou mouste bilang samma dia, yang dia yankan kira pouer tchintche betta pougne barang lagui.*

Quoi, encore? *Appa lagui ?*

Que je garderai (ou retiendrai) l'argent que je lui dois pour ce mois : *Yang betta nanti pagan itou vang, yang kitta ada oulang samma dia pouer ini boulang.*

Combien faut-il qu'il paye pour le linge? *Brappa dia mouste bayar pouer itou barang.*

Pour la chemise fine, quatre rixdalles : *Itou kameya allous ampat real.*

Et pour l'autre ? *Pouer itou lain ?*

Pour les deux fourreaux qui n'étoient point fins, une rixdalle et 5 schellings. *Itou doua sarong bantal, yang souda ada kassar, satou real dengan lima satali.*

Et plus ? *Lagui ?*

Pour les deux caleçons, deux rixdalles et demie : *Itou doua tchillana doua real satenga.*

Avez-vous encore, Madame, quelque chose à commander ? *Nogne ada lagui satou appa pouer souro ?*

Non. Allez, mais revenez bientôt : *Tyada, pigui ; tappe dattang lakar kombali.*

J'y vais. *Kitta ada pigui.*

ADDITIONS DU *RÉDACTEUR.*

[« La langue malaise, originaire de la presqu'île de Malacca, s'est répandue dans toutes les îles orientales des mers des Indes; de manière qu'elle est devenue pour cette portion du globe ce qu'est la langue franque au Levant, mais avec infiniment plus d'extension et de régularité : on en admire, surtout,

tout, la politesse et la douceur de la langue malaise, qui l'ont fait nommer à juste titre l'*Italien de l'Orient*. Elle doit cet avantage aux voyelles et aux consonnes liquides, qui dominent dans les mots; car il y a peu de consonnes muettes : il est aisé de sentir combien elle doit être favorable pour la poésie et pour la musique, deux arts que les Malais cultivent avec un goût qui tient de la passion; ils y consacrent toutes leurs heures de loisir, c'est-à-dire la majeure partie de leur tems : presque toutes leurs chansons renferment des proverbes célèbres et des expressions figurées, applicables aux différentes circonstances de la vie : quelques-unes de ces chansons qu'ils chantent à leurs *binbangs* ou festins, sont des espèces de récitatifs assez semblables à nos romances ou aux vieilles ballades anglaises. Souvent elles sont improvisées : voici quelques-uns de leurs couplets ».

Apo gouno passang palito,
Callo tidah dangan soumbounia?
Apo gouno bermine matto.
Callo tidah dangan sougounia?

Pourquoi vouloir allumer une lampe
Si elle n'a pas de mèche?
Pourquoi faire l'amour des yeux,
Si l'on n'a pas une intention sérieuse?

Ambo djougo bourra bansi, bansi
Doudou debowa batang
Ambo djougo, ma nanti, nanti
Manapo tidado datang.

Je joue sur un chalumeau, un chalumeau,
Assis dessous un arbre.
Je joue; mais le tems n'est pas venu.
Pourquoi ne venez-vous pas près de moi?

« On attribue cette complainte d'un amant impatient au dernier gouverneur du Fort Malbourough, qui aimoit beaucoup les églogues de Virgile ».

« La sultane de Mindano répétoit souvent ce petit couplet:

Inethy piggui mandi, dekkat moulo sounguy
Scio maou bi djago, scio maou bi anty.

Lorsque ma belle se glissera dans l'onde,
Je serai, de loin, son gardien fidèle.

« L'auteur fait ici allusion à un usage généralement répandu parmi les femmes de Sumatra; elles vont une fois chaque jour se baigner à la rivière, et les *orang-bouguin* (jeunes gens), les accompagnent pour leur servir de gardes ».

« Il est souvent assez difficile de découvrir la liaison qui doit exister entre le sens

figuré et le sens littéral de la stance ; l'essentiel est le rithme et la figure : leur langage même est très-métaphorique. Si une fille, par exemple, a un enfant avant d'être mariée, ils disent d'elle, *daoulou boua cadian boungo*, c'est du fruit avant la fleur ».

« Ils ont aussi des expressions très-énergiques ; il nous seroit impossible de bien rendre dans toute son étendue leur *apo bouli bouat.* Nos mots *destin*, *fatalité*, *inévitabilité* sont trop foibles et bien éloignés de l'énergie du mot malai ».

« Les foibles détails que nous venons de présenter au lecteur, et sur-tout les témoignages du savant Reland, du capitaine Forrest dans son *voyage à la nouvelle Guinée*, de Will. Marsden dans son *histoire de Sumatra*, et plusieurs autres voyageurs Anglois et Hollandois, prouvent assez l'utilité de la langue malaise pour négocier dans toutes les îles de l'Océan Indien jusqu'à la Chine et à l'Amérique. Il ne s'agiroit donc que d'en propager la connoissance dans la République, et rien ne seroit plus aisé. Nous possédons tous les livres élémentaires de cette langue, et nous pourrions en donner des éditions avec les magni-

fiques caractères arabes et persans de l'imprimerie nationale exécutive; par ce moyen nous tirerions une utilité réelle de ces chefs-d'œuvre typographiques, ensevelis depuis plus d'un siècle dans la poussière et dans l'oubli : ils nous serviroient à étendre nos relations commerciales, et à propager les principes sacrés de l'égalité et de la liberté parmi les malheureuses victimes du despotisme ».

« Quoique les Malais et les Javans soient maintenant confondus au point de ne faire, pour ainsi dire, qu'une seule nation, et de se servir communément du même idiôme, qui est le malai; cependant les Javans ont conservé leur langue maternelle, qui se parle encore à la cour des différens souverains de cette île : c'est pourquoi les Hollandois la désignent sous la dénomination de *hoftaal* (langue de la cour); elle est absolument différente du *gemeene taal* (langue commune ou vulgaire) qui est tout simplement du malai quelquefois un peu corrompu ».

« Le *javan* proprement dit, s'est conservé dans toute sa pureté, comme on vient de le voir, principalement chez les grands, et n'a pas la moindre ressemblance

avec le malai, ni même avec les idiômes des îles voisines dont nous possédons les vocabulaires; tandis qu'on remarque la plus grande affinité entre la plupart de ceux-ci et le malai » (1).

« Cette espèce d'isolement et cette singularité méritent d'autant plus de fixer l'attention des savans, j'ose même dire des philosophes, que l'idiôme de Java est l'unique point de reconnoissance qui nous reste pour retrouver l'origine des habitans de cette île. J'ai donc recueilli avec soin les renseignemens les plus exacts que nous avions droit d'attendre du professeur Tunberg même; mais il a partagé l'indifférence de la plupart des voyageurs pour une langue peu répandue, et qu'ils ne croient pas susceptible du moindre intérêt. Malgré les soins et les recherches qu'il m'a coûté, je sens combien mon vocabulaire est incomplet; au reste, je n'ai pour but que de présenter

(1) Voyez les *Verhandelingen van het Bataviaasche genootschap* (Mémoires de la Société de Batavia), tome II, pages 115 et 138. *Beschryving van het eyland Borneo* (Description de l'île de Bornéo), t. III, pages 436-460. *Byvoegsels tot de Beschryving der sundasche eylanden Java, Borneo en Sumatra* (Addition à la Description des îles de Java, Bornéo et Sumatra).

aux étymologistes des objets de comparaison avec les autres langues. Si les matériaux que j'ai rassemblés leur fournissent quelques rapprochemens piquans ou quelques découvertes intéressantes pour l'histoire des hommes, on me pardonnera d'avoir eu la présomption de suppléer aux omissions d'un savant voyageur, dont je ne suis que l'interprète ».

« Les naturels de Java ont une écriture particulière qui se lit comme celle des Européens et des Chingulais, de gauche à droite ; leur alphabet est composé de vingt consonnes qui s'accordent pour la prononciation avec les lettres malaises (1) : chaque voyelle se prononce avec une consonne, et lui est tellement adhérente, qu'elle paroît ne former qu'une seule lettre avec elle ».

« Ils emploient aussi les lettres malaises, c'est-à-dire l'alphabet arabe, augmenté de quelques points diacritiques, pour exprimer des sons inconnus aux Arabes : ils ont, comme les Persans, un *djym* à trois points et qui se prononce *tcha* ; ils ajoutent aussi

(1) *Corneille le Bruyn* a donné un *alphabet* dans le tome V de ses *Voyages*, et on en trouve un autre dans les *Relandi Dissertationes miscel.* tome III, page 91.

trois points au-dessous du *kief* qui se change alors en *ga ;* ils mettent également trois points sur l'*a'yn* qui fait *nga ;* la même condition sur le *qâf* le métamorphose en *pa*, et le *pa* des Persans qui est le *bá* arabe, avec trois points ils le prononcent *gna*. Ils suppriment ordinairement, dans l'écriture, les voyelles comme les Arabes et les Persans ».

« Après avoir vu le vocabulaire malai, le lecteur ne sera pas fâché de connoître quelques mots javans : les voici écrits selon leur véritable prononciation ».

VOCABULAIRE JAVAN.

A, E, I, O, OU.

Adjor, tenir, assurer.
Adapati, vice-gouverneur, lieutenant.
Akas, agile, prompt, synonyme de *lakas*, d'où l'on a fait *byker kas*, nom d'un génie très-diligent.
Ali ali, petit anneau; *founda* en malai. Les Javans ajoutent l'*i* dans la prononciation; les Malais l'expriment par un *ya* (*âly*).
Alas, forêt; *houtan* ou *remeb*, en malai.
Imbah, augmenter, ajouter.

Anouron, descendre.

Oüzop, changer.

Avas, voir, entendre clairement et distinctement.

Aoulor aoulor, bannière, pavillon. Les Malais nomment les pavillons des Chrétiens *tangkil*, et ceux des Chinois, *pandje pandje*.

Idan, d'où est venu *kaïdanan*, folie, stupidité.

Ayou, exclamation d'étonnement.

Ing, marque du génitif (1).

Agong, grand, *beçar* en malai. Les mathématiciens Français envoyés par Louis XIV dans les Indes et à la Chine, vers 1683, ont changé ce mot en *beccar* : on le trouve deux fois dans leur carte géographique du royaume de Siam, publiée en 1687. On y voit, vers le deuxième degré de latitude septentrionale, sur la côte orientale de Malakka, *sidili beccar* (lisez *beçar*), et *putien beccar* (poutien beçar) ; ce qui signifie le grand sedili et le grand poutien : pour les distinguer du *putien queichel*, et *sedili queichel*, le petit poutien et le petit

(1) C'est la même qu'en turk.

sedili. Il est inutile de dire que *queichel*, qui se prononce aussi *queichil*, signifie petit.

B A

Bati, gain.

Bator, compagnon, camarade : en malai, *teman*, *kout*.

Batas, limite qui sépare des champs ou un territoire.

Balong, os. *Toutang* en malai.

Bagos, beau, bien fait. *Kamili* (1) en malai.

Bydjiq, bon, *kebdjyqan*, bonté, bienfaisance.

Balator, boisson ou nourriture que l'on distribue; pension alimentaire.

Binting, champ, vallon.

Bourot, frotter le corps, masser.

Brama, feu (ou *dahhara*).

Bourang, hameçon, ligne de pêcheur.

Bendjing, demain.

Bidjan, sesame. *Lang*, en malai.

Bottin, non.

Bottin wontin, cela n'est pas.

Biang, sage-femme.

---

(1) Ce mot me paroît venir du *djémil* des Arabes.

TA

Taboq, fustiger, frapper.
Tepa hanga, eau. On dit aussi *vari tirta.*
Tanguis, pleurer, se lamenter, d'où est venu le verbe *menanguis.*
Tinguek, le col, ou *djanga.*
Toudoug, chasser, repousser.
Toumaris tindang, marcher.
Tagal, parce que.
Tamboug, mauvaises mœurs.
Toulis, écrire, peindre ; de-là *panoulis*, peintre. *Djour toulis*, écrivain, &c.
Tonggang, monter à cheval.
Tolonto, tache aux habits.

DJA

Djanga, le col, ou *tinguek.*
Djallar, un homme.
Djinnie, jaune.
Djava, orge.
Djanang, soin, inquiétude.
Djangout, le menton.

DA

Doukon, médecin.
Dalem, une maison. On dit aussi *viltama.*
Douhong ou *douvoung*, glaive, épée : *kris*,

en malai, dont les Belges ont fait le mot *kirris*, épée, et que nous prononçons *kri*. Les Malais le portent devant eux, les Javans derrière. On dit aussi *souriga*.

Dahhara, le feu. On dit aussi *brama*.

Dalang, voir, remarquer : *lihat*, *kalo*, dans la langue du royaume d'Atchin.

Disa ou *dousoun*, villages, hameaux.

Dalou, la nuit.

Donggang, crapaud.

Dipounares, doucement.

R A

Rava, marais, étang. En malai, *ravah* et *ravong*.

Rasoukan, petit ruisseau.

Raough et *raoung*, venir.

Ravan, terrain sabloneux.

Rontem siam, le jour.

Rima, cheveux, crins, on dit aussi *rambout*; ce mot est commun aux Javans et aux Malais.

S A

Sela, pierre.

Samiranan ou *satiran*, le vent.

Sigavon, chien. On dit aussi *tchamira*.

Sari, sommeil. On dit aussi *nendra* et *kilim*.

Savarsa, année.

Sagantin, la mer.
Samoudra, je ne veux pas.
Sida, la mort. On dit aussi *peddah.*
Sabaq, ceinture des hommes.
Soukou, les os.
Sabàn, tout.
Sikout, le coude.
Sapy, allaiter un enfant.
Sampong touvoung, rassasié.
Satourou, dormir, *qyd* en malai.
Secta, tabac.
Sarira, corps humain.
Sourya, fils.
Sakar, fleur qui n'est pas encore épanouie.
Sasi, mois. On dit aussi *tchandia.*
Samang, se ressouvenir, se rappeller.
Sippoul, vieux. On dit aussi *viddrah.*
Samanggop, cri violent.
Sasra, anneau. On dit aussi *lelepen.*
Sandou, modeste.
Souriga, glaive, épée : *kris* en malai. On dit aussi *douhoung.*
Soudi, agréable, charmant.
Siram, bain.
Soura (1), fort, courageux.

---

(1) *Zour*, en persan, signifie la force, le courage.

Siddah, feuille de siri (de poivrier).

Sagara, la mer : *savot*, en malai.

Sotcha, les yeux. On dit aussi *manpat* et *netra*.

Sira, toi : *angkou* en malai.

Sirah, la tête (1). On dit aussi *mataska*.

Sina, seigneur, maître.

K A

Kala dingking, scorpion.

Kadjip.

Kerte (2), faire, opérer : *pakarti*, travail, caractère, manière.

Kental, coagulé, gelé ; d'où l'on a fait *ayer kental*, la glace ; comme qui diroit, eau coagulée.

Koutal, testicules. Chez les Malais, ce mot désigne un héron : ils nomment les testicules, *kalappar*.

Kendar, bât, crochets que l'on met sur les épaules pour porter des fardeaux.

Kampong, village, hameau, ferme ; *ourang sekampong*, voisins, habitans du même village : *mangmappang kon*, se rassembler.

---

(1) *Ser*, en persan.

(2) *Kerden*, en persan.

Kestrie, femme. On dit aussi *vanodja.*

Kata, mur, pignon de pierre. Le même mot en malai, signifie une citadelle, une ville fortifiée. C'est ce mot qu'on trouve à la fin du nom de plusieurs villes de l'Inde, comme *peleacate*, *capocate*, &c. *Pour* est encore une terminaison assez commune pour ces mêmes noms; c'est un mot Sanskrit qui signifie ville; comme *tchitpour*, la ville des *tchits.* On sait que les *tchits* sont des espèces de mouchoirs ou de challes en indienne peinte.

Kouvadonnan, homme efféminé, muscadin. On dit aussi *vadon.*

Kourikon,

Kinnaka, les ongles.

Koukouvong, iris céleste, arc-en-ciel. En malai, *palanguy* ou *kouvang.*

Kidol, sud, contrée méridionale : *lavot kidol*, mer méridionale; et par corruption, *lantchedol*, sur beaucoup de cartes, tandis que l'on auroit dû mettre tout simplement, *Océan austral.*

Kilim, sommeil. On dit aussi *sari* et *nendra.*

Kilan, palme, empan.

Katchik, petit. En malai, *katchal.*

LA

* *Lingah*, s'asseoir. On dit aussi *pinarak*.

Loumatching, courir.

Lasan, la bouche.

Latié, les lèvres.

Lanang, porte, ouverture.

Lodra, homme, personne : en malai, *ourang*.

Lakas, agilement, promptement. *Lakas-lakas*, très-promptement.

Loura, les nobles, les gens de distinction.

Loumampah, marcher, aller. On dit aussi *loumanpak* et *toumaris tindak*.

Louyang, l'airain.

Lelepen, anneau. On dit aussi *sasra*.

Likor, vingt : *doupoulah* en malai. Le mot *likor* est commun aux deux langues.

MA

Mataska, la tête. On dit aussi *sirah*.

Mahesa, buffle.

Maripat, les yeux. On dit aussi *sotcha* et *netra*.

Manyra, je, moi, mon, ma, mes.

Monara, embouchure d'un fleuve.

Maon ou *matchau*, tygre : *herimou* en malai.

Manguit, accéder par un mouvement de tête.

N A

Nendra, sommeil. On dit aussi *sari* et *kilim*.

Nouhoun, oui. On dit aussi *hinguing*.

Natar, place, cour.

Netra, les yeux. On dit aussi *maripan* et *sotcha*.

Nibang, personnage respectable, respecté.

V A

Vatang, globe.

Vatcha ou *vahos*, les dents.

Vari tirta, eau. On dit aussi *tepa hanga*.

Vos, riz crud.

Voulan, poisson. On dit aussi *minna*.

Viltam, maison. L'on dit aussi *Dalem*.

Varsa, la pluie. On dit aussi *tchavah*.

Vanotcha, une femme. On dit aussi *kestrie*.

Varas, sain et sauf.

Vetan, limites, extrémités d'un pays.

Viddrah, vieux. On dit aussi *sippoul*.

Vira, courageux.

H A

Hirrah, le sang. On dit aussi *loudira*.

Hanem, jeune.

Hengal, vîte.

Hapou, de la chaux.

Hardi,

Hardi ou *haldaka*, une montagne. On dit aussi *voukir*.
Hingkil, haut.
Handap, large.
Hitchim, verd.
Hilat, la langue.
Hedou, salive.
Hinguing, oui. On dit aussi *nouhoun*.

TCHA

Tchabal, nain.
Tchandra, mois. On dit aussi *sasi*.
Tchatchar, familles.
Tchakal, saisir quelqu'un au collet.
Tchoutcho, mépriser, avilir.
Tchitchip, tremper son doigt dans la sauce pour la goûter.

NGA

Ngamfelou, parler en dormant : en malai, *nguikou*.
Ngoukan, donner.
Ngari, les ailes.

PA

Paman, père, dans le même sens que nous employons ce mot envers un étranger plus âgé que nous.
Patchol, bêche : en malai *tchengkal*.
Partchaka, célibataire.

Paseïban, cour, péristyle.
Pasisir, rivages, campagnes basses.
Parak, près.
Pasivongan, chalumeau pour souffler le feu.
Pokanera, toi, vous. Les Malais l'emploient aussi, dans la conversation seulement.
Peddah, la mort. On dit aussi *sida*.
Pinarak, s'asseoir. On dit aussi *lingah*.
Padhaharan, ventre.
Pousir, oiseau.
Poûpou, bec.
Paksi, bois.
Pahas, long.
Ponikou? qu'est-ce que c'est?
Pittah, blanc.
Pandji, errer, sans savoir où l'on va.
Pondoq, cabane rustique, couverte de feuilles.
Pintchang, boîter.
Pangandelan, fabricant de lampes.

GA

Gadou, avoir soin d'une chose.
Guideq. Enceinte de pieux, de bambous fendus. Quand ils sont entiers, on les nomme
Guerenkol, mot qui désigne aussi une émi-

nence revêtue de palissades contre les inondations.

Gading, forêt.

Goula, sucre.

Grana, le nez.

NOMS DE NOMBRES.

Siguy, un.

Louron, deux.

Lelon, trois.

Papat, quatre.

Lemo, cinq.

Minam, six.

Pety, sept.

Volo, huit.

Songh, neuf.

Sapoulo, dix.

De plus amples détails, sur une matière aussi aride que celle-ci, pourroient devenir fastidieux. Je terminerai donc cet article par un protocole diplomatique en langue de la Sonde ou des Montagnes, en javan vulgaire, c'est-à-dire, en malai un peu altéré, et en javan de la cour ou javan pur, avec une traduction hollandaise et française ».

Formule des lettres de l'empereur de des Indes

Hollandois.	Langue de la Sonde, *ou* des Montagnes.
Deeze brief komt uit een zuiver en oprecht harte en werdt onder menigvuldige groete geschr. Soesoehoenang Pacoeboeana Senapatty Ingalaga Abdul Rachman Sajidin Panatagama, *die zyn hof houd op* Souracarta hadiningrat; *aan zyn groot vader den heere* Jeremias van Riemsdyk, *gouverneur generaal en de heeren raaden van nederlands India residéerende tot* Batavia, *en die het gezag voeren over de geheele magt van de Comp. in de landen zoo boven als benevens wind zoo te water als te Landen, en die toegewenscht worden gezondheid lang leeven en alle heil en weorspoed op deezer Aarde.*	Hiyoul kang sourat bidjil tina hiklas ate kang soutchi herang reh jing kang tabê redjah redjah tiang yang *Sousouhounang Pacoubouana Senapatty hingalaga A'bdoul rahhman sadjidin Panatagama* noud jiok dinagara *Souracarta* datang ka kandjing touvan Jeremias van Riemsdyk gournadour Djindraal rehdjing para Raad van India kakabê kang, noudyouk dinagara *Batavia* nouma rentah sarya hing djalma comp^{e}. dinagara Loukhour anguin rehdjing di nagara handap anguin dinalahout redhguing di darat noupinandjang koun gnia houmour rehdjing slamat rehdjing tchagour di dougnia hyoukh.

TRADUCTION

Cette lettre part d'un cœur pur et sincère, et est écrite avec de nombreux saluts par Sousouhounang Pacoubouana Senapatty Ingalaga A'bdoul Rahhman Sadjidin Panatagama, qui tient sa cour à Souracarta Hadiningrat, *à son grand-père le sieur* Jeremias van Riemsdyk, *gouverneur-général, et à messieurs*

Java au gouverneur-général de la Compagnie à Batavia.

Javan vulgaire, *ou* malai.	Javan du haut Dalam, *ou* de la Cour.
Hikî kang sourat mittou saking hiklas atì kang soutchî haning lan kang tabê akè akè saking kang djing *ousouhounang Pacouboua-na Senapatty Ingalaga A'b-doul rahhman Sadjidin Pa-natagama* kang alingui hing nagara *Souracarta* hidinin. grat maring kandjing JEREMIAS VAN RIEMSDYK gournadour Djindraal, lan para Raad van India kabekh kangalongoh hingnagara *Batavia* kang aparentah sakabeh vong comp^e. hingnagara attas anguin, laning bavah anguin, hing lahoutang lanhing darattan lan mouguipinan djang nakang houmour salamat tour kavarassang hing yoro hing dounia ikî.	Pounika hingkang sirrat mios saking manakh kang soutchi hining serta hing kang tabê ha kattah kattath saking kan djing *Sousouhounang Pacoubouana Sena-patty Hingalaga A'bdoul rahhman Sadjidin Panata-gama* hinkang ha kadaton hing nagari *Souracarta* hadiningrat kahatoura doumatang hing kang heyang kandjing touvan JEREMIAS VAN RIEMSDYK gournadour Djindraal, serta datang para Touvan Touvan Raad-van India sadaya hing king hapalanga hing nagarì *Batavia* hing kang haparentah sakattah hing vadya bala comp^e. hing nagarî attas anguing mivah hing bava anguing hinglahoutan mivah hing daratan hing kang monguî pinahosna hinkang djousva salamat-tour kasarasan hing dalam dounia pouniki.

FRANÇAISE.

les conseillers de l'Inde hollandoise, résidans à Batavia, *qui possèdent l'autorité sur tous les domaines de la Compagnie, sur terre, dessus et dessous le vent, sur l'eau et sur la terre, et à qui l'on souhaite santé, longue vie et toute espèce de bonheur et de prospérité dans ce monde.*

« Voyez *Relandi* (*Adr.*) *dissertation. miscellan.* pars tertia, *Dissertat. XI, de Linguis orientalibus*, p. 58-103. *Begin en Wortgang der oostind. Comp.* (commencement et accroissement de la Compagnie hollandoise des Indes orientales), p. 43-52. *Proeve van hoog-gemeen en Berg Javaans* (Essai sur le haut javan vulgaire et sur le javan des montagnes.) Dans le tome II des *Verhandelingen van het Batav.* &c. (Mémoires de la Soc. de Batavia), p. 290-297. *Valentyn* (*Franc.*) *Beschryving van oud en nieuw oostindien.*) Description des Indes orientales anciennes et modernes), t. I, et les autres ouvrages cités dans les notes de ces *Additions.* »] *Langlès.*

ADDITIONS SUR L'ISLE DE JAVA.

[« L'île de Java, selon plusieurs savans orientalistes (1), doit son nom à sa fertilité

(1) Hyde *religionis veter. Persarum histor. append.* pag. 498, *edit. prior.* et pag. 528, *edit. poster.* Relandi *Dissert. Miscellaneæ*, tome II, p. 187. *De veter. ling. Persicâ.*

en orge : en effet, ce grain se nomme *java* ou *jav* (prononcez *djav* ou *djava*) en malai et en persan : ils prétendent que c'est la même île que l'Ἰαβαδίυ de Ptolemée, qui répondroit assez bien au *djavan dyb* (île d'orge) des modernes. Cette opinion a été combattue par plusieurs savans géographes (1) qui assurent que l'île de Java n'étoit pas même connue des anciens; mais qui sont à leur tour très-embarrassés pour retrouver dans la mer de l'Inde cette île d'*Iabedii*, dont parle Ptolemée. Je ne dissimulerai point mon penchant à la reconnoître pour la Java moderne, sans prétendre cependant résoudre un point de critique, que des savans respectables ont laissé indécis ».

« Quoique l'orge réussisse si bien à Java et y soit en si grande abondance que cette île, comme nous venons de l'observer, semble en avoir tiré sa dénomination, elle ne paroît pas y être indigène non plus que

(1) D'Anville, *Antiquit. géogr. de l'Inde*, p. 196. *Géogr. ancienne* du même, t. II, p. 369, édit. *in*-12. Gosselin, *Géographie analysée, ou les Systèmes d'Eratostènes, de Strabon et de Ptolemée, comparés entre eux*, &c. p. 140.

le froment (*ghendoun*). Le nom de ces deux plantes étant le même en malai qu'en persan, il est assez probable qu'elles ont été transportées de la Perse dans les îles de la Sonde, où le malai est, comme on sait, la langue dominante ».

« Les géographes Persans (1) désignent l'île de Java sous le nom de *maharadje* (2) (grand roi) : les Arabes (3) la nomment *djezyret ál maharadje* (île du grand roi) ou bien *saryrah* (4) ».

« Elle est située, suivant l'auteur de l'*Ayn Akbery* (5), au 150e degré de longitude des îles Canaries (6), et au premier degré de

(1) *Ayn Akbery*, or *the Institutes of the emperor Akbar* translated from the Persian by *Gladwin*, t. III, p. 42. *Hhamdoullah ben Aboubeqr*, auteur du *Nozhat ál qoloub*, dont la troisième partie contient un traité de géographie.

(2) Ces deux mots sont purement indiens.

(3) *Aboulfédhâ*, table XVI des îles orientales. « L'E-» theval prétend que l'île de Saryrah est la même que » Maharadje ».

(4) Ce mot, qui est dérivé de *seryr* (trône), me sembleroit une espèce de traduction du *maharadje* indien.

(5) Tome III, p. 42.

(6) En arabe, *Djezyrât Khaledât* (îles fortunées).

latitude. Aboulfedhâ cite différens géographes Arabes qui comprennent plusieurs îles sous le nom de *maharadje*. Leur roi est un des monarques de l'Inde les plus riches en or ; il possède sur-tout un grand nombre d'éléphans, et il a établi sa résidence dans la grande île. Le *Mohhalleby* place l'île de Seryrah, qui est remplie d'édifices et d'hommes, dans la dépendance de la Chine. « Les vaisseaux qui partent de Seryrah, dit-il, pour se rendre à la Chine, ont » pour dix jours de navigation, et trouvent » des rochers escarpés : chacune des ouvertures de ces rochers conduit à quelque contrée ou à quelque ville de la Chine ».

« On voit combien les meilleurs géogra-

L'auteur de l'*Ayn Akbery* prétend que ce sont six îles de l'Océan occidental, autrefois habitées, et maintenant inondées ; de manière qu'on pourroit les prendre pour l'Atlantide des Anciens. Au reste, quand même les îles Canaries ne seroient pas ces *Djezyrât Khaledât*, elles se trouvent situées sous le même parallèle, et c'est de-là que les géographes Grecs et la plupart des Orientaux ont mesuré les degrés de latitude. Voyez *Ayn Akbery*, tome III, p. 32, à l'article de la *description générale de la terre*, et *Gravii, præfatio ad Chorasmiæ et Mawaralnahâr descriptionem ex tabulis. Abulfedæ.*

phes sont peu satisfaisans sur cette île vraiment intéressante ; les Persans offrent bien plus de ressources, et l'on pourroit composer une description géographique et historique de Java, d'après les auteurs Persans et Malais. Les Hollandois en possèdent déjà une très-étendue et très-exacte dans les quatre premiers vol. des *Verhandelingen*, &c. »

« L'île de Java se divise en quatre grands districts, *Bantan* (1) *Jaccatra*, *Chêriboun* (ou *Tcheriboun*) et la *côte orientale* de *Java* (2) ».

---

(1) C'est la véritable orthographe de ce mot, que les Portugais ont écrit *Bantam*, conformément à leur manière de prononcer l'*am* final. Voyez *Relandi*, *Dissertationes miscellan.* tome III, p. 25. Les Hollandois écrivent aussi Bantam.

(2) Les tableaux de la population de Java que je présente ici, sont tirés de deux excellens mémoires en hollandois ; de *J. C. M. Radermarcher* et de *W. van Hogendorp*. Le premier, intitulé *Korte schets van de Bezittingen der nederlandsche oost indische maatschapye*, &c. (Courts Essais sur les possessions de la Compagnie des Indes orientales, avec la description du royaume de Jaccatra et de la ville de Batavia), insérés dans le tome I des *Verhandelingen van het Bataviaasch gonootschap der Kunsten en weetenschappen :* (Mémoires de la société de Batavia, sur les sciences et arts), p. 5, 6, 7, 61. L'autre, *Byvoegsels tot de Be-*

Bantan ne contenoit, il y a quelques années, que 5000 *tchatchar* ou familles; chacune desquelles, selon l'estimation ordinaire, doit fournir deux hommes en état de porter les armes, deux femmes et deux enfans; ce qui fait 30,000 ames (1). Mais d'après le dernier dénombrement (vers 1780), on compte dans ce royaume environ 90,000 habitans, sans y comprendre l'île du prince, *Poulo Sélan*, ou *Poulo Panétan*, située au nord de Java, laquelle renferme 200 habitans soumis à un chef nommé *Kiey Loura Alipan*.

Jaccatra, qui est limitrophe de Bantan, appartient maintenant tout entier à la Compagnie; sa population, au commencement de ce siècle, n'excédoit pas 30,000 ames:

---

chryving der Sundache eilanden Java, Borneo en Sumatra: (Addition à la description des îles de la Sonde, Java, Bornéo et Sumatra), tome III du même recueil, p. 423-464.

(1) *Verhandeling*. t. I, p. 6. Le dernier dénombrement nous vient du commandant de Bantan, *L. Meibaum*. Les *Layadang* ou peuplades nègres de la côte sont au nombre de quatre-vingt-quatre, et contiennent plus de 15,000 hommes en état de travailler. Les nègres de l'intérieur n'en fournissent pas moins. La force des tjatjar n'est pas bien exactement connue. *Verhandel.* tome III, p. 421.

en 1722, Valentyn l'évaluoit à 100,000; et voici les trois principaux dénombremens de ses habitans depuis 1754. Cette année là, le gouverneur J. Mossel trouva dans la ville de

Batavia et sa banlieue.	11,816
Dans le haut pays.	169,616
Dans le pays de *Preanguer*. . .	31,470
Total des habitans. . .	212,902

Quelques années après, on y comptoit 29,000 *tchatchar*, c'est-à-dire, 300,388 ames (1) : savoir, dans Batavia et son faubourg méridional. 12,131

La banlieue de la ville.	131,895
Les régences.	39,575
Le territoire de Préanguer. . .	116,787
Total.	300,388

(2) Le dernier dénombrement des habitans du territoire de Jaccatra fait en 1779, quoique plus exact que les précédens, n'est pas encore satisfaisant. Cependant nous croyons devoir le donner, pour prouver le rapide accroissement de la population.

(1) *Verhandelingen*, tome I, p. 6, 20, 48 et 60.
(2) *Verhandelingen*, tome III, p. 425.

Habitans de la ville et des faubourgs (1), ci.	12,131
Dans la banlieue.	160,986
Les régences, 11,171 maisons, qui font	67,026
Boudjangs	1,325
Terres de *Preanguer*, 15,724 maisons, c'est-à-dire.	94,344
Boudjangs.	5,103
Total.	340,915

« Il faut observer que nous ne comprenons point dans ce dénombrement un seul employé de la compagnie des Indes (2) ».

« Voici l'état des morts de 1780 :

Européens jouissant du droit de bourgeoisie.	120
Chrétiens naturels, hommes, femmes et enfans.	375
Chinois, hommes, femmes et enfans.	670
Musulmans.	882
Esclaves.	1,140
Total.	3,187

(1) Parmi ces habitans de la ville et de la banlieue, sont compris plus de 20,000 Chinois et 17,000 esclaves. Voyez les *Verhandelingen*, tome II, p. 61.

(2) *Verhandelingen*, tome III, p. 426.

« On a fait, pendant le cours de la même année, dans l'église réformée et dans la luthérienne, 113 mariages et 245 baptêmes ».

« *Cheriboun* est dans la partie orientale de l'isle; la Compagnie y possède la forteresse de Beschreming : ce territoire se divise en 9 provinces qui peuvent contenir 15,000 *tchatchar* ou 90,000 ames, suivant l'évaluation faite en 1754 par *J. Mossel* (1).

La côte nord-est de *Java* s'étend depuis la rivière de Lossary, qui sépare son territoire de celui de *Cheriboun*, jusqu'au cap *Sandana*, au détroit de Baly, et forme plusieurs régences : celles situées sur le bord de la mer, dépendent uniquement de la Compagnie; les autres appartiennent à l'Empereur et au Sulthan; qui ne sont proprement que les mannequins des Hollandois. Sous le nom de Java, on comprend l'île de Madoura, dont le souverain n'a, comme les précédens, qu'une autorité précaire (2) ».

« (3) En 1738, l'empereur de Java, qui étoit alors unique souverain de cette

(1) *Verhandelingen*, t. I, p. 6, et t. III, p. 426.

(2) *Verhandelingen*, tome I, p. 7.

(3) *Verhandelingen*, tome III, p. 27.

portion de l'ile, fit le dénombrement de ses sujets, et l'on trouva à *Carta Soura*,

ci.	94,500 tchatchar.
Dans la partie intérieure occidentale.	86,000
Dans la partie intérieure orientale.	63,200
Sur la côte occidentale . .	22,600
Sur la côte orientale. . . .	33,400
Dans l'île de Madoura . . .	10,000
Total.	215,700 tchatchar.
Qui font	1,858,200 habitans.

(1) En 1754 on comptoit, dans les régences soumises immédiatement à la Compagnie,

pagnie , ...	46,200 tchatchar,		277,200 ames.
Dans les Etats de l'empereur . .	25,200	—	151,200
Dans ceux du Sulthan	12,800	—	76,800
Dans l'île de Madoura	10,000	—	60,000
Ainsi, la portion de l'île qui porte proprement le nom de Java, contenoit environ	94,200	—	ou 565,200 ames.

(1) *Verhandeling*. tome I, p. 8.

« (1) La population se trouva diminuée en 1774 : la Compagnie ne possédoit plus

que	69,000	tchatchar.
L'empereur,	85,450	—
Le sulthan,	87,050	—
Dans l'île de Madoura	10,000	—
Total.	251,500	— ou 1,509,000 ames.

Il résulte donc des états les plus récens, que le royaume de Bantan contient.

Bantan	90,000 habitans.
Jaccatra	340,915
Cheriboun	90,000
La côte orientale de Java,	1,509,000
Total des habitans de Java,	2,029,915 habitans.

« (2) Depuis les grands tremblemens de terre du 25 janvier 1759, du 10 mai 1772; du 4 janvier 1775, et du 22 janvier 1780 (3), l'on a encore ressenti quelques secousses.

(1) *Verhandeling.* tome III, p. 427.

(2) *Verhandelingen*, tome III, p. 428.

(3) *Verhandelingen*, tome I, page 21, et tome II, page 51.

Le

Le dimanche 20 février 1783, à 11 heures du soir.

Le jeudi 29 juin, premier quartier de la lune, à 7 heures du matin et à une heure d'après-midi.

Le 3 juillet de la même année.

Le jeudi 13 du même mois, à 2 heures 30 minutes d'après-minuit : dernier quartier de la lune.

Samedi 15, à 0 heures 30 minutes de la nuit.

Le mardi 18, à 8 heures 15 minutes du matin.

Le 7 août, l'on vit sortir de la fumée de la montagne Panguerango.

Le mercredi 13 décembre, à 11 heures du soir, nouvelle secousse ».

« Il est à remarquer que les tremblemens de terre se font ressentir sur-tout aux environs des solstices et avec la pleine lune ».

« (1) La ville de Batavia est exposée à des inondations périodiques qui arrivent à-peu-près tous les sept ans, comme celles de 1771 et 1778 ».

« En 1780, la ville basse fut inondée depuis le 15 janvier jusqu'au 29 du même mois ».

---

(1) *Verhandel.* tome I, p. 45, et tome II, p. 429.

« En février, mars, avril et mai, il y eut beaucoup de tonnerre et de pluies, et l'eau gonfla considérablement le 17 mai ».

« L'année présente, 1781, ne semble pas nous menacer de tremblemens de terre, ni même de grands tonnerres; mais les pluies et vents ont commencé le 3 janvier et ont continué sans interruption jusqu'à la fin de février ».

« Les terres basses et les jardins ont été submergés depuis le 28 janvier jusqu'au 9 février; et les personnes les plus âgées assuroient n'avoir pas vu une pareille inondation depuis 1738 ».

« Batavia est situé, d'après les meilleures observations, au 6e degré 10 min. 33 sec. de latitude mérid. et au 122e 47 min. 30 s. de long. de l'île de Ténériffe (1) ».

« Les Hollandois commencèrent leur première forteresse le 21 octobre 1618; elle ne consistoit d'abord qu'en une redoute et deux bastions; l'un nommé *Maurice*, et l'autre *Nassau*. En 1629 la citadelle étoit déjà fortifiée de quatre côtés; la première

---

(1) *Description de Batavia* dans les *Verhandelingen*, ou Mémoires, t. I, pag. 41.

porte fut faite en 1631, et la dernière en 1657 (1) ».

« Les habitans de Batavia sont distribués en plusieurs compagnies, qui ont pour colonel un membre de la haute régence. (*Hoog regeering.*) »

« La bourgeoisie Européenne forme deux compagnies d'infanterie et un escadron de cavalerie :

Les naturels chrétiens ou *metis*, cinq compagnies :

Les *Papanguers* ou *Mardy ker*, esclaves affranchis, une compagnie :

Les *Mores*, une ».

« Les naturels, c'est-à-dre les *Javans*, forment trois compagnies ; les *Balys*, les *Bougainées*, les *Macassars*, les *Amboinéens*, les *Boutondes*, les *Mandaréens*, les *Malais*, les *Soumbauvaréens*, et les *Chinois Parnakans*, chacun une compagnie ».

« Les autres Chinois sont partagés en cinq compagnies, avec capitaines et lieutenans ».] LANGLÈS.

---

(1) *Beschriv. van de stad Batavia.* (Description de la ville de Batavia, pag. 40 du t. I des *Verhandelingen van het Bataviaasch genootschap*. (Mémoires de la société de Batavia.)

CHAPITRE IV.

Portrait, costume, éducation, mœurs, usages et industrie des Javans.

Les Javans sont de couleur jaune, avec des yeux noirs et peu enfoncés; ils ont le nez petit et écrasé et même camus; les cheveux longs et noirs; la bouche moyenne; mais la lèvre supérieure un peu arquée, avancée et assez épaisse: ils sont, pour la plupart, d'une taille au-dessus de la médiocre.

Les Indiens, en général, font beaucoup de cas de leurs cheveux, qui sont toujours très-noirs et si longs qu'ils leur tombent jusque sur les jarrets: ils ne manquent pas un seul jour de les oindre avec de l'huile de coco, de les peigner et de les accommoder à la mode du pays.

Leur habillement consiste en un mouchoir qu'ils mettent autour de leur tête, une veste chargée d'une multitude de petits boutons, et un linge nommé *kayn* dont ils se ceignent le corps: les grands portent des vestes magnifiques. Ils ont les jambes nues, et pour chaussure des pantoufles arrondies et

relevées par le bout; quelques-uns se coëffent d'un bonnet cylindrique dont le sommet, obliquement coupé, a la forme du toît d'une maison européenne; ce bonnet est enveloppé d'un linge blanc roide et transparent par l'empoi de riz dont il est imbibé.

Les Javanes ont autour du corps une draperie plissée qui leur voile les parties sexuelles, et tombe jusque sur leurs pieds; cette draperie est recouverte d'une demi-chemise: elles roulent leurs cheveux sur le sommet de leur tête et les y attachent avec une aiguille: les femmes de distinction portent des pantoufles très-riches.

Leurs enfans sont élevés avec autant de simplicité que ceux des autres nations de l'Inde; cependant on les entend rarement crier: on les laisse souvent jouer par terre ou sur un tapis, jusqu'à ce qu'ils ajent appris à se tenir debout et à marcher en s'aidant de leurs pieds et de leurs mains.

Jamais on ne les emmaillotte ni on ne les lace, aussi sont-ils très-adroits et bien dispos: je n'ai pas vu parmi eux un seul infirme ou estropié.

Ils s'asseyent ordinairement les jambes croisées sur un tapis étendu par terre, et quelquefois tout simplement sur leurs talons

dans les chemins ou dans la rue : ils saluent à la manière des autres peuples des Indes, en joignant les mains et les élevant jusqu'au front : ils mangent avec leurs doigts, sans couteau ni fourchette.

Ils ont différentes armes offensives : la principale est le *kris* (1), espèce de couteau de chasse, que les hommes de tout rang portent attaché à un ceinturon sur la hanche droite ; les hommes du peuple le placent positivement derrière eux sur leurs reins : la lame seule sans la poignée a une demi-aune de long et deux doigts de large ; elle est tranchante des deux côtés, tantôt droite et tantôt tortueuse comme une épée flamboyante : elle est quelquefois matte comme du plomb avec des veines polies, et généralement damassée et même empoisonnée. Cette lame entre avec facilité dans un fourreau de bois peint, et recouvert assez ordinairement d'une mince lame d'argent ou d'or : la poignée est d'une forme si singulière, que j'engage mes lecteurs à consulter la gravure qui représente cette arme, plutôt que de

---

(1) Ce mot est malai, et les Belges l'ont adopté, selon Reland, pour indiquer également une épée. Voyez ci-dessus le *Vocabulaire malai*. (*Réd.*)

leur en donner une description qui seroit peut-être inintelligible.

J'ai vu vendre chez quelques marchands une espèce de sabre dont le dos de la lame étoit très-épais, long de plus d'une aune et très-pesant, avec une poignée de bois ou de corne.

Le *badi* est un petit poignard avec une poignée courbe, et dont la lame a un quart d'aune de long : on le porte à la ceinture comme le *kris*.

Les gens du peuple, et sur-tout les valets, portent une autre arme nommée *voudong*, comme une marque de soumission et de respect : la lame, courte et large, ressemble à un couperet à hacher de la viande ; le fourreau dans lequel on l'enferme est ordinairement en bois et garni sur le côté d'un ressort de corne, par le moyen duquel on l'accroche à la ceinture par derrière. Cet instrument sert à fendre, à couper le bois, et à se frayer un chemin à travers les épais taillis de l'île.

Les Javans ne portent pas de surnom, mais ils changent leur nom dans certaines circonstances : un père, par exemple, s'empresse de prendre le nom de son fils ; ainsi si celui-ci se nomme *Tioso*, le père se fera

appeler *bappa Tioso* (père de Tioso), et quand il lui vient plusieurs enfans de suite, il prend toujours le nom du dernier (1).

L'excès de la chaleur produit sur les Javans, le même effet que sur les autres Indiens ; ils ont la tête foible et l'esprit moins inventif et moins subtil que les Européens. Je ne leur refuserai point la faculté de penser, mais peu profondément; aussi, leur conversation n'est-elle pas très-

(1) Le même usage se retrouve chez les Arabes, qui ne manquent jamais de prendre le nom de leurs fils, pour annoncer qu'ils ont l'honneur d'être pères : car les peuples qui ont des mœurs ont toujours méprisé la stérilité, et sur-tout le célibat. Le plus cruel reproche que les ennemis de Mohhammed lui firent, celui auquel cet ambitieux parut sensible, c'étoit de n'avoir pas d'enfans. Il en eut cependant un nommé *Al Qassem*, qui vécut *sept nuits*, et ce fut assez pour qu'il se fît appellèr *Aboul-Qassem* (*le père d'Al-Qassem*); mais ce vain surnom ne le consoloit pas du sobriquet injurieux d'*âbtar* (sans queue, c'est-à-dire, sans postérité), que lui donna un Arabe nommé *A'las*. Il fallut que l'ange Gabriel vînt consoler le prophète en lui remettant un chapitre du Qorân, qui prédit la même privation à son ennemi. Voyez *Alcoran*, *ex edit. arabico-latin.* p. 547. Surat. CVIII. *Abulfed*, *Hist. Mohhammed. ex edit. arab. latin. Gagnier*, p. 147. (*Note du rédacteur.*)

intéressante : ils sont en général lourds, indolens et superstitieux ; et l'on peut assurer, sans craindre de porter un jugement injuste, qu'il y a autant de différence entre un Européen et un Indien au teint brun foncé, qu'entre celui-ci et un singe.

Ils sont d'autant plus à plaindre de cette ineptie, qu'elle est l'effet du climat sous lequel ils sont nés ; il influe même sur les Européens qui, par la suite du tems, deviennent lourds, fainéans, et perdent cette activité qui leur est naturelle dans les pays froids ou tempérés : l'homme du monde le plus vif se livre ici malgré lui à la paresse et à la nonchalance. Le plus grand amusement des Javans consiste dans la danse et dans la musique.

Leurs danses s'exécutent par les mouvemens du corps, et principalement par ceux des bras et des pieds : ces danses se nomment *rongue* (1) dans la langue de *Java*

(1) Ou *ronguing*, selon les savans auteurs de la *description de Jaccatra*, qui donnent aussi une notice des jeux des Javans, ainsi que de leur *pitchatcha* ou chant, de leur *toping* ou comédie, jouée par des acteurs masqués, leur *vayang couly*, que l'on joue derrière du papier huilé avec des marionnettes de peau de buffles découpée et peinte ; c'est ce que nous appel-

et *tantak* en malai : c'est toujours la même femme, bien parée, qui ouvre le bal, et danse successivement avec tous les hommes de la compagnie, qui lui mettent chacun quelques pièces de monnoie dans la main avant de quitter la partie. Cette danseuse se nomme *ronguin ;* elle partage avec les musiciens la somme qu'elle a ramassée.

L'orchestre est composé de plusieurs instrumens, lesquels entendus à quelque distance, produisent une harmonie assez agréable : on distingue parmi ces instrumens une espèce de violon à deux cordes (1), un

---

lons *ombres chinoises*. Les femmes de Java ont une espèce de jeu de dames qu'elles nomment *papan-djoko*. Leur *tabla* consiste en une petite table avec des dames égales. Le *poutches* se joue sur un tapis de velours brodé avec une poupée de bois. Bougainville parle aussi des comédies chinoises qu'il a vues à Batavia sur le grand théâtre chinois de cette ville, et des farces qui se représentent tous les soirs sur les tréteaux des différens carrefours du quartier chinois. Ce sont des femmes qui jouent les rôles d'hommes, et l'on n'y est pas avare de coups de bâtons. Voyez le *Voyage autour du monde*, t. II, p. 347, et *Verhandelingen van het Bataviaasch*. (Mémoires de la société de Batavia), t. I, p. 39, 40 et 41. *Note du rédacteur.*

(1) C'est un diminutif de l'*ou'd* des Persans. *Réd.*

tambour (1), sur les extrémités duquel on frappe avec les doigts ; une orgue composée de tuyaux en bois de différentes grandeurs, suivant la différence des sons, et posée sur un morceau de bois creux ; on frappe avec un petit marteau de bois sur les tuyaux comme sur un tympanon ; ils frappent aussi sur un chaudron suspendu : leurs cymballes ressemblent aux nôtres, ce sont deux plats de métal que l'on heurte l'un contre l'autre (2).

Leur industrie est aussi bornée que leurs besoins ; le bois de bambou leur sert, ainsi qu'aux autres Indiens, à une foule d'usages ;

(1) C'est ce tambour étranger que les Persans, selon Kœmpfer, ont reçu des habitans de Moultân. *Réd.*

(2) La musique et les instrumens des Javans, ressemblent à ceux des Persans, comme l'a très-bien remarqué *Josuat-van-Iperen*, dans son *Begin van Javansche historie*, p. 164 du tome I des *Verhandelingen van het Bataviaasch genootschap. &c.* (ou Mémoires de la société de Batavia). Consultez, sur la musique des Persans et des Indiens, les *Amœnitates exoticæ* de Kœmpfer, p. 740 ; le *Voyage du docteur Shaw*, tome I, p. 325 ; celui de *Sonnerat*, t. I, p. 101 et suiv. édit. *in-4°*. de *Niebuhr*, tome I, p. 115, et les *Asiatick researches*, ou *Transactions of the society etablished in Bengal*, *&c.* Calcutta, 1788, tome I, p. 500. *Note du rédacteur.*

ils en construisent les maisons, en façonnent des chaises, des tables, des lits, des échelles, des ustensiles de navires, et tout le menu mobilier de leur ménage.

L'art nautique n'a pas fait chez eux de grands progrès; un tronc d'arbre creusé, long de quelques aunes et de largeur suffisante pour contenir une seule personne, telles sont les barques, sans voiles, avec lesquelles ils naviguent dans la rade, qui est, à la vérité, aussi unie qu'un miroir (1).

Des joncs minces, tantôt entiers, tantôt fendus en plusieurs brins plus ou moins

(1) Ces barques sont fort pointues de l'avant et rondes en dessous. De peur qu'elles ne chavirent, on attache des deux côtés de l'avant et de l'arrière deux gros roseaux longs d'environ une brasse. Par ce moyen, on adapte à la barque une voile si grande, qu'elle semble toujours prête à sombrer sous voile. Ces barques vont d'une vîtesse étonnante. — On fait aussi un grand nombre de fustes ou cothures à Lassaon, ville de Java, située entre Charabaon et Japara, dont les environs produisent du bois propre pour les constructions. Au reste, quoiqu'il y ait beaucoup de vaisseaux dans toutes les îles des Indes orientales, ils sont tous d'une petitesse extrême, et porteroient tout au plus quarante tonneaux. *Premier Voyage des Hollandois*, page 369 du tome I des *Voyages de la Compagnie des Indes orientales*. (Note du rédacteur.)

fins, leur tiennent lieu de cordes ; ils lient même très-adroitement avec ces joncs ; ils savent aussi en faire des paniers beaux et forts, et en tresser de larges tapis de pied, sur lesquels on s'assied.

CHAPITRE V.

Etat politique de l'île de Java.

Quoique les Hollandois occupent une bonne partie de Java, le reste de l'île, qui n'est pas très-considérable, forme plusieurs petits royaumes dont les souverains dépendent de la compagnie.

L'empereur de Java, qui fait sa résidence à Sourikarta, dans la partie méridionale de l'île, tient le premier rang parmi eux ; Bantan a un roi (1), Madoura un régent, et Djakyakarta un sulthan.

---

(1) *Van-der-Hagen*, qui parcouroit ces parages en 1600 et 1601, assure « qu'il y avoit à Bantam un gouvernement particulier pour les femmes, qu'elles élisoient une princesse du sang royal pour les gouverner, et que tous les différends qui s'élevoient entre elles étoient portés devant cette souveraine. Parmi les priviléges dont elle jouit, dit-il, on regarde comme le plus

L'empereur de Sourikarta se qualifie de *sousou hounang* (1), c'est-à-dire, *prince des princes*.

Pakobauna, soutien du monde.

Senapati ingalaga, colonel du pays et des camps.

A'bdoul rahhman, serviteur de Dieu (2).

Sadjidin panatagama, protecteur du trône.

Les titres du sulthân de Djokiakarta sont :

Sulthân (3), souverain.

Haming koubana, prince du monde.

Halisah talah, lieutenant de Dieu (4).

Il joint encore à ces titres les trois derniers du précédent.

---

beau celui de parler au roi sans en demander la permission ». *Recueil des Voyages de la Compagnie des Indes orientales*, t. II, p. 281 et 282. *Note du rédacteur.*

(1) Le même mot, écrit en caractères arabes dans la onzième dissert. de Reland, doit se prononcer *sousonan*. (*Rédact.*)

(2) Littéralement, *serviteur du Miséricordieux*. Ces mots sont arabes. *El-rahhaman* est une des épithètes de la divinité dans les litanies des musulmans. *Note du rédacteur.*

(3) Ce mot est arabe. *Rédact.*

(4) C'est ainsi que dans tous les pays du monde les despotes se sont associés avec la divinité pour usurper ses droits et opprimer les hommes. (*Rédact.*)

Le prince de l'île de Madoura se qualifie de *panembaham adepatti* (1), (prince libre ou régent) : un prince se nomme *panguerang;* un prince héréditaire, *panguerang adepatti* (2); une reine, *ratou;* une princesse, *radin* (3), *aïou;* un gouverneur de province, *ratti.*

Il y en a plusieurs de ceux-ci qui sont attachés à la Compagnie, et nommés par les gouverneurs; mais ils ont besoin de l'attache du gouvernement de Batavia, ainsi que les capitaines ou chefs des Chinois établis dans le pays.

Le commandant d'une petite portion de pays ou d'un gros village, se nomme

---

(1) Reland écrit *adapati* (*vicarius ducis* vel *præfecti*); een luytenant-gouvernant, luytenant-général, staadhouder. *Panambahan* est le titre du roi de Tcheriboun, que les Hollandois nomment *Seriboun*, au nord de Java, et du roi Bander Massin à Bornéo. *Reland. Dissert. XI[a]*, p. 94. *Rédact.*

(2) On écrit aussi *panguiran.* Ce mot javan répond au *ratou* (maître) des Malais, et au *rebb* id. et même à l'*allah* (Dieu) des Arabes. *Rédact.*

(3) On donne aussi le titre de *radin* au fils du roi, et même à d'autres princes, et c'est le plus grand titre que puisse prendre à la cour celui qui n'est pas fils du roi. *Rédact.*

tommegomme (1), et sa femme, s'il épouse une princesse, *radin tommegom.*

Les principaux Javans mènent un grand train, et ont à leur suite plusieurs domestiques dont l'un porte une boîte au pinang; l'autre, une pipe à fumer; un troisième, du tabac; un quatrième, la tasse à cracher; un cinquième, le parasol, &c. &c. Les commandans ont quelquefois le fourreau de leur sabre ou de leur épée en or ou en argent.

Les femmes se font porter dans des chaises garnies d'argent.

Les deux sexes s'anoblissent réciproquement; un gentilhomme qui épouse une roturière lui fait partager sa noblesse : il en est de même d'une fille noble qui épouse un roturier.

Les Javans ne peuvent pas être faits esclaves; mais on m'a assuré qu'ils s'engageoient volontairement à servir un certain tems les uns chez les autres. Je n'ai pu me procurer des détails satisfaisans sur cette espèce de pacte.

Quoiqu'ils professent la religion musul-

(1) Ou *tomangang* (bailli *ou* fiscal). Chaque ville ou bourg a son tomangang. *Rédact.*

mane, leurs *imâms*, ou prêtres, n'ont pas tous fait le pélerinage de la Mekke (1).

---

(1) Les Javans Musulmans sont chi'ytes ou de la secte d'*A'ly*, et conséquemment moins rigides observateurs de la loi que les Sunnytes ou sectateurs d'*O'mar*. On sait que chez les Persans qui sont de la même secte que les Javans, le pélerinage de la Mekke se fait par procuration, et forme une branche de commerce aussi considérable que les billets de confession en Espagne. Selon les auteurs de la description du royaume de Jacatra, insérée dans le premier volume des *Verhandelingen, &c.* (Mémoires de la société de Batavia), pag. 37, « ce fut un Cheykh qui porta la religion » musulmane dans l'île de Java, vers l'an 1406 » ; c'est-à-dire, peu d'années après l'invasion de *Tymour* dans l'Indoustân. Au reste, les savans Hollandois et notre voyageur lui-même, ne parlent, je crois, que des portions de l'isle plus ou moins fréquentées par les étrangers ; car nous savons que la religion musulmane n'a pas encore pénétré dans toute l'île. Plusieurs naturels habitans de la côte orientale ont encore conservé, ainsi que les anciens Javans retirés dans l'île de Bali, la religion de leurs ancêtres, laquelle n'étoit, comme toutes celles de l'Inde, qu'une variation du Lamisme, et dont l'origine se perd dans la nuit des temps.

Les Javans, musulmans même, tiennent encore tellement à leurs anciennes idées, qu'ils connoissent à peine l'ère de l'hégire, et qu'ils comptent encore leurs années de *Padjadjaran*, leur premier roi. Ainsi l'au-

CHAPITRE VI.

ADMINISTRATION de la Compagnie Hollandoise à Batavia (1).

LE gouverneur-général a un pouvoir absolu; les autres administrateurs ne s'opposent presque jamais à ses volontés, et quand même ils le feroient, il est toujours le maître

---

née 1779 de notre ère vulgaire (1193 de l'hégire) correspondoit à l'an 1705 de l'ère des Javans, à dater, comme je l'ai dit, de leur premier roi. Voyez *Verschil der tydre keninge by de Asiatische, &c.* (Différences de la chronologie des nations Asiatiques, et Concordance pour les années 1779 et 1780, par *J. C. M. Radermacher*), tome I des *Verhandelingen, &c.* (ou Mémoires de Batavia), page 133. *Note du rédacteur.*

(1) La haute régence, le conseil de justice, le clergé, les employés de la Compagnie, les officiers de marine, et enfin le militaire, telle est dans cette ville la gradation des états ». *Voyage autour du monde*, par Bougainville, tome II, page 352. La haute régence (*hooge regeering*) ou le conseil des Indes, est composée d'un gouverneur-général, de six conseillers ordinaires, du premier directeur-général du commerce, et de neuf conseillers extraordinaires.

La cour de justice (*raad van justice*) de Batavia

d'aller en avant, en prenant sur sa responsabilité l'issue de l'affaire. Il contracte des alliances, fait la paix ou la guerre avec les princes Indiens, selon que les intérêts de la Compagnie l'exigent ; il confère les pouvoirs aux rois et princes dépendant de la même Compagnie. Son train répond parfaitement à son pouvoir ; quand il sort en cérémonie, il est accompagné d'un écuyer, d'un maître-d'hôtel, de douze gardes à cheval, le sabre à la main, avec deux trompettes, et précédé par un coureur Européen; quatre nègres habillés en coureurs; un officier à cheval marche auprès de la portière de la voiture : il a quelquefois à sa suite cinquante ou soixante cavaliers, conduits par un porte-enseigne et un maréchal-des-logis. Quand il passe, tout le monde, hommes et femmes, à l'exception des conseillers, sont obligés de s'arrêter et de descendre même de voiture. La femme du

---

connoît de tous les procès criminels et civils des Hollandois dans les Indes.

La régence de la ville (*stads regeering*) forme une espèce de tribunal d'échevins, d'où dépendent tous les autres officiers de la ville. *Verhandeling. van het Bataviaasch genootschap. &c.* I[re] deel. p. 59, en 60. *Note du rédacteur.*

gouverneur ne sort jamais sans avoir deux gardes à cheval en avant de son carrosse, et douze cavaliers à sa suite.

Le directeur-général a l'administration et l'inspection du commerce de la compagnie, des marchandises et des magasins.

Chacun des conseillers est chargé de surveiller quelques comptoirs de l'Inde, ou bien préside un des départemens de la ville. Un conseiller a toujours deux coureurs devant sa voiture, et les passans sont obligés de faire arrêter la leur pour le saluer.

Le conseil s'assemble ordinairement tous les mardis et les vendredis; il est composé du gouverneur-général, d'un directeur-général, de cinq conseillers ordinaires, qui ont le droit de donner leur avis et leurs conclusions; il y a aussi quelquefois des conseillers extraordinaires qui n'ont que voix consultative, mais non pas délibérative.

Le conseil de justice de Batavia est composé de plusieurs membres nommés en Hollande, indépendans, ainsi que le fiscal, du grand-conseil des Indes; mais ces conseillers n'ont que de foibles appointemens, et ne s'enrichissent pas dans leur charge; car la justice n'est pas ici une marchandise de défaite.

La ville a une espèce de conseil municipal (1), présidé par un membre du grand-conseil des Indes, et composé de bourgeois qualifiés, de conseillers (2) chargés de juger les procès et de prononcer même sur la vie des Indiens. Ces charges sont à la disposition du gouverneur-général ; il les vend très-cher à des bourgeois opulens et vains, qui ne peuvent parvenir à une plus haute dignité.

La charge de *sabandar* (3) est très-importante et lucrative ; c'est à cet officier que doivent s'adresser tous les étrangers pour se procurer ce dont ils ont besoin, soit pour eux-mêmes, soit pour le ravitaillement de leur vaisseau. Celui qui remplissoit de mon tems cette charge importante, se nommoit *Boer* ; il fréquentoit la maison de

(1) *Stadts regeerengs.*

(2) *Schepeen.*

(3) Introducteur ou ministre des étrangers. Ils sont deux ; le sabandar des Chrétiens, et celui des Payens. Le premier est chargé de tout ce qui regarde les étrangers européens ; le second a le détail de toutes les affaires relatives aux diverses nations de l'Inde, en y comprenant les Chinois. *Voyage autour du monde, par Bougainville*, t. II, p. 356. *Note du rédacteur.*

M. *Radermacher*, son ami et le mien : il me témoigna la plus grande bienveillance ; entre autres services, il me procura, à titre d'emprunt de *bodmeri*, plus de mille rixdalles, avec lesquelles j'achetai des cornes de licornes (1), que l'on vend très-avantageusement au Japon.

Avant de passer outre, l'espèce d'emprunt dont je viens de parler mérite quelques éclaircissemens : l'emprunt par *bödmeri* est toujours à un taux très-haut, mais qui diffère selon la longueur des voyages et les dangers à courir avant que le vaisseau soit arrivé à sa destination. Comme les côtes du Japon passent pour les plus périlleuses de toutes les Indes orientales, celui qui emprunte pour ces parages ne paie pas moins de 20 à 25 pour cent : la somme se compte au retour à Batavia : si le bâtiment vient à échouer ou à périr, le débiteur n'est pas obligé de tenir compte du capital qu'il a emprunté à si gros intérêts.

Le commissaire des naturels a vraisemblablement un des emplois les plus importans, puisque tous les habitans de l'île ont affaire à lui ; c'est lui qui leur achète

(1) *Unicornu verum.*

le café, le sucre, les nids d'oiseaux, et autres productions du pays : il se fait un revenu immense, tant par les marchandises qu'il achète, que par l'intérêt excessif de l'argent qu'il avance aux habitans.

Le militaire est composé d'Européens et d'Indiens que l'on recrute et que l'on exerce, sans compter les bourgeois et les Chinois qui, en tems de guerre, sont obligés de faire le service. Les officiers de Batavia ainsi que ceux des autres comptoirs de l'Inde, sont regardés comme une classe d'employés que la Compagnie salarie pour la défense de ses établissemens. D'après cette définition, l'on ne doit pas s'étonner de ce qu'ils n'aient aucune part à l'administration ni au commerce, et qu'ils n'aillent pas de pair avec les chefs de la Compagnie, qui sont infiniment plus considérés à cause de leur utilité pour les opérations commerciales.

Les soldats dont le nombre est bien diminué, à l'arrivée des vaisseaux qui les amènent d'Europe, tant par la mauvaise nourriture que par les maladies qui règnent à bord, sont ici traités d'une manière aussi contraire à l'humanité qu'aux intérêts de la Compagnie. Ceux qui sont envoyés par

les vendeurs de chair humaine ne jouissent pas long-temps des appointemens qu'on leur a accordés à leur départ, et alors ils sont réduits à treize sols de Hollande par jour; l'on retient même la majeure partie de leur solde pour l'habillement. Ceux qui ont échappé aux maladies, conservent la pâleur de la mort, et une maigreur effrayante; ce sont de véritables squelettes ambulans.

Dans les commencemens de l'établissement des Hollandois à Batavia, peu de personnes bien nées et aisées se hasardoient à venir dans un pays que l'on regardoit comme aussi dangereux que le voyage même qu'il falloit faire pour s'y rendre: aussi la majeure partie des équipages étoit-elle composée de scélérats poursuivis en Europe pour leurs crimes, et qui cherchoient à se soustraire à la juste rigueur des loix, ou bien de malheureux, qui, ayant tout perdu et n'entrevoyant qu'un triste avenir, alloient chercher la fortune ou la mort. Ces derniers réussirent et furent élevés aux premières dignités; quelques-uns même s'en retournèrent chez eux avec de grandes richesses. Leurs succès leur donnèrent des imitateurs, et la Compagnie ne prend plus à son service que des jeunes gens bien nés

et même des gentilshommes : ils partent en qualité de sous-marchands, pour attendre des places importantes. Quoiqu'on envoie ainsi chaque année des aspirans de distinction, munis de grandes recommandations, je doute que la Compagnie trouve son profit à prendre des employés d'un si haut parage ; le talent et le zèle valent mieux que la naissance et le rang dans les opérations politiques et commerciales : l'expérience a prouvé que ces nobles ne daignoient s'abaisser jusqu'à servir une compagnie de marchands, que pour s'enrichir rapidement dans quelques places importantes, et retourner avec leur proie en Europe, où ils peuvent ensuite mener un train conforme à la haute opinion qu'ils ont d'eux-mêmes.

La Compagnie entretient à Batavia deux hôpitaux à ses frais ; l'un dans l'enceinte de la ville, et l'autre dehors. On reçoit dans le premier, nommé *binnen hospital*, tous les malades de la ville et des vaisseaux ; trois médecins et deux chirurgiens sont attachés à cet hôpital : l'autre, *buyten hospital*, est destiné aux convalescens ; ils y respirent un meilleur air et y prennent plus d'exercice. Il y a outre ceux-ci deux autres hôpitaux dans la ville ; l'un appar-

tient aux Mores, et l'autre aux Chinois : comme beaucoup de chirurgiens sont employés au service de la Compagnie hollandoise, tant sur les vaisseaux que dans les hôpitaux et dans les régimens, on leur a donné pour chef un chirurgien-major qui, de concert avec le gouverneur-général et le gouvernement, leur assigne les postes où leur ministère est nécessaire, soit sur les vaisseaux, soit dans l'île.

Le docteur Hoffman chez qui j'étois logé, avoit l'inspection de l'apothicairerie, d'où l'on tire tous les médicamens nécessaires aux hôpitaux de la Compagnie : les vaisseaux qui retournent en Europe et les comptoirs hollandois dispersés dans les Indes, tirent les leurs de deux pharmacies administrées par deux chirurgiens qui ont de gros appointemens.

Je ne parlerai point des forces militaires des Hollandois ; elles leur sont moins utiles pour se conserver dans cette île que les sages précautions dont ils s'environnent, et sur-tout leur adroite politique qui a mis dans leur dépendance tous les princes naturels de Java.

Outre la citadelle dont nous avons parlé ci-dessus, la Compagnie a fait construire

deux redoutes en pierres, garnies de canons, lesquels commandent les canaux pratiqués dans les rues de Batavia. A la moindre insurrection, l'ordre est donné de traîner des canons dans les rues et de les braquer de distance en distance, pour obliger les Indiens et les esclaves à rentrer dans leurs maisons. Ces dispositions hostiles et sur-tout l'aspect des infortunés contre lesquels on les dirige, enlaidissent bien cette belle ville aux yeux d'un sincère philantrope. J'ai frémi d'horreur mille fois en voyant tous les moyens employés par l'avide Européen pour se procurer ce luxe et ces jouissances dont il est si orgueilleux.

CHAPITRE VII.

COMMERCE et Monnoies de Java. — Chinois établis dans cette île.

LA Compagnie hollandoise des Indes s'est emparée du commerce extérieur de l'île de Java, et elle y exerce à-peu-près le même monopole qu'à Ceylan (1), particu-

(1) On rapporte à Batavia la récolte entière des épiceries, et l'on charge chaque année sur les vais-

lièrement sur les épices : en effet, cet article seul lui produit des revenus incalculables, et son industrieuse avidité sait en tirer tout le parti possible. Qui que ce soit, officiers de vaisseaux ou employés de la Compagnie, personne n'a la permission de faire ce commerce. Il n'y a point de grace pour les contrebandiers pris avec

seaux ce qui est nécessaire pour la consommation de l'Europe, et l'on brûle le reste. C'est ce commerce seul qui assure la richesse et même l'existence de la Compagnie des Indes hollandoise. Il la met en état de supporter les frais immenses auxquels elle est obligée, et les déprédations de ses employés, aussi fortes que ses dépenses mêmes. Si le Gouvernement encourage les premiers essais de nos botanistes, nous pourrons bientôt nous passer des épices des Hollandois, et partager même avec eux ce commerce lucratif. « L'année dernière, en juillet 1793, le jardin » national de Cayenne avoit distribué plus de deux » mille individus, gérofliers, poivriers, canneliers, » arbres à pain, &c. Il lui restoit à distribuer envi» ron soixante-dix-sept mille individus des mêmes » espèces, sans compter une pépinière d'environ » quatre-vingt mille gérofliers, &c. » Voyez l'intéressant *Rapport sur les destructions opérées par le Vandalisme, et sur les moyens de le réprimer*, fait à la Convention nationale, par le citoyen Grégoire, dans la séance du 14 fructidor, an second. *Note du rédacteur.*

des épices ; leur arrêt de mort est tout prononcé.

L'arak et le riz sont une excellente cargaison pour les vaisseaux qui retournent en Europe ; ils en ont ici abondamment et à très-bon marché : ils peuvent aussi se pourvoir de poisson mariné, de poules, de canards, d'oies, d'œufs, de melons d'eau, de pompel-mousses, de noix de coco, &c. et autres provisions de voyage.

Les officiers hollandois qui viennent d'Europe et du Cap, apportent ici des marchandises dont ils se défont avec beaucoup d'avantages : à la vérité les prix varient comme dans toutes les autres places commerçantes de l'Inde. Si plusieurs vaisseaux arrivent à la fois chargés des mêmes marchandises, elles baissent aussi-tôt ; s'ils tardent elles augmentent considérablement. C'est ainsi que j'ai vu payer un jambon à Batavia jusqu'à trente-six rixdalles de Hollande. On évalue régulièrement le gain, 30, 50 et même 100 pour 100.

Les marchandises de Hollande que les Européens recherchent plus particulièrement, sont les jambons fumés, le fromage de Hollande, la bière, différentes sortes

de vins, sur-tout le rouge, l'eau de Selz (1). Le vin vient en bouteilles bien hermétiquement bouchées ; mais la bière vient ne tonneaux, et l'on ne la tire en bouteille qu'un jour ou deux après qu'elle a été transportée à terre : elle ne s'aigrit ni dans les tonneaux ni dans les bouteilles.

On gagne aussi beaucoup sur les bijoux, les étoffes, la moquette, pour doubler les voitures, les couteaux de matelots, et sur toutes sortes de clincailleries.

Le Cap fournit ici peu d'articles de commerce ; il tire au contraire beaucoup de raisins secs et d'amandes pour son hôpital(2), sur lesquels les habitans de Batavia font un gros gain.

Dans l'énumération qu'on vient de voir, je n'ai pas encore indiqué l'objet le plus recherché et conséquemment le plus lucratif, c'est le fer : je n'ai pas été peu surpris de voir des sous-officiers de notre bord qui

---

(1) Les riches Européens de Batavia ne boivent que des eaux de Selz, parce qu'on attribue en partie le danger de ce climat à la mauvaise qualité des eaux. *Note du rédacteur.*

(2) Voyez tome I, pag. 151.

avoient acheté de petits morceaux de fer, inutiles aux forgerons du Cap, à raison de deux sols la livre, les revendre ici cinq sols de Hollande aux Chinois.

Il faut avouer cependant que le commerce aux Indes orientales est encore plus hasardeux qu'en Europe; ainsi toute l'étude des négocians consiste à s'informer et à bien connoître quelles sont les marchandises les plus recherchées dans le moment, et celles qui n'ont point été apportées à telle époque et à tel endroit.

Comme le meilleur moyen de faire fleurir le commerce est de ne pas donner d'entraves à l'acquéreur ni au vendeur, il n'y a pas de douanes dans les colonies hollandoises des Indes orientales; on paie seulement une rétribution au gouvernement pour toutes les marchandises qu'on tire du vaisseau pour les vendre en ville : cette espèce de douane est affermée à une compagnie de Chinois, qui visitent avec beaucoup d'honnêteté les grands coffres, laissent passer les petits et les malles sans les ouvrir.

Les monnoies de l'Europe et de l'Inde ont cours à Batavia; les ducats de Hollande sont rares, mais on a en grande quantité les ducatons, les piastres, les schillings,

frappées ici au coin du prince de Madoura, par les ordres de la Compagnie : elles se reconnoissent aisément par le *millésime*, pour lequel on a suivi la manière de compter des chrétiens : les rixdalles d'or sont d'un jaune fort pâle, à cause de l'argent qu'ón y mêle. Les Indiens recherchent beaucoup les piastres d'Espagne, sur-tout les vieilles : il y a aussi une grande quantité de piastres carrées et coupées, d'argent très-fin, frappées en Amérique et apportées ici par les galions des Manilles : on rencontre même quelquefois des dollars de l'Empire en argent; ils sont un peu plus petits qu'une piastre. Ceux qui retournent en Europe tâchent de s'en procurer, parce que cette monnoie perd au change moins que toute autre : le ducaton, sur-tout, vaut ici 80 sols de Hollande.

Les marchands chinois apportent de chez eux des *petjes* de laiton fondu, qui ont un cours même parmi les Européens ; ils sont grands et épais comme un liard, et ont un trou par lequel on en enfile une certaine quantité dans un cordon.

Les naturels de Java, ainsi que ceux de Bornéo et de Sumatra ont leur monnoie particulière, ronde, en plomb, plus petite et

plus mince qu'un liard : elle porte d'un côté l'empreinte de quelques lettres, et on perce un trou dans le milieu pour y passer un cordon. Cette monnoie a peu de valeur et n'a cours que dans le pays.

J'eus beaucoup de peine à acheter pour un ducaton ou pour une rixdalle et demie, une pièce fort estimée parmi les Javans; car ils la conservent comme une ancienne monnoie fort rare; elle est de laiton, large à-peu-près comme une rixdalle de Suède, et aussi mince qu'une pièce d'or plate; dans le milieu est un trou qui sert à la passer dans un cordon : cette monnoie se nomme *pettis kantang*, et ne se trouve que dans l'extrémité orientale de l'île, comme à Souribadja, à Banjer-massing. Elle est coulée avec un rebord fort épais, dans lequel est renfermé un arbre qui déploie des branches touffues : de chaque côté se trouve une figure humaine extrêmement difforme et semblable à un squelette. Les Javans n'en font jamais de plus parfaites, parce que la religion musulmane, qu'ils professent, défend de faire et même de conserver aucune représentation humaine.

Les Chinois méritent incontestablement une place dans un chapitre consacré au

commerce de Java : de tous les étrangers établis dans cette île, ce sont les plus nombreux, les plus industrieux et les plus infatigables (1).

Ils conservent dans cette contrée éloignée de leur pays natal, les mœurs, les usages et le caractère de leur nation : quel-

---

(1) Les Chinois établis à Batavia ont un quartier séparé hors de la ville ; leur nombre se montoit à plus de 100,000, lorsque Bougainville surgit à Java. « Ce » sont, dit il, les courtiers de tout le commerce in- » térieur de la ville, et c'est à leur industrie que les » marchés doivent l'abondance qui y règne depuis » quelques années ». Ils passent pour usuriers, et sont regardés à-peu-près comme les Juifs en Europe. En effet, ils ne s'occupent, comme ceux-ci, que de tous les moyens d'amasser de l'argent. L'établissement des Chinois à Java date de la plus haute antiquité. Quelques auteurs prétendent que leurs ancêtres étoient des criminels chassés de la Chine, et qu'ils vinrent peupler cette île. S'il en étoit ainsi, d'où viendroit a différence qu'on remarque entre les Javans et les Chinois ? Il est bien plus naturel d'imaginer que ceux-ci ayant trouvé leur avantage à négocier avec les premiers, les auront pris en affection et auront continué une liaison qui étoit lucrative, sans oublier cependant leur origine et leur pays, car ils conservent la religion, les mœurs et les usages de la Chine, et y vont même porter ou chercher différens articles de commerce. *Note du rédacteur.*

ques-uns vont à la Chine, et en reviennent pour leurs opérations mercantiles; mais la plupart sont sédentaires.

On les reconnoît aisément à leurs petits yeux ovales; leur taille est assez avantageuse : quelques-uns ont de la barbe, mais presque tous sont rasés. Ils laissent croître les cheveux du sommet de la tête et en font une ou trois longues tresses qui pendent sur leur dos, ou qu'ils tournent autour de leur tête.

Leurs vêtemens larges et légers sont composés d'un gilet qui se boutonne sur les côtés; d'un grand pantalon : ils n'ont pas de bas : leurs souliers garnis de semelles fort épaisses, sont sans boucles : leur mouchoir pend sur le côté droit, le long de la cuisse : ils ont aussi une petite boîte d'argent ou une bourse pour y mettre la petite monnoie : ils portent sur la tête un chapeau de forme conique, ou un parasol et presque toujours un éventail à la main.

Ils cultivent la plus grande partie des jardins dispersés autour de la ville, apportent et vendent aux habitans et aux équipages des vaisseaux toutes sortes de fruits ou de légumes frais, à très-bon marché. Ils prennent à ferme le brûlement de l'arrak,

et exercent toutes sortes de professions; ils font sur-tout un commerce considérable : ils se chargent de raffiner le sucre, d'exploiter le café, l'indigo; enfin, ils se rendent tellement utiles qu'on ne pourroit se passer d'eux.

Comme il n'est permis à aucune femme de sortir de la Chine, les Chinois qui se trouvent ici sont obligés d'épouser des Javanes.

Outre les colporteurs Chinois qui promènent leurs marchandises dans les rues, on voit aussi des *cure-oreilles ;* ce sont des hommes qui vous offrent leurs services pour vous nettoyer les oreilles, opération chirurgicale inconnue, au moins jusqu'à présent, en Europe : au reste, il faut rendre justice à leur habileté; munis d'un instrument très-délié, ils savent ôter avec une étonnante légéreté l'ordure des oreilles, et tous les corps étrangers qui peuvent s'y être introduits. Cette opération très-salutaire ne cause point la moindre irritation.

CHAPITRE VIII.

NOURRITURE des habitans de Java. — Description et usages des principaux végétaux de cette isle.

LES Orientaux, particulièrement les Indiens et même les Européens transplantés chez eux, se nourrissent principalement de végétaux; de manière que le chapitre qui traite de leurs alimens, devient naturellement un traité de botanique exotique.

Quoique l'*opium* (1) ne soit pas proprement un comestible, les Indiens en font une si grande consommation, que cette drogue doit tenir la première place parmi leurs objets de première nécessité : ils en mâchent moins que les Turcs; mais ils en font une espèce de marmelade qu'ils mettent

(1) Qu'ils nomment *amphioun*. Tous les Orientaux aiment passionnément l'opium. Cette drogue donne pour quelques heures du ton à leurs facultés physiques et morales, absorbées par la chaleur du climat et par l'excès des jouissances; mais ils retombent bientôt dans leur apathie ordinaire. Les Chinois sont aussi très-friands d'opium; mais le Gouvernement leur en interdit l'usage. *Note du rédacteur.*

au-dessus de leur pipe quand elle est pleine; quelques bouffées suffisent pour les étourdir et les enivrer : mais quand ils en fument une trop grande quantité, ils deviennent furieux et veulent s'entre-tuer. Quand un homme, ainsi enivré d'opium, coure dans les rues en criant *amok*, *amok*, le premier passant a droit de le tuer : il est proscrit par la loi.

La majeure partie de cette denrée vient du Bengale et forme une riche branche de commerce, que la Compagnie s'est réservée exclusivement : elle a décerné les peines les plus sévères contre quiconque en passeroit en contrebande. Quelques gros capitalistes qui occupent ici les premières places et que l'on nomme fermiers-généraux, ont affermé à un très-haut prix le privilège de vendre de l'opium; ils le louent ensuite à des marchands en détail, ou bien ils leur vendent très-cher des parties d'opium : ceux-ci les revendent en détail aux Indiens.

Certains nids d'oiseaux (1), que j'avois

(1) *Yenova*, *yenika*, et vulgairement *yens*, et dans nos pharmacies, *nidus avis*. Ils ressemblent à un petit plat ou à une moitié de limon. Les meilleurs sont blancs et clairs presque comme du talc. Ils deviennent

déjà vus au Cap de Bonne-Espérance, se mettent ici dans les soupes comme un ingrédient à la fois nourrissant et de bon goût : ces nids sont composés de fils engelés qu'on fait dissoudre dans l'eau chaude et qui deviennent alors transparans.

Ce mets n'a pas beaucoup de goût, mais il se digère très-aisément et est très-nourrissant : on trouve beaucoup de nids d'oiseaux dans les montagnes de l'île, et c'est un article de commerce très-important, sur-tout en Chine : la Compagnie se l'est

---

durs comme un morceau de cuir. On en trouve à Bornéo, à Java, dans les îles Moluques, à Cambaie et dans la Cochinchine. Les oiseaux qui construisent ces nids sur des rochers, y emploient, dit-on, de petits poissons, et sont de l'espèce des hirondelles. Il sort de leur bec un jus gommeux, qui leur sert à coller leur nid sur le rocher. On prétend qu'ils emploient aussi à la construction de leur nid la graisse qui nage sur la mer, comme les hirondelles font de la terre glaise. On prend ces nids après que les petits sont envolés. Voyez Duhalde, *Descr. de la Chine*, t. II, p. 139, édit. *in*-4°. *Kœmpferii amœnitates exoticœ*, p. 833; et la curieuse notice de Jean Hooyman, intitulée *Beschryving des vogel netjes* (Descript. des nids d'oiseaux), dans les *Verhandelingen van het Bataviaasch*, &c. t. III, p. 145. *Note du rédacteur.*

réservée, et l'afferme ordinairement au plus offrant et dernier enchérisseur.

On confit ou l'on fait mariner dans le vinaigre beaucoup de racines, de fruits, de légumes, tels que les choux-fleurs, des concombres, de l'écorce de melon, les racines aromatiques du bambou, que l'on transporte de Chine en Europe, et même des poissons: ces marinades se nomment *attchar*, et l'on en mange avec le rôti et les autres mets pour exciter l'appétit et fortifier l'estomac: on augmente la force du vinaigre en y mettant du poivre long (1), ce qui le rend chaud et brûlant.

Les Javans se nourrissent particulièrement de deux sortes de pois, que les Hollandois nomment feves puantes, parce qu'elles donnent une mauvaise odeur à ceux qui en mangent; et en effet, les Javans puent de la bouche: la première espèce de ce légume, qui a de petites feuilles, se nomme *pette*, et l'autre *tchenkol*.

L'habitude de mâcher continuellement du betel est commune à presque tous les Indiens;

(1) *Capsicum annuum*. Le piment commun, appellé vulgairement poivre-long, poivre d'Espagne, poivre de Guinée.

ils croiroient commettre la plus grande impolitesse s'ils vous adressoient la parole sans avoir un morceau de betel dans la bouche : les feuilles de betel se nomment *siri* (1) ; on en apporte chaque jour de fraîches dans la ville. Les femmes des Européens, celles sur-tout nées aux Indes, en consomment une grande quantité : on enveloppe quelquefois dans ces feuilles un morceau de noix d'arek (2), avec un peu de chaux d'écailles de poisson, et l'on garde cette feuille ainsi roulée dans la bouche, jusqu'à ce qu'on en ait retiré toute la force ; la chaux qu'on y ajoute rend les lèvres, les dents et la salive rouges et ensuite brunes : une personne qui suce du betel sans y être accoutumée, s'enivre ; mais on ne tarde pas à se familiariser avec cette drogue au point de ne plus pouvoir s'en passer. Elle cuit dans la bouche, et offense tellement tous les nerfs de la langue et du palais, qu'elle fait perdre le goût : on lui attribue la vertu de corriger les mauvaises haleines, de tenir les dents propres et de consolider les gencives.

---

(1) *Piper betele.* Véritable espèce de poivrier.

(2) *Areca cathecu.* Espèce de palmier.

Parmi toutes les épices, si communes dans les Indes, il n'y en a pas qui soit d'un usage plus général que le poivre d'Espagne (1), qui entre, pour ainsi dire, dans tous les mets; quelquefois même on mange le riz sans autre assaisonnement que cette poudre, qui sert aussi pour les viandes, les poissons, les sauces et ce qu'on appelle la *soupe à karri*, mets très-commun dans l'Inde; c'est une soupe, ou plutôt un bouillon ordinaire de viande, dans lequel il entre plusieurs espèces d'épices, telles que le schetante, le curcuma (2), et sur-tout du poivre d'Espagne. Le curcuma (3) donne une belle couleur jaune à cette soupe, le poivre d'Espagne la rend si chaude, que les étrangers qui en mangent pour la première fois croient avoir la bouche et le gosier en feu; mais insensiblement la douleur diminue, la soupe paroît meilleure; on y prend même goût : elle est bonne pour irriter les nerfs du palais et de la langue, engourdis par l'usage du betel; elle donne du ton à l'estomac, et facilite la digestion. L'on diminue

(1) *Capsicum annuum.*

(2) *Schœnanthus, curcuma.*

(3) *Curcuma longa.*

à volonté la force de la *soupe à karri*, en y mêlant une certaine dose de riz.

Les grains de l'Europe ne pouvant s'accommoder de la chaleur excessive des Indes, n'y réussissent pas, et les habitans ne connoissent pas même l'usage du pain qu'ils remplacent par le riz. Le pain que les Européens mangent avec leur viande, et dont ils sont très-économes, est fait avec du froment qui leur vient du Cap de Bonne-Espérance. Au reste, les plaines basses et souvent inondées de l'île de Java, sont très-fertiles en riz; on en mange comme du pain avec tous les mets : la manière de le préparer et de le servir est très-simple. Après l'avoir fait cuir dans l'eau, on le met égoutter, et on le présente sur de grandes feuilles de pisang (1); on le prend avec trois doigts pour le mettre dans sa bouche.

Le noyau de la noix d'arek nommé *pinang*, renferme une amande qui se partage ordinairement en six morceaux, qui, enveloppés dans du *syri*, font autant de morceaux de betel. On casse cette noix avec un couteau fait exprès, que je voyois souvent entre les mains des riches Européennes.

(1) *Nux areca.*

La viande des buffles de l'île se nomme *karbou*. Les esclaves et les matelots s'en nourrissent ; mais les gens riches la regardent comme un aliment grossier et malsain dans un climat aussi chaud. Ils ne mangent d'autre viande que des oiseaux, des poules, des canards, des oies, et beaucoup de poissons, qui sont d'une digestion facile, et qui engendrent peu de putridité.

On ne cultive guère ici de nos légumes d'Europe, tels que des choux, des pommes-de-terre, &c. mais en récompense le pays en produit une multitude d'autres, qui ne le cèdent pas aux nôtres. Par exemple, beaucoup d'oignons, différentes espèces de fèves, et une quantité d'autres légumes qu'on sert chaque jour sur les tables.

Les Indiens mangent beaucoup de cocos (1). Ils grimpent aux palmiers pour les cueillir à différens degrés de maturité : après avoir ouvert le fruit avec un couteau,

---

(1) *Cocos nucifera. Calappa* en malai. Rhumphius compte treize espèces de cocotiers. Voyez une savante dissertation en hollandois sur les palmiers, dans le tome I des *Verhandeling. &c.* (Mémoires de Batavia.) *Rédacteur.*

ils commencent par en boire l'eau, qui, quoique très-sucrée, étanche cependant la soif. Quant à l'amande blanche qui ressemble au noyau, ils la mangent tantôt seule, tantôt avec du riz. Les Européens la rapent pour en faire une espèce d'orgeat; on en prépare aussi de la *soupe à karri* et autres mets délicats.

On nomme *pisang* ou *banane* le fruit de l'arbre de paradis (1) : il y en a de gros et de petits, d'espèce supérieure et inférieure. On cueille ordinairement ce fruit tandis qu'il est encore verd. On le pend pour le laisser mûrir, et alors il devient jaune. On

(1) *Musa paradisiaca, tseu* en chinois, bananier. Les côtes de ce fruit ressemblent à des doigts, et quand il est posé sur sa queue, on croiroit voir deux poings serrés l'un contre l'autre. Gardé pendant quelques semaines, sa peau devient jaune, et on l'enlève avec le doigt, et non avec un couteau, afin de ne pas altérer le goût de la chair, qui est molle comme de la pâte et d'une agréable douceur. On prétend que c'est ce fruit qui causa la perte de nos premiers parens, et que ses feuilles servirent à les couvrir. Une observation infiniment plus intéressante, c'est que ce bananier a fleuri pour la première fois à Upsal, en 1755, et a porté des fruits mûrs. Voyez *Osbeck's voyage*, t. I, p. 151 et 308. *Note du rédacteur.*

appelle *pisang radia*, bananier nain (1), une espèce plus petite. Il passe, à juste titre, pour le fruit le plus délicat et le plus sain que l'on connoisse. La mince pellicule qui le couvre s'enlève aisément, et sa chair, d'une douceur extrême, fond, pour ainsi dire, toute seule dans la bouche. On peut en manger à discrétion, sans craindre de s'en dégoûter. Il est un peu laiteux et constitue la principale nourriture des Indiens, qui le mangent souvent crud, comme font les Européens : mais ceux-ci ont différentes manières de le préparer. Tantôt ils le mettent griller ou cuire à l'étouffée, tantôt ils le font cuire comme des poires avec du vin rouge, ou bien ils le pèlent et le plongent dans du jus rouge d'une espèce d'amaranthe (2), d'où il sort aussi rouge que s'il avoit été cuit dans du pontac. Cuit dans l'huile, il acquiert une certaine dureté, mais en même temps un goût très-agréable. Pour l'accommoder de ces deux dernières manières, on le pèle et on le coupe par tranches longues. On trempe quelquefois ces tranches dans une pâte très-légère, et

(1) *Pisang radia.*
(2) *Amaranthus.*

on les fait frire comme des baignets. J'ai vu, les soirs, beaucoup d'Européens en manger accommodés de cette façon, en buvant du thé.

Un seul arbre produit une grande quantité de bananes, mais il ne fleurit qu'une fois, et meurt après la maturité de ses fruits. Il se reproduit par les rejettons qui sortent de ses racines. Quoiqu'il croisse spontanément dans le pays, on le cultive dans presque tous les jardins. Il parvient ordinairement à la hauteur d'un homme, n'a pas de branches; ses feuilles sont les plus grandes que l'on connoisse parmi celles qui ne sont pas divisées.

L'ananas (1) passe encore, aux yeux de beaucoup de monde, pour le plus exquis de tous les fruits. Il est à-peu-près gros comme la tête d'un homme. Il a un parfum délicieux qui se répand dans tout l'appartement où l'on ouvre quelqu'un de ces fruits. Son goût à la fois doux et aigrelet, et conséquemment très-agréable, semble pénétrer le palais et la langue. Il a cependant une certaine âpreté et mal-faisance qui le

(2) *Bromelia ananas.*

rend dangereux ; c'est pourquoi on n'en mange qu'au dessert et avec beaucoup de discrétion. Ainsi, l'ananas est, à proprement parler, une friandise et non pas un aliment substantiel et salubre. Après avoir ôté la première peau, on coupe le fruit en travers par tranches, qu'on mâche légèrement pour en sucer le jus et rejetter ensuite les filamens. Les Européens assaisonnent ces tranches de sel, de sucre, ou les trempent dans du vin rouge pour atténuer les dangereux effets de ce fruit. On en mange deux tranches au plus à la fin d'un repas. On les confit aussi dans le sucre pour les manger comme des confitures en prenant du thé, ou bien on les fait cuire avec de la cassonnade et du vin. Quand l'ananas n'est pas bien mûr, ou qu'on en mange avec excès, il donne la diarrhée et la dyssenterie, sur-tout aux soldats et aux matelots attaqués du scorbut au moment où ils débarquent. La goiave (1), parvenue à sa pleine maturité, se mange crue ou cuite avec du vin rouge et du sucre, ainsi que

(1) *Psidium pyriferum.* Lin. *Cujavus domestica. Rhumph. herb. amb.* I, p. 140, t. 47, et Lam. *Illustr.* t. 416, f. 1.

l'*iambos* de Malac (1). On ôte le noyau de ce dernier fruit.

Il y a plusieurs espèces d'*iambo*. La plus commune est de la grosseur d'une prune, l'*iambobol* de celle d'une poire. L'*iambo ayer mauer* a l'odeur et le goût de l'eau rose. J'ai cru trouver dans le goût de ces différentes espèces quelque chose de sec, qui n'a cependant rien d'âpre ni d'astringent. Leur jus mêlé avec l'eau de champaka (2) et l'eau rose, s'emploie pour les inflammations de la gorge, les glandes et les ulcères.

La mangue (3) est de la grosseur et de la forme d'un œuf d'oie, mais plate, de couleur verte ou jaunâtre; on se contente, pour manger la chair qui enveloppe le noyau, de la peler avec un couteau, ou seulement avec le doigt. On en sert communément sur toutes les tables des Européens. J'en ai souvent

---

(1) *Eugenia Malaccensis*. L. Arbre fruitier des Indes, ainsi que le jambe-rosade. *Eugenia jambos*. Lin.

(2) *Michelia champaca*. Cet arbre produit des fleurs jaunes. Voyez la description de ses fleurs dans le *Osbeck's voyage*, t. I, p 141. *Rédact*.

(3) *Mangifera Indica*. *Po* en javan, et *quaî-mao* en chinois. *Réd*.

mangé des tranches saupoudrées de sucre et trempées dans le jus qu'elles rendoient. On en fait confire dans le sucre pour les manger en prenant le thé. Quand ce fruit n'est pas mûr, il a un goût très-aigre, mais qui n'empêche pas qu'on ne l'accommode de différentes manières.

On le fait cuire avec du beurre, des œufs et du sucre, et cette marmelade aigrelette a le goût de pommes sûres cuites, ou de cerises en compote.

Les Javans le mettent cuire dans de l'eau salée, et le mangent comme des olives. Enfin ce fruit verd, cuit et confit au vinaigre avec du poivre, leur tient lieu des cornichons confits ou marinés, dont nous entremêlons nos viandes.

Le catappa ou badamier de Malabar (1) est un bel arbre, dont les feuilles tombent comme celles du fromager (2). Il produit un fruit oval et applati, dont la pelure extérieure est d'abord verte, mais elle jaunit en mûrissant. Cette pelure recouvre une ou deux amandes, aussi douces que nos amandes communes, qui se mangent crues.

(1) *Terminalia catappa*. Lin. Lam. *Dict*. n°. 1.
(2) *Bombax*.

On en garnit aussi des tourtes, et elles sont fort nourrissantes.

Le fruit du papayer (1) est d'abord verd et ensuite jaune, de la forme d'une poire, et gros tout au plus comme un melon de la petite espèce. On trouve sous la dernière pellicule une chair jaune, qui a presque le goût du melon, et qui se mange. Les naturels cueillent ce fruit avant sa maturité pour le faire cuire avec de la viande.

Le fruit du jaquier des Indes, *artocarpus jaca.* Lam. *Dict.* n°. 3 (2), et le durio puant méritent la première place parmi les fruits qui servent principalement à la nourriture des Indiens. Ils ont entre eux beaucoup de ressemblance ; tous deux viennent aussi gros que la tête d'un enfant, et même plus ; tous deux sont couverts d'une peau garnie de pointes semblables à celles d'un hérisson. Il faut les peler, et l'on ne mange que l'intérieur crud ou fricassé. Le *durio* passe aussi pour un excellent sudorifique, qui pousse les urines et chasse les vents. Son extrême utilité est, pour ainsi dire, balancée par l'odeur cadavéreuse et insuppor-

(1) *Carica papaya.*

(2) [*Boa nanka.*] *Radermachia.* Proprement l'*artocarpus communis*, selon Forster. *Rédact.*

table qu'il répand au loin, sur-tout quand on l'apporte au marché. Au reste, il n'en est pas moins délicieux et recherché par les Européens, qui s'en font un grand régal.

Le *boa ati* (1) a une amande très-amère, que les Javans et les Malais prennent en poudre dans les accès de colique.

Le *salac* est de la grosseur et de la forme d'une poire. Ce fruit, remarquable par les écailles qui le couvrent, et qui sont rangées en arrière les unes sur les autres, renferme une amande blanche, partagée en plusieurs portions, nourrissante et d'un goût très-agréable. On en vend sur tous les marchés et dans toutes les rues; mais les Européens en font peu de consommation.

Le *corossol* est encore un fruit farineux que j'ai vu dans les marchés, mais rarement sur les bonnes tables. La chair, qui est enveloppée dans une peau mince, et environnée de graines, a un goût agréable et doux; on la suce en la pressant entre les lèvres ou contre le palais. Ce fruit est de deux espèces, toutes deux un peu plus grosses que les pommes ordinaires (2). Le *karam-*

(1) *Bouati.* Lam. *Dict.* p. 449.

(2) *Annona squamosa*, et *annona reticulata.*

bola et le *bilimbing* (1), tiennent un rang distingué parmi les fruits que les Européens font cuire et servent communément sur leurs tables. Le premier est oval, jaunâtre, avec cinq côtes, formées par autant de protubérances, grosses chacune comme une poire ou comme un œuf de poule. Il a un goût aigrelet extrêmement agréable. On le mange indifféremment cuit ou crud. Certains arbres produisent des *karambola* plus aigres les uns que les autres, quelques-uns même ont de l'âcreté. Le *bilimbing* est aussi oval, gros comme le doigt, et si aigre, qu'on ne peut le manger seul. C'est pourquoi on le met par tranches dans les soupes, ou bien on fait, avec son jus et du sucre, un syrop rafraîchissant et très-utile dans les fièvres.

J'aurois préféré les fleurs aux fruits de l'arbre que les Malais nomment *boa lansa*, et je regrette d'autant plus de n'avoir pu m'en procurer, que ces fleurs sont jusqu'à présent inconnues aux botanistes. Les fruits, suspendus en grosses grappes, ont la forme et la grosseur de nos cerises; ils

(1) *Averrhoa carambola*, et *averrhoa bilimbi*. Lin. Voyez Carambolier, nos 1 et 2. *Lam.* Dict. pag. 620.

sont jaunâtres et velus ; ils renferment, sous une pelure mince, un jus blanc et aigrelet, que l'on suce. Le *boa lansa* commence à mûrir au mois de mars. Les personnes aisées ne l'estiment pas infiniment et n'en font pas une grande consommation.

J'ai vu quelquefois des fruits de rotin (1) dans les marchés, où les Indiens vont en acheter. Ces fruits, parvenus à leur entière maturité, sont ronds, gros comme des noisettes, et couverts, comme le salac (2), de petites écailles brillantes, couchées en arrière, les unes sur les autres. Ils sont suspendus à l'arbre en grappes longues et serrées. Leur chair a un goût aigrelet ; elle renferme un noyau. On la suce pour étancher la soif, ou bien on la confit dans le sel pour en manger en prenant le thé.

(1) *Calamus rotang*. Lin. *Palma baculus*. Osbeck. La tige n'a pas de branches, mais une espèce de couronne sur la cime, et elle est hérissée d'épines très-aiguës. C'est la vraie canne indienne, que l'on ne voit pas à l'extérieur ; mais en enlevant l'écorce, on découvre une baguette polie, qui ne porte aucune marque des épines dispersées sur l'écorce. C'est positivement la canne que les Hollandois nous vendent, et dont ils font un si grand mystère. *Osbeck's Voyage*, t. II, p. 48 et 49. *Note du Rédacteur.*

(2) Voyez ci-dessus, p. 373.

Le *rambutan* (1) vient aussi en longues grappes. Ce fruit, hérissé de pointes molles, a un noyau qui est assez du goût de tout le monde. La pelure que l'on enlève très-aisément et que l'on jette, recouvre une espèce de jus blanc assez solide, presque transparent, glutineux, et dans lequel les dents entrent avec peine. On le suce avec les lèvres pour étancher la soif. Il a un goût doux et aigrelet, assez semblable à celui du jus de citron mêlé avec du sucre. Ce fruit est oval ou rond, de couleur rouge, entièrement couvert d'une espèce de chevelu, et plus petit que nos prunes. On ne mange pas le noyau qu'il renferme. Le *rambutang ati* est de la moitié moins gros que l'autre, avec des poils plus épais et plus courts; la pelure se détache plus aisément, et on le mange absolument de la même manière; mais il est plus rare et plus cher.

Les *mangoustans* (2) que l'on mange à Batavia en janvier et février seulement, y viennent de Bantan; leur peau est couleur de pourpre en dehors, mais pâle en dedans,

(1) *Nephelium lappareum. Gaertn. de fr.* t. 140.

(2) *Garcinia mangostana.* Lin. *Lam.* Illustr. gen. t. 405, f. 1.

molle et astringente. Les Chinois l'emploient pour teindre en noir. Ce fruit est rond comme une boule, divisé dans l'intérieur en cinq cases; on le pèle pour le manger, et la chair qui renferme la graine est blanche et légère; elle se fond dans la bouche comme de la crême fouettée; son goût à la fois doux et aigrelet, fait qu'on ne s'en dégoûte pas : en outre, elle ne pèse jamais sur l'estomac. Ce fruit est, selon moi, le plus délicat et le plus doux de tous ceux dont j'ai goûté dans les Indes orientales.

Les melons d'eau figurent assez généralement dans les desserts, ainsi que les *pompelmouses* (1).

Le melon d'eau ou arbouse réussit dans toutes les parties des Indes orientales; le rouge passe pour le meilleur; la chair en est juteuse, rafraîchissante, et fond dans la

(1) *Citrus decumana*. La description qu'Osbeck donne de ce fruit est conforme à celle de notre voyageur; cependant il dit que les Javans appellent *pom bel mouse* un autre fruit rond, semblable à une petite orange de la Chine, plus estimée que le *citrus decumana*, parce qu'il a un goût plus doux et plus agréable. *Limon tuberosus Martinicus*, malaicè *lemon Martin*. Rumphii, p. 101, t. 26. *Osbeck's Voyage*, t. I, p. 151 et 152. *Note du Rédacteur*.

bouche comme du sucre. On mange ce fruit à la fin du repas, ou seul, ou bien avec du sucre ou du sel.

Le *pompelmouse* est une espèce de citron gros comme la tête d'un enfant; il y en a de deux espèces, de blanc et de rouge. Ce fruit a une peau épaisse, mais qui s'enlève, et on partage alors le fruit aisément en plusieurs portions; elles renferment un jus assez aigrelet, rafraîchissant, qui étanche la soif, corrige les putridités, et guérit le scorbut. Mais il n'en est pas moins mal-sain pour les matelots : ainsi je ne sais si l'on doit regarder comme un grand avantage la facilité de le conserver frais plusieurs semaines sur les navires.

Je trouvai près du canal, hors de l'enceinte de la ville, le *costus* (1), dont la racine aromatique se transporte dans plusieurs contrées des Indes, et s'y vend très-avantageusement.

Le gingembre sauvage et le zerumbet (2)

---

(1) *Costus arabicus*. Lin. *Mat. med. andulus*, vel *putchuch*. C'est une racine d'un usage fréquent dans nos pharmacies. On doit la choisir claire et sentant la violette. *Osbeck's Voyage*, t. I, p. 289. *Rédacteur*.

(2) *Amomum* (*zingiber* et *zerumbet*). Osbeck donne

croisssent dans les champs secs et sablonneux, et quelquefois même sur les chemins. Ces deux espèces pourroient bien n'en faire qu'une; au moins je n'ai remarqué entre elles qu'une bien foible différence. Le bouton de la fleur est d'abord rond et s'alonge en croissant. Les Chinois donnent un soin tout particulier à la culture de cette plante. Sa racine, cuite avec du sucre, est d'un grand débit dans toute l'Inde. Les naturels et les Européens en mangent souvent en prenant le thé. Nous l'employons même en Europe pour fortifier l'estomac, pour les extinctions de voix, la toux et les maladies de la poitrine.

On cultive encore dans les jardins une espèce de *cardamome* (1), environnée de cases rondes, remplies de graines. Ces graines ressemblent beaucoup à celles qu'on nous apporte en Europe, et qui proviennent

---

une description botanique très-détaillée de cette plante, nommée *zendjebyl* ou *zendjefyl* en arabe et en persan, *alia* en malai, et *ganti* en javan. Voyez une dissertation en hollandois sur le gingembre, par *Abr. Couperus*, dans le second volume des *Verhandelingen* (Mémoires de la société de Batavia). *Note du Rédacteur.*

(1) *Amomum compactum.*

de plusieurs plantes de cette espèce. Ses fleurs, disposées par grappes, viennent tout auprès de sa racine, et ses feuilles ressemblent à celles de l'iris, avec cette différence qu'elles se terminent par une pointe aussi fine que le fil le plus délié.

Le riz (1), que l'on cultive dans les terrains bas de cette île, est, après celui du Japon, le meilleur que je connoisse. On en cultive aussi dans les endroits élevés de la même île, et celui-ci n'a pas besoin d'être submergé comme l'autre. Le riz forme la principale nourriture des Javans. Ils en tirent aussi de l'arak (2), qui est proprement l'eau-de-vie des Indes orientales, et dont nous faisons en Europe de si excellent punch. Cette liqueur differe, pour le goût et l'odeur, de toutes les autres liqueurs. Le meilleur rak se fabrique à Java. On a construit exprès, hors de la ville de Batavia, plusieurs fabriques d'arak, louées aux

(1) *Oriza. Van* en chinois, *pady* en malai, *sigga*, *sikkoul*, *birras*, *vos* en javan; *berendje* en persan et en turk; *patty tchaouvel* en hindostany, *ruzz* en arabe, &c. *Rédact.*

(2) Ou plutôt du *rak*.

Chinois avec un privilège exclusif pour le débit de cette liqueur.

On distille trois différentes sortes d'arak dans de vastes alembics, après que le riz a fortement fermenté dans de l'eau, dans du syrop de sucre et dans du jus de coco.

L'arak de qualité inférieure se boit chaud. Les Chinois le servent ainsi dans des tasses quand ils font quelques fêtes.

L'arak blanc, que l'on nomme *kneip*, se met en bouteille immédiatement après sa fabrication, et c'est celui dont on fait le plus de consommation aux Indes, et que l'on nous apporte en Europe dans des tonneaux, où il acquiert une couleur brunâtre (1).

---

(1) L'arak, dit *Osbeck*, est envoyé de Goa et de Batavia à la Chine, et non pas fabriqué à la Chine de riz seulement, comme quelques voyageurs l'ont prétendu. La fabrication de l'arak exige non-seulement du riz, mais encore des cannes à sucre et des noix de coco. Et comme le climat de la Chine n'a pas le degré de chaleur nécessaire au cocotier, il faut que les habitans tirent l'arak des pays où cette espèce de palmier croît spontanément.

L'arak de Goa est plus foible, plus pâle, et communément plus cher à Canton, vu l'éloignement de ces deux villes, que celui de Batavia. Mais ce dernier est

Les Javans cultivent encore d'autres grains, particulièrement du bled de Turquie (1), du *sorgho* (2). Avant qu'on leur apportât le riz, ils se nourrissoient de la graine d'un panic (3) à fleur noirâtre, mais qui rend bien moins et n'est pas à beaucoup près aussi bon que le riz.

Cette île contient aussi beaucoup de plantations de cannes à sucre (4). Je dois ob-

---

aussi sujet à varier en qualité que l'eau-de-vie de France, et cependant le prix est toujours le même; c'est pourquoi les acheteurs doivent toujours être munis d'un pèse-liqueur. Les marchands de la compagnie des Indes Suédoise achètent l'arak de Batavia aux vaisseaux Hollandois, et celui de Goa aux Anglois. On peut se le procurer à Surate de la première main. Voyez *Osbeck dagbok oefwer en ostindicsk resa, med anmarkingar uti natur kundigheten, &c* p. 101, ou le t. I, p. 518 de la traduction anglaise du même voyage. *Note du Rédacteur.*

(1) *Zea mais.*

(2) *Holcus sorghum.* (*Djav* en javan et en persan.) C'est du nom de cette plante que quelques savans tirent le nom de l'île de Java. Voyez la note de la page 310. *Rédact.*

(3) *Panicum.*

(4) *Saccharum officinale.* Les Chinois nomment ce roseau *ki-a.* Ils le plantent par alignement entre des côteaux, et en lient plusieurs ensemble pour les em-

server que tout le sucre qu'on emploie dans l'Inde est candi ou bien en cassonnade. Il n'est permis de le raffiner et de le mettre en pain qu'en Hollande. Cependant cette denrée, toute brute qu'elle est, constitue un des principaux articles du commerce des Hollandois avec le Japon. On mange du sucre candi en prenant le thé. La cassonnade entre dans différens mets, sert à confire les fruits, tels que des clous de gérofle, des noix de muscade à moitié crues, que les personnes délicates mangent avec le thé pour se fortifier l'estomac; le *nellika* ou *boa Malacca*, la *tiérinelle*, et une foule d'autres que nous avons déjà indiqués. Le premier acquiert dans le sucre un goût exquis, quoique sa chair soit naturellement aigrelette. Il est gros comme un œuf de poule, et la *tiérinelle* un peu moins volumineuse. On la fait cuire dans l'eau avec du sucre, après l'avoir bien piquée avec une aiguille, et on la conserve dans des flacons de verre remplis de sirop de sucre, bien fermés. On peut aussi confire ces fruits verds dans le sel; on les mange

---

pêcher de pencher vers la terre. *Osbeck dagboek*, pag. 50. *Note du Rédacteur.*

des borraginées (1), quoiqu'on me l'eût présenté comme une saxifrage (2). Plusieurs personnes voulurent me persuader que non-seulement cette plante peut dissoudre les pierres dans le corps, mais qu'elle rend même malléables les morceaux de porcelaine avec lesquels on la mêle, au point de pouvoir les briser aisément avec les dents. Mais on peut faire la même chose en enveloppant les morceaux de porcelaine tout seuls dans un linge, afin que les éclats ne déchirent pas les gencives.

Parmi les végétaux exotiques que l'on cultive dans cette île, je remarquai le *kaiopouti* (3), des feuilles duquel on extrait l'excellente et fameuse huile de *kaiopout*; et le cacaotier (4), dont les fleurs viennent immédiatement sur le tronc de l'arbre ou sur ses grosses branches. Le fruit renferme cette amande nommée *cacao*, qui constitue la matière première et fondamentale du chocolat.

---

(1) *Asperifoliæ.*

(2) *Saxifraga.*

(3) *Melaleuca leucadendra. Kaio*, arbre, *pouti*, blanc en malai. Son écorce est blanche comme celle du bouleau : il croît spontanément à Banda et à Amboine.

(4) *Theobroma cacao.*

Plusieurs espèces de figuiers poussent spontanément dans cette île. J'en vis jusque dans des fentes de murailles sèches, et je ne conçois pas encore comment ils subsistent et se contentent de la foible humidité que les pluies peuvent laisser dans ces lézardes.

L'indigo (1) est également indigène dans cette île. Les Indiens font peu de cas de cette plante; mais les Chinois s'occupent ici de la cultiver. On connoît la belle couleur bleue qu'elle procure.

Les jardins des Européens, dispersés autour de la ville, offrent une riche et charmante variété de buissons et de plantes aux feuilles tachetées et aux fleurs odoriférantes. Parmi les buissons, je me contenterai d'indiquer un *nyctanthe* et *l'érythrine* (2). Les fleurs qui fixèrent mon attention sont la *quetmie* rose de Chine, et le *marsan* ou *murrai* des Indes (3). Ces fleurs donnent une couleur très-noire, avec laquelle les naturels noircissent les fourreaux de leurs

---

(1) *Indigofera anil. Tongoun* ou *va* en chin. *Réd.*

(2) *Nycthantus puta. Erythrina corallodendrum.*

(3) *Hibiscus rosa sinensis, muraya exotica.* Lam. *Illustr. genr.* t. 352.

poignards ou *kris*, et même leurs souliers. Ils savent aussi tirer une teinture rouge du jus du *bengade* (1).

On sait que le coton et la soie sont les principales matières dont les Indiens fabriquent leurs habits, et qu'ils en vendent une prodigieuse quantité aux Européens. L'isle de Java ne nourrit pas de vers à soie, mais elle produit deux sortes de cotons; l'un croît sur un grand arbre nommé *fromager pentandrique* (2), dont la tête est très-élevée et très-touffue. Le coton qui enveloppe la graine se nomme *kapok* en langue du pays. Celui-ci ne se file pas et ne sert qu'à faire des matelas, des couëtres ou espèces de plumeaux et des coussins. L'autre est un arbuste (3) qui parvient en six mois à la hauteur d'un homme, et meurt avant la

(1) *Morinda citrifolia*. Lam. *Illustr. gen.* t. 153, f. 3.

(2) *Bombax pentandrum*. Lam. *Dict.* n°. 1, et *Illustr. gen.* t. 587.

(3) *Gossipium herbaceum*. Selon *Osbeck*, on sème à la Chine le coton tous les ans dans des terrains élevés, et ordinairement dans des sillons éloignés d'une demi-verge les uns des autres. *Rédact.*

Ce n'est point le véritable cotonnier herbacé (n°. 1 de mon Dictionnaire), espèce connue de Bauhin et de Tournefort, et dont le fruit est représenté dans mes

fin de la même année. Il procure un coton nommé *kapas*, infiniment supérieur à l'autre pour la finesse et la bonté, et dont on fabrique beaucoup de toiles et d'indiennes grosses et fines.

Pour séparer le coton de sa graine et le nettoyer, on le met sur une toile fortement tendue, on le bat avec une baguette jusqu'à ce que la séparation soit bien faite.

Les Javans font beaucoup d'usage du lait. On en apporte tous les jours à Batavia. Leur boisson ordinaire est l'eau. Ils savent cependant, comme on a pu le voir, préparer des liqueurs non moins fortes que celles d'Europe.

Les Hollandois font quelquefois une espèce de bière pour boire dans la soirée. Ils la nomment *petite bière;* elle fait sauter le bouchon avec force, et mousse étonnemment dans le verre, parce qu'on n'attend pas, pour la boire, qu'elle ait fini de fermenter. Elle a un goût agréable et tient le ventre libre; mais comme il n'y entre pas de houblon, elle ne peut se garder plus d'une journée.

Illustrations des genres, à la planche 586, f. 2; mais c'est mon *gossipium Indicum* (ou cotonnier des Indes, *Dict.* n°. 4.), décrit et figuré dans Rumphius. *Lam.*

D'après l'énumération que je viens de faire des principaux mets des Indiens, on voit qu'ils ne vivent, pour ainsi dire, que de végétaux, et ne boivent que de l'eau; aussi fus-je très-étonné de voir un esclave attaqué de la pierre. Ce malheureux étant mort pendant mon séjour à Batavia, son maître, le docteur Hoffman, chez qui je logeois, l'ouvrit en ma présence, et lui trouva une pierre de quatre onces et un gros.

CHAPITRE IX.

Observations zoologiques sur l'île de Java.

Les buffles (1) de Java me parurent tout différens de ceux que j'avois vus dans les forêts d'Afrique. Ils sont plus petits, d'une couleur grisâtre, et plus ou moins sauvages.

(1) *Gamich* en persan, *Djamouz* en arabe, *Bense* en hindostany, *Kidar* en tamoul. Ils aiment tant l'eau et la bourbe, que les Arabes les nomment bœufs de rivière. Le buffles nagent long-tems et avec facilité : c'est un spectacle vraiment curieux de voir des troupeaux considérables de ces animaux passer à la nage l'Euphrate ou le Tygre. Les jeunes pâtres se

On parvient néanmoins à les apprivoiser et à leur faire traîner de fort grands charriots. Ils se roulent volontiers dans des mares d'eau. Leur chair n'est pas estimée.

Les moutons sont ici au nombre des animaux rares. Leur fourrure ne leur permet pas de résister au climat (1); c'est pour-

tiennent accroupis ou même debout sur les derniers, et quelquefois ils courent de dos en dos pour les presser. L'auteur *des Observations philosophiques sur les mœurs de divers animaux de l'Asie*, croit que le buffle réussiroit dans les contrées chaudes et marécageuses de l'Amérique. Ne seroit-il pas possible de l'acclimater, ainsi que le chameau, dans nos départemens du midi? Nous savons, par différentes relations de la Tartarie, que ce dernier animal vit et se propage dans des climats aussi froids que nos départemens septentrionaux *Rédact.*

(1) *W. Hunter* observe, dans sa *Description du Pégu*, p. 38 de la traduction françoise, que les moutons, dans les climats chauds, ont, en général, des crins au lieu de laine. Intimement pénétré de la vérité de son observation, qui s'acccorde en effet avec la sage prévoyance de la nature, ce voyageur l'a développée dans une dissertation intitulée : *Inquiry into the causes of the variety observable in the fleeces of the sheep and the hair of other animales, in different climates* (Recherches sur les causes de la variété que l'on remarque dans les toisons des moutons et dans la robe d'autres animaux sous differens climats). Cette disserta-

quoi ceux que l'on amène vivans du Cap de Bonne-Espérance sont aussi-tôt envoyés très-loin dans l'intérieur du pays, à un endroit élevé, nommé la *Montagne bleue*, où l'air est plus tempéré.

Les sangliers pullulent considérablement dans les bois, et vieillissent en paix et en sécurité au milieu des Javans; ils profitent du bénéfice de la loi de Mohhammed, qui défend à ces insulaires toute espèce de porc (1), de manière qu'ils peuvent ravager les rizieres et les plantations de sucre sans craindre d'être tués. Les haies qu'on oppose à leurs incursions, sont, pour la plupart, trop foibles, et composées simplement de cannes de bambou.

Les plantations de cannes à sucre n'ont que des barrières hautes d'une aune et

---

tion, imprimée à Calcutta, et réimprimée à Londres à la suite de l'*Account of the Pegu*, n'a point été insérée dans l'édition française de ce dernier ouvrage. *Note du Rédacteur.*

(1) On sait que chez les Musulmans comme chez les Juifs :

.... *Vetus indulget senibus clementia porcis.*

Juvenal, Satyr. VI, vers. 160. (Rédacteur.)

demie, et en petites perches, sur lesquelles on attache des morceaux de toile de coton. Les Javans ont soin de lâcher de l'eau sur ces guenilles; bien persuadés que le sanglier a la plus grande aversion pour l'urine de l'homme, et que l'odeur suffit pour l'écarter et l'empêcher de rompre ces trop foibles barrières.

Les rivières de Java, tant à leur embouchure que dans l'intérieur des terres, sont infestées de crocodiles d'une taille monstrueuse (1). Dans mes promenades botaniques, je les voyois souvent endormis au soleil. Ils ont une gueule immense et une mâchoire garnie de dents aiguës et tranchantes comme un ciseau de menuisier, avec lesquelles ils coupent, sans peine, les plus fortes cordes. Les Indiens les prennent d'une manière assez ingénieuse. Ils atta-

(1) Le crocodile se nomme *cayman* et *alligator* dans les colonies Européennes, *houmir* en persan, *temsahh* en arabe. Il y en a de deux espèces; ceux de la plus grande sont longs de cinq à six pouces, quand ils sortent d'un œuf gros comme celui d'un oie, et parviennent, dit-on, jusqu'à vingt-cinq et trente pieds. On trouve une petite notice sur ce vorace amphibie dans les *Essais philosophiques sur les mœurs de divers animaux étrangers*, p. 29 et suiv. *Note du Rédacteur.*

chent un crochet de bois à l'extrémité d'une corde légérement torse, et le garnissent d'un morceau de charogne. A peine le crocodile a-t-il avalé cet appât, qu'il tâche inutilement de couper la corde; elle se fourre entre ses dents : en outre, le crochet qu'il a dans la gorge l'empèche de fermer la gueule, et des chasseurs bien armés fondent sur lui et le mettent à mort.

On emploie le même moyen pour prendre le *léviathan.* Il faut, dans cette chasse, beaucoup plus de ruse et d'adresse, que de force.

Les dragons (1) volent aux environs de la ville pendant la plus grande chaleur du jour, comme les chauve-souris dans les soirées d'été en Europe. Comme ils sont en très-grand nombre, j'en attrapois beaucoup, et ils ne me faisoient aucun mal.

On entend souvent, dans les forêts de Java, une cigale (2) nommée *garing* dans la langue du pays; elle se perche sur les arbres; son cri est très-perçant et à-peu-près semblable au son d'une trompette. Elle se tient ordinairement près de la tige

(1) *Draco volans.*

(2) *Cicada libicen.*

des arbres ou sur de grosses branches nues. Il est très-difficile de l'appercevoir, et plus encore de l'attraper. Son cri diminue à mesure qu'on en approche, et tout-à-coup elle s'envole. On la prend plus aisément avec un tube à insecte, ou bien à la manière des Indiens, en frottant de glu le bout d'une grande perche qu'on passe dessous ses ailes, de manière à l'empêtrer.

On est tourmenté dans toute l'Inde par deux espèces d'insectes, les *kakerlagor* (1) et les fourmis : l'un est très-incommode à bord des bâtimens, l'autre vous poursuit partout. Les petites fourmis rouges, sur-tout, mangent et détruisent tout; elles sont presque imperceptibles, et se glissent par-tout à travers les plus petites fentes. Si vous mettez un insecte dans une boîte sans la fermer, il ne tarde pas à être dévoré par celles-ci, qui ne lui laissent que les ailes. Ces fourmis sont sur-tout friandes de sucre,

(1) *Kakerlagor blatta*, ou *blatta orientalis*. Lam. Ils se cachent pendant le jour, et sortent de leur réduit pendant la nuit pour ronger les souliers et toutes les portions grasses de l'habillement. On dit que ces *kakerlagor* mangent les punaises. Mais quand même ils les détruiroient, ce seroit troquer une peste contre une autre. *Note du Rédacteur.*

et se réunissent quelquefois en si grand nombre sur le vase qui le renferme, qu'elles le couvrent entièrement. Il n'y a pas de meilleur moyen, pour éloigner les kakerlagor des coffres et des malles, que de mettre du camphre dans les habits; l'huile de kaiopouti et de kulit-lavang, les chasse ainsi que les petites fourmis. Elles ne peuvent en supporter l'odeur, et périssent presque dans le moment. Je me suis servi fréquemment et avec succès, de l'huile de kaiopouti, qui est plus volatile et d'un verd clair, pour conserver mes insectes et les préserver des fourmis. Je me suis amusé plus d'une fois à tracer sur une table un cercle avec cette huile, qui a l'odeur du camphre et de la térébenthine, et à mettre une fourmi dans l'enceinte de ce cercle. L'insecte n'osoit pas sortir de sa prison, l'odeur l'étourdissoit, il chanceloit et mouroit. La même chose arrivoit quand je graissois avec cette huile des cartons dans lesquels il s'étoit glissé quelques fourmis. Elle est également mortelle pour tous les insectes sur lesquels elle agit plus ou moins promptement. Enfin, cette huile précieuse guérit aussi de plusieurs maladies.

(1) *Oleum kajoputi.*

Les Indiens ont différentes espèces de sauterelles qu'ils nomment *soubar* (1), et dont la poitrine est aussi longue que le corps. Elles lèvent toujours les pattes de devant, comme lorsque les Indiens veulent saluer ou demander quelque chose. Cet insecte est très-indolent, il se remue peu et lentement. Sa poitrine ressemble parfaitement à la queue d'une feuille, et ses ailes, avec leurs veines obscures, à une feuille même. Il y a encore une autre espèce de sauterelle (2) nommée *feuille errante et vivante*,

---

(1) *Mantis precatoria, religiosa.*

(2) *Mantis gongylodis.*

Nota. La saurelle se nomme *malak* en persan, *djérâd* en arabe, *poringue* en hindoustany, et *kili* en tamoul. La plupart des Africains et beaucoup de nations asiatiques, particulièrement les Arabes, mangent des sauterelles. Ces derniers se font même un régal de l'espèce qu'ils nomment *djerâd.* On voit dans leurs *bâzârs* ou marchés des tas énormes de sauterelles grillées ou frites. On les conserve ainsi apprêtées pendant quelque tems, en les saupoudrant d'un peu de sel. Les patrons des embarcations ont soin de s'en munir. On en mange au dessert ou bien en prenant le café. Comme cet insecte paroît ruminer, c'est ce qui peut avoir déterminé les Juifs et les Musulmans à le mettre au nombre des animaux purs, malgré leur horreur pour les tortues, les huîtres et les gre-

que l'Indien regarde comme un être sacré, ou au moins d'heureux augure.

---

nouilles Au reste, cet aliment n'a rien de répugnant. Son goût approche de celui de la chevrette. Les femelles œuvées sont les plus délicates, et passent même pour un assez bon restaurant. Voyez les *Observations philos. d'un voyageur*, p. 45. *Note du Rédact.*

NEUVIÈME PARTIE.

Voyage et séjour au Japon : du 20 juin 1775, au 25 juin 1776.

CHAPITRE PREMIER.

Départ de Batavia. — Navigation dangereuse jusqu'aux îles du Japon. — Notice chronologique des plus fameux naufrages dans les parages du Japon, depuis 1642 jusqu'en 1775. Du 20 juin au 13 août 1775.

L'ÉPOQUE approchoit où les vaisseaux destinés pour le Japon alloient mettre à la voile. Le conseiller Radermacher, qui avoit conçu pour moi la plus tendre amitié, employa tous les moyens imaginables pour me retenir à Batavia. Espérant que mon propre intérêt auroit sur moi-même plus d'empire que ses sollicitations, il m'offrit une place de médecin, qui étoit vacante, et dont on évaluoit le revenu annuel six à sept mille rixdalles. Mais rien n'étoit capable de balancer mon devoir, et de me faire

manquer aux engagemens sacrés que j'avois contractés envers mes patrons de Hollande. En outre, trois mois de séjour dans cette isle m'avoient suffi pour me convaincre que l'austère probité est ici un fardeau importun dont il faut se débarrasser pour voler rapidement à la fortune. Ainsi, quoi qu'il pût m'en coûter de chagriner un ami dont les bons offices m'avoient été si utiles, je fis toutes les dispositions nécesaires pour mon voyage au Japon. Je commandai plusieurs habits de soie, et d'autres de drap galonnés, ainsi que différens autres objets de luxe, afin de paroître d'une manière brillante dans cette nouvelle contrée; car les Japonois regardent un Européen avec autant d'attention que nous en mettons, nous autres naturalistes, à examiner un animal rare et curieux.

Je me rendis donc, le 20 juin 1775, à bord du *Slavenisse*, vaisseau à trois ponts, destiné pour le Japon. Il y a déjà long-tems que la Compagnie Hollandoise des Indes orientales n'envoie plus que deux vaisseaux au Japon. C'est ordinairement la Régence de Batavia qui commande cette expédition; elle a soin que ce soient deux vaisseaux à trois ponts des chantiers de la province de Zélande, ou qu'il y en ait au moins un,

parce que ces parages sont incontestablement les plus dangereux de toutes les Indes orientales.

Je fus porté sur les états, pour la traversée, comme premier chirurgien de l'équipage ; et arrivé au Japon, je devois accompagner l'ambassadeur à Iédo, résidence de l'empepereur, en qualité de médecin de légation. Mais outre les fonctions de l'emploi que me donnoit la Compagnie des Indes, j'avois contracté en Hollande l'engagement de rassembler, dans les contrées lointaines que je devois parcourir, la plus grande quantité possible de graines, tant de plantes, que de buissons et d'arbres, pour le jardin botanique d'Amsterdam et pour différentes personnes de distinction de Hollande.

Notre navire, capitaine *Van-Ess*, étoit monté par M. Feith, chef du commerce au Japon, et ambassadeur auprès de l'Empereur. Il faisoit ce voyage pour la quatrième fois, et avoit pour adjoint dans la partie du commerce le subrécargue Haringa, et quatre assistans.

L'autre bâtiment, qui devoit marcher de conserve avec nous, se nommoit le *Bleyenburg;* il étoit un peu plus petit que le nôtre, et portoit un subrécargue et un assistant.

Le

Le capitaine tenoit table ouverte pour les officiers, partie à ses frais, partie à ceux de la Compagnie des Indes. Il régaloit aussi de liqueurs et de bière.

Tous les officiers des deux navires avoient un ou plusieurs esclaves pour les servir à bord et pendant leur séjour au Japon, qui ne devoit pas durer moins d'un an. Les Japonois leur ont accordé cette permission depuis plus de cent ans; mais il est défendu aux esclaves de sortir de la factorerie hollandoise, ou au plus de la ville de Nagasaki, où est située cette factorerie.

Le 21 juin, à dix heures du matin, nous levâmes l'ancre; nous tirâmes le canon et sortîmes à la voile de la rade de Batavia : mais nous ne tardâmes pas à mouiller hors de cette rade. Nous y passâmes le reste de la journée et la suivante, à mettre en ordre tout ce qui étoit nécessaire pour le voyage.

Le 26 au matin, le vent et la marée nous conduisirent dans le détroit de Banca (1), qui est presque aussi large que celui de la Manche qui sépare l'Angleterre de la France. A gauche nous avions les terres de Sumatra, qui sont unies et basses; à droite,

(1) *Straat Banca.*

celles de Java. Les rivages de ces deux îles sont également garnis de bois.

Le 27, nous mouillâmes pour attendre l'autre navire qui voguoit moins vîte que le nôtre, et que nous avions conséquemment laissé en arrière.

Le 28, nous levâmes l'ancre et continuâmes notre route.

Le 30, nous débouquâmes heureusement le canal et entrâmes en pleine mer. Le *Bleyemburg* nous salua de plusieurs coups de canon, et nous lui rendîmes son salut; les officiers se souhaitèrent réciproquement un bon voyage.

Le 3 juillet nous passâmes la ligne.

Nous apperçûmes le 8, le rocher *Poulo Sapato*, qui ressemble de loin à un vaisseau, et, vu de près, il a la forme d'un soulier coupé par le bout: cette forme lui a valu le nom qu'il porte (1).

---

(1) Les Espagnols écrivent *poulo zapato* (isle du soulier). *Sapato*, en portugais, signifie un soulier, et *poulo* une île en langue malaise. Voyez ci-dessus, le *Vocabulaire malai*, pag. 268. On voit que ce nom est composé de deux mots, qui, par l'éloignement des contrées d'où ils sont originaires, doivent être étonnés de se trouver réunis.

Le 10, nous découvrîmes les terres de la Chine, que les navigateurs qui vont au Japon ont tant de plaisir à voir, parce qu'elles leur indiquent à quel point ils en sont de leur traversée.

Le 12, nous essuyâmes une de ces tempêtes si fréquentes à la hauteur où nous nous trouvions. Le capitaine, marin sage et expérimenté, fit à l'instant carguer une partie des voiles, baisser les hauts mâts et amener les vergues. Cette précaution fut répétée durant tout notre trajet, autant de fois que nous fûmes menacés de tempête. Le succès en prouva la sagesse et l'utilité. Le *Bleyemburg*, très-mauvais voilier, restoit toujours derrière nous : quoiqu'il fît continuellement force de voile, il eut d'abord le sommet de ses mâts rompu pendant la tempête, et les perdit même l'un après l'autre. Enfin, il souffrit tant du roulis, et fit tant d'eau, qu'il s'en fallut de bien peu qu'il ne coulât bas avant d'arriver à Macao. De-là on le conduisit à Canton pour y être radoubé ; de manière qu'il ne put continuer sa route vers le Japon : la majeure partie de sa cargaison, qui consistoit en cassonnade, fut gâtée.

Le 17, nous essuyâmes un orage terrible

accompagné de coups de vent et de pluie, mais sans tonnerre. Il dura deux jours entiers.

Le 20, la tempête étant appaisée, nous apperçûmes une barque de pêcheurs Chinois renversée en pleine mer. Selon toutes les apparences, les pêcheurs étoient péris.

Le 22, nous découvrîmes de nouveau les côtes de la Chine, et quatre barques de pêcheurs vinrent nous offrir à bord plusieurs espèces de poissons, parmi lesquels je remarquai le beau peigne dit *la sole* (1), transparent, avec des écailles alternativement rouges et blanches. C'est pour cela que les Hollandois l'ont appellé *maan schalp* (coquille de la lune). Il y avoit aussi des homars et des crabes-mantes (2). Nous leur

(1) *Ostrea pleuronectes*. Toutes les substances animales renferment plus ou moins d'acide phosphorique qui se développe par la putréfaction; elle volatilise aussi une partie du phlogistique; de manière qu'il s'opère probablement une combinaison de l'acide phosphorique avec le phlogistique, d'où provient la phosphorescence qu'on remarque assez fréquemment à la surface de la mer. Certains poissons salés que l'on fait sécher à l'air, jettent une lueur à peu-près semblable.

(2) *Cancer mantis*.

donnâmes en échange de ces poissons, du riz et de l'arak, qu'ils reçurent avec beaucoup d'empressement.

Les barques des pêcheurs Chinois, quoique longues et grandes, sont construites en planches minces, arrondies vers l'avant et l'arrière, avec un pont; la proue est plus large que la poupe, et même évasée vers le timon. Elles n'ont qu'un mât et une seule voile. L'équipage est composé de quatre ou cinq hommes, qui vont pêcher nuit et jour très-loin dans la haute mer. Des officiers de notre navire, qui avoient déjà visité ces parages, me dirent que dans le beau tems la mer étoit couverte de ces barques à perte de vue.

Depuis notre départ de Batavia, plusieurs de nos matelots avoient la fièvre intermittente; mais elle cessa dès que le froid et les grands vents parurent et allèrent en augmentant. *Bontius* nous assure que de son tems les fièvres tierces étoient très-rares aux Indes (1) : on en voit main-

(1) *Non tertianas intermittentes, hìc aliquando oriri negaverim, sed hæ tam raræ sunt ut liceat hìc dicere quod in proverbio est, quod hirundo unica non efficit ver.* Vide Jac. Bontii, *de Medic. Indorum*, lib. I v.

tenant de toutes les espèces, et même assez communément dans toutes ces contrées.

La grande pluie ne nous incommoda pas moins que l'orage même à la suite duquel elle tomba; car tous nos effets furent mouillés et gâtés pour la plus grande partie, quoique nous prîmes la peine de les étendre pour les faire sécher.

Je ne trouvai pas une grande différence dans les beaux jours, entre la température de la hauteur où nous étions et celle de Batavia. Le thermomètre de Fahrenheit montoit, dans cette ville, de 80 à 86 degrés (1), et il ne descendoit pas ici au-dessous de 79 à 78.

---

cap. XIV. *De febribus in Indiis*, pag. 235. *Note du Rédacteur.*

(1) En 1779 le même thermomètre n'est pas monté au-dessus de 85 degrés en février et en décembre ; et il est descendu au 76e en août et en septembre. Le baromètre a constamment marqué 28 degrés 3, 4 ou 5 minutes. Voyez *Bericht Wegnes de hoogte der barometer en thermometer de Gesteldheid van Weêr en wind en hoogte van het Water aan het zeehoofd, en in de rivieren in 1779. Op Batavia, en van Weêr en wind tot Caap de goede hoop en Nangazaki* (Observations sur la hauteur du baromètre et du thermomètre sur la température et la situation du vent, sur la

Les écrevisses (1) et différens cétacées ou poissons que j'avois réservés pour sécher et conserver, me procuroient, dans la soirée, un spectacle très-agréable, par la lumière phosphorique qu'ils répandoient dans ma cabane. J'ai remarqué que le corps des écrevisses n'étoit lumineux que par parties, principalement vers un côté de la queue, tandis que l'autre étoit obscur. L'animal, tiré hors de l'appartement et exposé au grand air, comme sur le pont, ne produisoit plus de lumière. J'ai vainement cherché sur son corps quelqu'insecte marin à qui je pusse attribuer ce phénomène. En grattant l'endroit lumineux, la lueur n'augmentoit ni ne diminuoit.

Le 23 les pilotes (2) parurent par bandes

---

hauteur de l'eau à la digue et dans la rivière à Batavia en 1779, sur la température de l'air et sur le vent au Cap de Bonne-Espérance et à Nangazaki), t. II, p. 65 des *Verhandeling. van het Batav.* (Mémoires de la Société de Batavia). *Note du Rédacteur.*

(1) *Canceres.*

(2) Les pilotes sont une espèce de poissons un peu plus gros que les poissons volans, et également très-délicats. « Les plus gros que j'ai vus, dit *le Gentil*, » n'ont que trois à quatre pouces de corsage, sur huit » à dix de longueur. Ils sont entourés de quatre à cinq

nombreuses ; ils faisoient des bonds sur l'eau.

Le 26, nous doublâmes l'île nommée *Met-zyn-gat* (avec son trou), et nous tirâmes vers le détroit voisin de Formose.

Le 29, nous découvrîmes cette île, qui faisoit autrefois partie des possessions hollandoises en Asie. Elle est longue, vaste et fertile. Les vaisseaux destinés pour le Japon pouvoient alors y surgir et y prendre des rafraîchissemens, et maintenant ils n'ont pas un seul port pour se refugier quand ils sont battus par la tempête. Les Hollandois perdirent cette importante possession en 1662. Leur gouverneur, nommé *Coyet*, fut obligé, après avoir essuyé un siège de neuf mois, de rendre la citadelle à Cochinya, Chinois rebelle, chassé de sa patrie après l'invasion des Tatars-Mantchoux, qui s'emparèrent de la Chine en 1644 (1). La

» petites bandes parallèles entre elles sur un fond bleu... » Ils suivent et environnent le requin, d'où sans doute » on leur a donné le nom de pilote... ». *Voyage de le Gentil dans les mers de l'Inde*, t. II, p. 735 et 736. *Note du Rédacteur.*

(1) Cette invasion mémorable a été plus avantageuse que funeste aux Chinois. Elle leur a donné pour maîtres des hommes qui leur apprendront à leur

défaite des Hollandois et leur expulsion de l'île de Formose est consignée d'une manière très-détaillée dans un ouvrage intitulé *Het verwarloos de Formosa door C. E. S.* (1) Amsterdam, 1675, *in*-4°. 1 vol. Cette île appartient maintenant à l'empereur de la Chine, et les Européens n'y font plus de commerce.

Le 30, nous essuyâmes quelques petits ouragans accompagnés de pluie, mais de peu de durée.

Le 4 août, nous fûmes accueillis d'une tempête sans pluie, qui dura jusqu'au 7. La mer étoit si grosse et si agitée, que les vagues lancées par le vent, retomboient sur le navire comme une pluie non interrompue, de manière que les officiers et les ma-

---

ressembler. Ceux-ci à leur tour se sont civilisés par le commerce de la plus ancienne nation policée qui existe. Enfin, les Mantchoux se sont occupés même de la littérature. Ils ont poli leur langue et l'ont enrichie des traductions de tous les bons livres Chinois. *Note du Rédacteur.*

(1) *La perte de Formose.* Ce morceau historique a été traduit en français et imprimé dans le cinquième volume du *Recueil des Voyages de la Compagnie hollandoise des Indes orientales*, sous le titre de *Formose negligée.* Note du Rédacteur.

telots, à force de changer, furent sur le point de manquer d'habits et de linge secs. Nous n'avions gardé qu'une seule voile.

On avoit tendu à l'arrière du vaisseau un morceau de voile pour se garantir un peu de l'inondation continuelle causée par les vagues, et c'étoit l'unique avantage de cette espèce d'abri, où l'on couroit autant de dangers qu'ailleurs, comme je le vis par ma propre expérience. Je restois assez volontiers sur le tillac pendant le plus fort de la tempête pour prendre l'air; tout-à-coup je fus lancé d'une extrémité à l'autre du pont, que l'eau avoit rendu très-glissant. J'aurois peut-être sauté par-dessus le bord dans la mer, s'il n'eût pas eu la hauteur qu'on donne ordinairement aux bords des vaisseaux destinés pour les Indes orientales, et je m'estimai très-heureux de n'avoir pas eu la jambe droite cassée, et d'en être quitte pour une enflure sous le talon, grosse comme une pomme, tant le coup avoit été violent.

Le 10, nous essuyâmes une autre tempête, accompagnée de pluie; c'étoit la cinquième depuis notre départ de Batavia. Nous vîmes par nous-mêmes que l'on ne nous avoit pas exagéré les dangers et les fati-

gues de ce voyage. Les parages de Formose, sur-tout, sont extraordinairement orageux, même dans la plus belle saison de l'année, c'est-à-dire, pendant les trois ou quatre mois que les vaisseaux peuvent passer en sûreté dans les ports du Japon. Sans m'appesantir sur ces tempêtes dont le docteur Kœmpfer nous a donné des descriptions aussi effrayantes que fidelles (1), je me bornerai à observer qu'une expérience de cent ans a prouvé que, sur cinq vaisseux expédiés pour le Japon, il falloit tout au plus compter sur le retour de quatre. La liste suivante des vaisseaux naufragés, dont plusieurs ont été entièrement perdus, prouvera cette assertion.

En 1642, deux vaisseaux, le *Buys* et le *Maria*, périrent dans la baye de Guinam.

En 1651, le *Koe* eut le même sort.

En 1652, le *Sparwer.*

En 1653, le *Lam.*

En 1658, le *Swarte Bul.*

En 1659, le *Harp.*

En 1664, l'*Hector* sauta dans un combat contre les Chinois.

En 1666, le *Roode Hart.*

---

(1) *Histoire civile du Japon, par Kœmpfer*, t I, p. 35 et 36, *in-fol.* Note de l'Auteur.

En 1668, l'*Achille.*

En 1669, le *Hoog Caspel* et le *Vrydenburg.*

En 1670, le *Schermer.*

En 1671, le *Kuilemburg.*

En 1697, le *Sparen.*

En 1708, le *Monster.*

En 1714, l'*Arion.*

En 1719, le *Meeroog*, le *Catharina* et le *Slot de Capelle.*

En 1722, le *Valkenbos.*

En 1724, l'*Apollonia.*

En 1731, le *Knapenhof.*

En 1748, le *Huys te Persin.*

En 1758, le *Stadvyk.*

En 1768, le *Vreedenhoff.*

En 1770, le *Gansenhoff.* La même année le *Burg* fut contraint de relâcher en Chine et n'alla point au Japon.

En 1772, le même bâtiment, à son retour, fut expédié de nouveau pour le Japon: il étoit monté par le chef de l'expédition. Ce second voyage eut une issue encore plus malheureuse que le premier; car il fallut l'abandonner, et les vents le poussèrent sur les côtes du Japon. Le 30 juillet, ce vaisseau se trouvant à la hauteur de Meaxima, un orage qui s'éleva de l'est-nord-est et qui dura

deux jours, lui brisa ses mâts, celui de l'avant, sa galerie, &c. des voies d'eau considérables s'ouvrirent dans la chambre aux poudres et dans plusieurs autres parties du navire. Le 1er août, le chef, nommé Daniel Armenault, et le capitaine Eveich, reconnurent l'autre vaisseau, la *Marguerite Maria*, commandé par le capitaine Stendekker : on tint conseil, et l'on résolut d'abandonner le bâtiment. Le jour suivant, chacun prit son argent et ses effets les plus précieux, et les objets les plus nécessaires : tout l'équipage passa sur la *Marguerite Maria*, qui aborda au port de Nagasaki le 6 du même mois. Quelques jours après, un pêcheur Japonois amena dans le port de Nagasaki le vaisseau que les Hollandois avoient abandonné. Il avoit été poussé par les vagues et les vents pendant plusieurs jours du côté de Sustuma, et à son arrivée au port, il n'y avoit plus qu'un cochon en vie. Les officiers, comme on le verra bientôt, eurent le plus grand tort de ne pas remorquer ce bâtiment à la suite de l'autre dans le beau tems, ou de ne pas y mettre le feu, suivant les réglemens de la Compagnie.

En 1775 le *Bleyemburg*, qui nous suivoit, fut obligé, comme je l'ai déjà dit, de re-

lâcher en Chine, pour fermer une voie d'eau et réparer d'autres dommages causés par la tempête. Après ces réparations il retourna à Batavia, tandis que nous continuions de voguer vers le Japon, où nous allons bientôt arriver.

CHAPITRE II.

Arrivée à Nagasaki. — Précautions des Japonois pour empêcher la contrebande.

Le 13 au matin parut l'isle de Meaxima, avec ses montagnes hautes et pointues. Dans l'après-midi nous découvrîmes les terres du Japon, et le soir, à neuf heures, nous mouillâmes à l'entrée du port de Nagasaki. Des montagnes très-élevées et disposées en demi-lune, protègent l'entrée de ce port. A l'époque où l'on attend les vaisseaux Hollandois, le gouvernement Japonois distribue sur le sommet de ces montagnes, plusieurs postes munis de lunettes d'approche qui découvrent les vaisseaux de très-loin, et annoncent leur arrivée au gouverneur de Nagasaki. Dès que ces postes nous apperçurent, ils allumèrent plusieurs feux,

et à peine eûmes-nous jetté l'ancre, que des officiers Japonois vinrent, comme on va le voir, enlever nos livres et nos armes. Ce jour-là nous rassemblâmes tous les livres de prières et les bibles des matelots; on les enferma dans une caisse bien clouée; elle fut remise ensuite aux Japonois, qui ne nous la rendirent qu'à notre départ. Ils prennent cette précaution pour empêcher l'introduction des ouvrages relatifs au christianisme dans le Japon : on dressa sur le tillac un lit avec son ciel, pour servir de siége aux officiers Japonois qui devoient se rendre à bord.

On fit la revue de tout l'équipage, qui se montoit à cent dix hommes, y compris trente-quatre esclaves. On inscrivit le nom de chaque individu, sur un rôle qui devoit être remis aux inspecteurs Japonois; mais on ne fit pas mention du lieu de leur naissance, parce qu'ils sont tous censés Hollandois, quoiqu'il y ait sur le vaisseau, des Danois, des Suédois, des Allemands, des Portugais et des Espagnols. Immédiatement après l'arrivée du navire, les Japonois font la revue de l'équipage d'après cette liste, et récidivent la même opération matin et soir, tous les

jours que l'on décharge ou que l'on charge le vaisseau. Car ces jours-là, la circulation entre la factorerie et le navire est libre (1) : mais personne ne peut rester à terre sans une permission spéciale.

Le 14, le vent fut si violent que nous ne pûmes lever l'ancre: sur les onze heures nous coupâmes le cable pour mettre à la voile.

Nous ne tardâmes pas à voir partir du rivage une barque qui venoit à notre rencontre. Aussi-tôt le Capitaine prit un habit de soie bleu, galonné en argent, très-vaste et muni sur le devant d'un énorme coussin. Cet habit servoit depuis long-tems à passer la contrebande, parce que le chef de la factorerie, et les capitaines de vaisseaux étoient les seuls officiers exempts de visite. Le capitaine faisoit régulièrement trois voyages par jour du vaisseau à la factorerie, et étoit quelquefois si chargé de marchandises, que descendu à terre deux matelots le soutenoient sous les bras. Il avoit aussi d'immenses culottes qui ne lui étoient pas moins

(1) Cette liberté est cependant bien circonscrite, par les précautions que prennent les Japonois, pour empêcher la contrebande. *Rédacteur.*

utiles

utile que son habit : ces allées et venues lui valoient plusieurs milliers de rixdalles, par la contrebande qu'il passoit pour son propre compte et pour celui des officiers ; mais cette fois-ci la toilette de notre capitaine fut superflue, comme on va le voir par les ordres qui nous furent signifiés.

La barque qui venoit du port, avoit été expédiée de la part du chef de la factorerie, et nous amenoit un subrécargue et trois assistans pour nous féliciter de notre heureuse arrivée, s'informer de la cargaison du vaisseau, des nouvelles de Batavia, &c.

Nous hissâmes plusieurs pavillons et flammes pour rendre notre entrée plus brillante.

En approchant des deux gardes impériales, placées aux deux extrémités du port, dont l'une se nomme la *garde de l'empereur*, et l'autre la *garde de l'impératrice*, nous tirâmes le canon pour les saluer. Tout en louvoyant par une entrée longue et tortueuse, nous jouissions d'une vue admirable. Les collines et les montagnes d'alentour me parurent cultivées jusque sur leur sommet. Il étoit environ midi lorsque nous arrivâmes enfin, et que nous mouillâmes à l'endroit où les vaisseaux restent ordinairement à l'ancre, à une portée de fusil de la ville de Na-

gasaki, auprès de la petite île de Desima, où est située la factorerie hollandoise.

Quelques instans après que les commis envoyés par la factorerie nous eurent quittés, emportant avec eux les lettres de la Compagnie, et celles des différens particuliers, le chef qui étoit resté au Japon vint chercher le chef nouvellement arrivé, notre capitaine, le subrécargue, et les assistans.

Ce fut ce chef qui nous apprit les ordres sévères nouvellement envoyés de la Cour, pour empêcher la contrebande.

1°. Le capitaine et le chef devoient être visités comme toutes les autres personnes de l'équipage, ce qui ne s'étoit pas encore pratiqué.

2°. Le capitaine devoit s'habiller comme tous les autres Européens, et il lui étoit défendu de porter cet immense habit, à la faveur duquel il passoit la contrebande.

3°. On lui enjoignoit de rester continuellement sur son bord; dans le cas où il voudroit venir à terre, il ne lui étoit permis pendant tout le tems qu'il y resteroit, que d'aller deux fois à bord pour mettre son bâtiment sur deux ancres.

Il n'obtint même cette dernière permis-

sion du gouverneur de Nagasaki, qu'en employant successivement les prières et les menaces, en lui signifiant qu'il le rendoit responsable, ainsi que l'Empereur, de tout le dommage qui pourroit arriver au navire, et dont la Compagnie ne manqueroit pas de tirer raison.

Ces ordres sévères avoient été suggérés par les découvertes qu'on avoit faites sur *le Burg*, vaisseau hollandois abandonné en 1772, et poussé sur les côtes du Japon, comme nous l'avons déjà dit plus haut. En déchargeant ce vaisseau, on trouva une grande quantité de marchandises de contrebande, qni appartenoient particulièrement au chef, au capitaine et aux principaux officiers, dont les noms étoient écrits sur les caisses. Les Japonois furent sur-tout très-irrités de trouver un coffre appartenant au chef, et rempli de sous ou ginseng faux (1),

(1) *Radex genseng faux.* Le genseng vrai est une plante fort célèbre par les propriétés qu'on attribue à sa racine, et sur-tout par le haut prix qu'on y met à la Chine où elle est très-estimée. Cette plante croît dans les forêts de la Tatarie, sur le penchant des montagnes, entre les 39 et 47e degrés de latitude septentrionale : les Chinois et les Tatars en recueillent

dont l'importation est rigoureusement défendue. Ce coffre fut donc brûlé, avec toutes les marchandises qu'il contenoit, devant la porte de la mer.

Ce ne fut pas sans le plus vif regret, que, conformément à ces ordres rigoureux, notre capitaine quitta son vaste habit pour en reprendre un plus dégagé et mieux fait pour sa taille : quoiqu'il fût d'une corpulence passable, la populace japonoise paroissoit toute étonnée de sa tournure leste et svelte; ils s'étoient imaginés qu'il étoit de l'essence des capitaines Hollandois, d'avoir cette vaste rotondité qu'on leur avoit vue jusqu'alors.

A peine eûmes-nous salué la ville de Nagasaki, que deux *banjos*, ou officiers supérieurs japonois, et quelques *sous-banjos* (1) vinrent à notre bord avec des interprètes, et leur suite.

Les *banjos* se placèrent sur le lit qui leur

---

la racine avec beaucoup de soin et d'appareil. On prétend que c'est la même plante que celle qu'on trouve au Canada, et que les botanistes nomment *panax quinquefolium*.

(1) Kœmpfer et Charlevoix écrivent *bugios*, Haguenaar écrit *bonjove*. *Rédacteur*.

avoit été préparé, sur lequel on avoit étendu un épais tapis de paille du Japon, avec une couverture d'indienne. On avoit placé auprès de ce lit un marche-pied pour y monter plus aisément; une toile à voile tendue au-dessus du ciel, le garantissoit de la pluie. Nos Japonois ayant ôté leurs souliers, se placèrent sur le lit, et s'assirent sur leurs talons à la mode du pays. Quoiqu'ils dussent être accoutumés à cette position, j'observai qu'elle leur étoit pénible à la longue, car il leur arriva plusieurs fois de la quitter pour s'asseoir à l'européenne. Ils n'avoient d'autre amusement que de fumer, de prendre du thé et de boire un peu d'eau-de-vie d'Europe. Leur conversation n'étoit ni longue ni verbeuse. Le capitaine leur faisoit servir deux flacons et deux gobelets de crystal ciselés, avec différentes liqueurs et un peu de pâtisserie sur un plat; mais à peine goûtoient-ils de tout cela. Leur occupation pendant tout le tems que le vaisseau resta à la rade, étoit de visiter toutes les personnes et toutes les marchandises qui passoient du vaisseau à terre, ou de la factorerie au vaisseau; de recevoir les ordres du gouverneur de la ville, de signer les passe-ports et autres

papiers des gens qui accompagnoient les marchandises, les comestibles, &c.

Chaque jour que l'on débarque ou que l'on embarque des marchandises, les *banjos*, les sous-*banjos*, les interprètes, les écrivains et les visiteurs restent à bord jusqu'au soir, retournent ensuite à terre, et laissent les Européens libres sur leur vaisseau. Ces jours-là on hisse le pavillon, tant sur le vaisseau qu'à la factorerie hollandoise: quand les deux navires arrivent heureusement, on travaille sur chacun alternativement d'un jour l'un.

Les Japonois surveillent avec la même attention les barques et les chaloupes du vaisseau; ce sont leurs barques et leurs matelots qui conduisent les Européens et leurs marchandises. Et afin que leurs propres gens ne puissent pas faire la contrebande, non plus que les Hollandois, à la faveur des ténèbres de la nuit, ou quand il ne se trouve aucun officier de leur nation à bord, ils disposent des vaisseaux de garde à une certaine distance; et des bateaux d'ordonnance commandés exprès, font, toutes les heures, le tour du vaisseau, et le côtoient de très-près.

Non contens de toutes ces précautions,

ils obligent les Hollandois de leur remettre la poudre, les boulets, en un mot, toutes leurs armes, sans oublier la caisse de livres dont j'ai parlé plus haut. Comme l'argent et toute espèce de monnoie est défendue, on dépose le numéraire jusqu'au départ. On leur donna donc un peu de poudre, six tonneaux de balles, six fusils avec leur bayonnette, en les assurant que c'étoit tout ce qui nous restoit de nos munitions. Ils mirent tous ces objets dans un magasin, pour nous les rendre fidellement à notre départ.

Ils ont renoncé depuis quelque tems à démonter le gouvernail et à enlever les voiles et les canons. Les peines que leur donnoit ce transport, les ont dégoûtés de toutes ces précautions. Quoiqu'il ne soit pas permis aux Européens d'avoir des armes, ils nous laissèrent nos épées.

Quand ils crurent nous avoir bien désarmés, ils commencèrent par passer en revue tout l'équipage; et cette détestable cérémonie se récidivoit matin et soir, chaque jour que l'on débarquoit ou que l'on embarquoit des marchandises. Ils comptent par dixaine les hommes et les marchandises, et prennent des notes bien exactes

de ceux qui sont allés à terre, de ceux qui restent à bord, et des malades.

Il y a un certain nombre de travailleurs commandés (1) et surveillés par des inspecteurs; ils déchargent et chargent le vaisseau, conduisent les bateaux qui viennent à bord ou s'en retournent à terre. Ils ont l'habitude de chanter en portant des fardeaux ou en ramant; ce sont des espèces de cris ou de mots cadencés. Les Hollandois se chargeoient autrefois de châtier ces malheureux, et vouloient bien même prendre la peine de leur administrer des coups de bâton; mais ces gratifications n'étant pas du goût des naturels, les gouverneurs ont défendu, sous des peines rigoureuses, des procédés aussi atroces qu'outrageans.

Tout Européen qui passe de son bord à Desima, ou qui veut y retourner, soit qu'il porte quelque chose ou non, doit être accompagné d'un valet, et muni d'un passe-port, sur lequel son nom est inscrit, ainsi que sa montre et les autres objets qu'il porte.

---

(1) Les travailleurs se nomment *kouly;* ce mot est absolument le même que le *qouly* des Persans, qui signifie *esclave. Rédacteur.*

Les jours que l'on ne débarque aucune marchandise, ou que l'on n'en embarque pas, les officiers Japonois ne viennent point à bord, non plus que les Hollandois; ceux qui y sont n'en peuvent sortir, car les portes du port sont fermées du côté de la mer. Si une circonstance importante exige la présence du capitaine, du médecin ou de quelques autres officiers sur le bâtiment, ce que l'on indique en hissant un pavillon, il faut demander la permission au gouverneur de la ville; quand il veut bien l'accorder, des interprètes et des officiers vous conduisent par une rue détournée à un petit pont où vous trouvez une barque qui vous transporte au vaisseau, après que vous avez subi la visite la plus scrupuleuse. Ainsi l'on n'ouvre pas pour cela la porte de la mer. Les *banjos* et les interprètes qui vous suivent ne montent pas sur le vaisseau. Mais ils attendent dans leur barque que vous ayez terminé l'objet pour lequel vous avez été appellé; ils vous reconduisent ensuite à la factorerie par le même chemin et avec les mêmes cérémonies. On ne manque jamais de rencontrer beaucoup de monde sur son passage dans la ville; de nombreuses troupes d'enfans témoignent par des

cris (1) l'étonnement que leur causent les grands yeux ronds des Européens.

L'on ne connoît pas plus les douanes sur les côtes, que dans l'intérieur du pays; et l'on ne perçoit aucun impôt sur les marchandises importées ou exportées, ni sur les étrangers, ni sur les nationaux; avantage inappréciable, qui ne se trouve dans presqu'aucun pays. Mais on n'en surveille pas avec moins d'activité l'introduction des marchandises prohibées, et les visiteurs ont vraiment des yeux d'argus. Tout Européen est d'abord visité sur le vaisseau, et ensuite à terre; on fouille dans ses poches, on tâte ses habits, on lui passe la main sur le corps, sur les cuisses même, jusque sur les parties de ceux d'un rang inférieur, et on cherche dans les cheveux des esclaves. Tous les Japonois qui viennent à bord sont sujets à la même perquisition, excepté seulement les *banjos* supérieurs. On découvrit un perroquet dans les culottes d'un sous-officier; l'oiseau se mit à parler tandis qu'on fouilloit son maître; on trouva aussi des rixdalles et des ducats dans les caleçons d'un assistant. Quant aux caisses que l'on

(1) *Hollenda O-me.*

embarque ou que l'on débarque, ils les font quelquefois ouvrir et vuider devant eux, pièce par pièce, et sondent les planches qu'ils soupçonnent pouvoir être creuses. Ils enfoncent des broches de fer dans les baquets à beurre et dans les pots de confiture. On fait un trou carré dans les fromages, et on les sonde avec des aiguilles dans différens endroits.

Je leur ai vu pousser la méfiance, jusqu'à casser des œufs que nous avions apportés de Batavia, pour s'assurer si l'on n'y avoit rien caché. Ils visitent quelquefois même dans le chapeau des Européens, qui ne peuvent recevoir des lettres cachetées; il faut qu'elles soient lues par un interprète, qui est également chargé d'examiner les autres manuscrits. Quoique les ouvrages relatifs au christianisme soient sévérement prohibés, sur-tout ceux ornés d'estampes, on permet aux Européens un certain nombre de livres pour leur amusement: les livres latins, françois, suédois et allemands passent plus aisément que les autres, parce que les interprètes ne les entendent pas.

Les friponneries des Européens, leurs ruses pour introduire des marchandises de contrebande, justifient à certains égards la

méfiance et les précautions des Japonois. Joignez à cela les impertinences et les procédés indécens de certains officiers; leur ton altier et leur sourire ironique ont encore augmenté la haine et le mépris que leur conduite doit naturellement inspirer aux étrangers. Car ceux-ci s'apperçoivent bien de la grossiéreté de ces officiers entre eux, et de la manière brutale dont ils traitent les matelots qui leur sont subordonnés.

Cette conduite aussi impolitique qu'indécente, a considérablement restreint le commerce des Hollandois et augmenté de plus en plus la méfiance des Japonois; car il seroit maintenant bien difficile de tromper la vigilance de leurs visiteurs: de peur qu'ils ne fassent connoissance et ne s'apprivoisent trop avec les étrangers, on a soin de les changer de tems en tems.

Mais toutes ces entraves ne sont établies que pour empêcher la contrebande; car le commerce des marchandises permises est absolument libre. On peut même passer pour soi les marchandises dont le Gouvernement défend le débit, pourvu toutefois que vous n'ayez point l'air de vouloir y mettre du mystère. Les particuliers ne peuvent point acheter de camphre ni d'écailles de tortues,

la Compagnie s'étant exclusivement réservé ces deux articles.

On ne se borne pas à faire passer en contrebande les marchandises absolument prohibées ; mais on en fait de même pour celles qui ne doivent être vendues qu'à la folle enchère, parce que ces espèces de ventes ne se font que par échange, et les Européens sont obligés de recevoir en paiement, des porcelaines ou des ouvrages en lack, qu'on transporte annuellement en si grande quantité à Batavia, qu'il faut souvent les donner au-dessous de ce qu'ils ont coûté ; tandis que les marchandises vendues secrètement se paient en or, et beaucoup plus cher.

Il y a quelques années que la contrebande étoit très considérable ; et alors elle se faisoit, en grande partie, par les interprètes, qui passoient les marchandises de la factorerie à la ville : on en jettoit aussi beaucoup par-dessus les murs de Desima : des barques japonoises venoient recevoir les ballots : mais un grand nombre de naturels et d'interprètes ont été surpris, et la plupart punis de mort.

Les Hollandois pris en fraude, paient des amendes considérables, qui ont été aug-

mentées depuis peu ; on les a portées à deux cents catches de cuivre, et le délinquant est banni du royaume à perpétuité ; et si la fraude ne se découvre qu'après le départ du bâtiment, on défalque dix mille catches de cuivre sur le compte de la Compagnie : le capitaine et le chef en paient chacun deux cents (1).

On ne visite point les marchandises de la Compagnie à leur arrivée, mais on les conduit aussi-tôt dans le magasin où les Japonois apposent les scellés (2) : elles n'en sortent que pour être vendues.

---

(1) Voyez la notice des marchandises prohibées au Japon du tems de Kœmpfer, t. II, p. 226 et 280 de son *histoire du Japon*, *édit. in-12. Note du rédacteur.*

(2) On verra ci-après que ces scellés ne consistent qu'en nœuds de papier très-ingénieusement faits. *Réd.*

FIN DU TOME SECOND.



